U d'/of OTTAWA
39003002371390

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unfauxclassique00drey

à ma chère mère M. de
respectueux hommage
P. D. D.

L
10D
16

UN FAUX CLASSIQUE

NICOLAS BOILEAU

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DU MÊME AUTEUR :

AU PAYS DE RONSARD, poésies. Paris, Jouaust, 1887. — Il reste quelques exemplaires chez l'auteur (6, rue de Tocqueville).

LES CLASSIQUES IMITATEURS DE RONSARD. Paris, Calmann-Lévy, 1901.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1025-1901.

UN FAUX CLASSIQUE

NICOLAS BOILEAU

ÉTUDES LITTÉRAIRES COMPARÉES

PAR

EDMOND DREYFUS-BRISAC

ANCIEN RÉDACTEUR EN CHEF
DE LA « REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT »

L
10 D
16

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PQ
1723
.D7
1901

ÉTRENNES AU LECTEUR

Ce que Malherbe écrit dure éternellement,
Disait le vieux rapsode en sa langue orgueilleuse.
On préfère aujourd'hui la Champagne pouilleuse
A ses chants pleins de son, vides de sentiment.

Mes vers, dès leur naissance, entre creusés de rides,
Ne visent pas si loin; ils voudraient cependant
Pour le présent hiver vous mettre sous la dent
La pomme qui fleurit au champ des Hespérides.

PRÉFACE

Lecteur, je t'ai promis de te dire comment
Boileau, maçon expert, bâtit son monument,
Aujourd'hui vil amas de matières pourries,
Mais qui brave la pioche et les intempéries.
J'ai pour toi réuni ces ornements divers,
Tirés, non sans effort, de l'œuvre de ses vers.
Si donc de ses travaux tu veux savoir l'histoire,
Entrons dans l'atelier où s'ébaucha sa gloire.
Vois ce Phidias maître en l'art de bien tailler,
Et ce Berthelot maître en l'art de bien brouiller.
A l'un il prend l'idée, à l'autre l'épithète,
Tantôt un vers entier, ou la queue, ou la tête;
Surtout la métaphore a des charmes pour lui.
Et comme, dans Ronsard, à sa place, elle a lui,
Elle brille à nouveau dans une autre planète,
Mais sa flamme est moins pure et sa clarté moins nette;
L'œil exercé le voit et ne s'y trompe pas.
A la prose Boileau trouve aussi des appas;
Les phrases de Balzac sont ses nobles victimes,
Et leur or tranche avec le clinquant de ses rimes.

Le public est aveugle et l'or n'a point d'odeur.
Racine en fait autant, avec plus de pudeur.
De souvenirs heureux sa mémoire obsédée
Rend Hermione attentive aux plaintes de Médée.
Dans ces vers repensés par l'effet du hasard
Corneille revivra, comme avec lui, Ronsard.
Boileau plane en volant, mais sa marche est moins sûre
Quand il bat le pavé de sa propre chaussure.
Si Corneille et Ronsard viennent à lui manquer,
Ses pensers aux lecteurs ne sauraient s'expliquer,
Il reste bouche bée et sa muse chancelle
S'il n'a pour son soutien *Moïse* ou la *Pucelle*,
Et s'il n'est animé du souffle de Brébeuf,
Sa cervelle en travail ne saurait pondre un œuf.
Je dissipe à regret l'auréole si pure
D'une âme consacrée au culte de Mercure.
O vous! qui ne sentez qu'un tout petit talent,
Et qui voulez hâter votre mulet trop lent,
Allez chez Nicolas! c'est un guide fidèle,
Et de l'imitateur le plus parfait modèle!
Quand d'une main adroite, avec des nœuds coquets,
De fleurs, prises partout, il forme ses bouquets,
On ne voit qu'à grand'peine où se niche la pie,
A quel original il vole sa copie [1];
Mais soit qu'au genre noble il élève les yeux,
Ou soit qu'il sacrifie au style précieux,
Son vers ne fut jamais un produit de nature,
Et l'on y sent toujours comme un goût de teinture.

Il imite d'abord Saint-Amant et Regnier,
Et prend des vieux auteurs le dessus du panier.
Triomphe d'une muse, au larcin enhardie,
Le *Lutrin* tout entier n'est qu'une parodie,
— Dont le placage habile explique le succès —
De poèmes anciens, étrangers et français [1].
Il traverse la Grèce et l'Énéide en poste,
Mais il visite à pied Ronsard et l'Arioste;
Chapelain, Scudéry, Brébeuf et Saint-Amant
Apporteront leur pierre à son grand monument;
Cervantès l'armera pour la guerre des livres;
Au besoin, Tassoni lui fournira des vivres.
Dans l'*Épître aux Pisons*, poétique régal,
A ses jeunes amis, Flacce parle en égal;
Ce n'est pas un docteur qui trône sur sa mule,
Sa leçon sous les ris toujours se dissimule,
C'est une causerie enjouée et sans fard,
Et qui n'attente pas aux libertés de l'art.
Sa muse, doucement penchée à notre épaule,
Ne brandit pas en main les verges de l'école.
Ses conseils familiers ne sont pas des arrêts,
Il ne vise au préteur ni de loin, ni de près.
Aristote, avant lui, dicta sa *Poétique*
Faite pour le *Lycée* et faite pour l'*Attique*.
Il parlait pour son temps, il parlait à des Grecs;
Ces résumés de cours nous semblent un peu secs,
Mais ils sont bien vivants et non songés en rêve;
Dans la terre natale ils ont puisé leur sève,

La théorie et l'art en font un tout entier,
Où le penseur profite et l'homme du métier.
Boileau vient le dernier, sa verve s'époumonne
A faire d'Aristote un docteur de Sorbonne,
Et comme Chapelain et comme d'Aubignac,
La loi des *Unités* l'affole jusqu'au trac.
Sa critique ignorante impose sans vergogne
Ce pédant commentaire à l'hôtel de Bourgogne,
Et sa muse qui croit dicter pour l'avenir,
Jusqu'au berceau de l'art nous ferait revenir.
Son orgueil le transporte à la terre promise,
Et traducteur d'Horace, il s'érige en Moïse.
Des hauteurs du Parnasse il promulgue ses lois,
Et pense qu'Apollon a parlé par sa voix.
Mais ses vagues décrets, ses formules abstraites
De l'Hélicon jamais ne peuplèrent les crêtes,
Et nul n'y cherchera, comme chez mon Ronsard,
Dieu présent dans son œuvre et sensible en son art.
A l'ombre de Pindare, aux rives de l'Alphée,
L'*Ode à Namur* arrache une plainte étouffée,
Tout l'Altis en tressaille, et le fier Kladeos
Pleure son chantre aimé dont on souille les os [1].

L'illustre Despréaux est notre grand classique,
Et l'on retient ses vers comme un chant de mu-
[sique.
La beauté sur son front est-elle peinte au vif,
Pour l'offrir en modèle au lecteur apprentif?

Platonique écolier de son maître Malherbe,
Sans cesse il fait rimer l'adverbe avec l'adverbe,
Les noms, les adjectifs de même parenté.
Obscurité chez lui fait pendant à *clarté*,
Haillons à *guenillons* et *fertile* à *stérile*.
Les mêmes mots toujours sont du même quadrille,
Et s'appellent l'un l'autre et se font vis-à-vis.
Pour une fois qu'*avis* s'accorde avec *Clovis*,
Hérétique vingt fois répond à *catholique*;
Que *Lucifer* s'avance, *enfer* lui fait réplique,
Heureux si m'épargnant les sons rares et durs,
Il ne fait pas rimer ensemble *Wurtz* et *murs*.
Sa rime est pauvre autant que son vocabulaire;
Sa pénible épithète en vain cherche à nous plaire;
Comme des figurants en costumes divers,
Toujours les mêmes mots reviennent dans ses vers,
Et ces gammes de sons, à des guêpes pareilles,
D'un bourdon monotone agacent nos oreilles.
Les plus injurieux sonnent plus fréquemment,
Et leur nombre compté ferait un régiment.
Fat succède à *frivole* et *sot* à *ridicule*;
Voici *fou* qui se hâte, alors que *vain* recule;
Ces mots enflaient déjà les recueils de Sercy.
Un pupitre est *fameux*, il est *fatal* aussi.
Tel serait *éperdu*, s'il n'était *en furie*.
L'*affreux* regard du loup perce la bergerie,
Cet animal *altier* épouvante l'agneau;
Ce sont mots favoris encor plus que Quinault.

Oh! que d'inversions, et dures et forcées,
De tours incohérents, et de louches pensées!
La métaphore ici s'arrête à mi-chemin,
Comme un ballon traîné par le vent inhumain;
Et là, le lieu commun, peint de couleurs outrées,
Tente un rétif essor aux plaines azurées!

Il se range toujours au parti du plus fort;
Pour attaquer Molière il attend qu'il soit mort.
Serviteur de la mode et son protagoniste,
Au mauvais goût du jour jamais il ne résiste.
Le burlesque en son règne est par lui respecté,
Scarron a trop bon bec pour être maltraité *.
Il reproche à Patru, dans un vilain langage,
Le prêt trop généreux qu'il lui faisait sur gage.
De Benserade, alors qu'il est poussé du vent,
Il se montre l'ami, le cavalier servant,
Il le flatte, il l'encense, et prudent politique,
L'élève au plus haut rang dans son *Art poétique*.
Mais que son astre soit à la cour éclipsé,
Ce n'est plus qu'un badin, des belles délaissé,
Et la rancune aidant sa triste volte-face,
Lâchement il l'égorge au coin d'une préface.
Si La Fontaine, à Vaux, pleure comme un enfant,
Boileau dresse un autel à Colbert triomphant.

* Il y a ici un peu d'hyperbole, en ce qui concerne Scarron, car il n'a guère pu connaître les satires de Boileau.

Courtisan de Molière et l'ami de Racine,
Ce sont leurs ennemis que sa muse assassine.
Ce Quinault, ce Perrin qu'il frappe à tour de bras,
Sont les auteurs heureux de charmants opéras;
Lulli, compositeur de chansonnettes fades,
Aurait de ce Pégase évité les ruades.
Si la justice seule avait armé sa main,
Gardant dans ses arrêts la raideur d'un Romain,
On ne l'y verrait pas, sans raisons légitimes,
Remplacer noms pour noms, victimes pour victimes [1].
Si Chapelain avait d'illustres protecteurs,
Contre lui se dressait la tourbe des auteurs;
Pour dix qu'il contentait par d'assez gros subsides,
Il s'en aliénait cent qui restaient les mains vides;
Sa critique du *Cid*, non moins que ses travers,
Nuisaient près du public au succès de ses vers.
Déjà Saint-Évremond et déjà Furetière,
Et toute la jeunesse, et la Bohème entière,
Avaient comme à l'envi, sans jamais rester court,
Fait rire à ses dépens et la ville et la cour.
Tous les joyeux rimeurs tiraient sur cette cible;
Boileau se mit du nombre; il n'était pas *sensible*;
Visant sa *Jeanne d'Arc*, ce beau sujet d'honneur,
Qui par son choix heureux eût dû porter bonheur,
Durant dix ans entiers, il suit son entreprise *,
Jeune homme s'acharnant sur cette tête grise;

* Boileau attaque encore Chapelain dans la Xe satire (1694). Mais, chose curieuse, il n'en parle pas dans l'*Art poétique*. Il

Admire qui voudra sa froide cruauté!
Car ce pauvre écrivain il l'avait imité!
Tous deux se ressemblaient d'esprit et de langage,
Mais non pas de malice, et dans le grand voyage,
L'un vit sa lourde malle égarée en chemin,
L'autre atteignit le but, sa défroque à la main *.
Ah! qu'il fut ingrat pour ce Perrault, qu'il ravale
Avec toute l'aigreur d'une plume rivale.
Au temps de Périclès il eût été potier.
Au siècle de Louis la rime est *son métier*.
Pauvre d'invention, dans ses vers secs et ternes,
Il marche au premier rang en tête des *modernes*,
Il fallait à la France, un Flacce, un Juvénal,
Du coup, leur froid copiste atteint l'original,
On le sacre poète et devenu scolaire,
Chacun sent sa férule et rame en sa galère.
Il se survit lui-même, et survit à son temps,
La victoire est à lui, faute de combattants;
Cet athlète est entré jeune dans la carrière;
Le dernier il en sort, et ferme la barrière.

Naguère il végétait sous un toit mansardé,
Des seigneurs de la cour à peine regardé;

aura sans doute voulu ménager le duc de Montausier (mort en 1690).

* Boileau :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Balzac avait dit avant lui : « Il n'est pas possible d'écrire beaucoup et de bien écrire. »

Mais que Louis l'adopte, il devient populaire.
Ce flamboyant soleil de ses rayons l'éclaire,
Le marchand, le robin n'ont rien lu de plus beau ;
Pour eux Homère même est sorti du tombeau ;
Au *Palais*, à l'échoppe, au *Temple*, à la taverne,
Chacun rit avec lui des écrivains qu'il berne.
Dans ce siècle de robe où le second État
S'élève aux premiers rangs, il tranche en potentat,
C'est lui *le satirique*, on le montre, on l'admire,
Du peuple des badauds il est le point de mire,
Qui l'évitait à pied, le salue à cheval,
Écuyer du sublime, il n'a plus de rival.
Louis est le seigneur des lettres de son règne ;
Il ne lui suffit pas qu'on l'aime ou qu'on le craigne ;
Il veut sur les esprits, de son sceptre d'airain,
Exercer un pouvoir sans bornes et sans frein,
Gouverner l'ébauchoir, l'équerre, la palette,
Et la muse captive et la lyre sujette.
Son goût de symétrique et noble arrangement,
Son goût d'ordre et de règle est un commandement
Qui s'empare des cœurs, des âmes, des consciences,
Comme du cycle entier des lettres et des sciences.
Il dit : je veux ! il faut que sa volonté soit !
Le soleil est à lui ; ses rayons qu'on reçoit,
Selon son bon plaisir, rendent obscur, illustre ;
D'un prince il fait un rien ; il fait un grand d'un rustre,
Et par lui Despréaux, d'un regard honoré,
Du troisième échelon monte au premier degré.

Cet Hercule à ses pieds dépose sa massue;
La satire chez lui ne sera plus reçue,
Elle est de trop bas lieu, son cotillon, trop court,
Ne lui permettrait pas son entrée à la cour.
Le chantre du *Lutrin*, que la faveur appelle,
Fait son frère chanoine à la Sainte-Chapelle.
Il aura des tableaux, des meubles de brocart,
Riche, il fréquentera le tiers avec le quart;
Il aura des laquais, il aura des servantes,
L'hôpital de Lyon lui servira des rentes;
Il étale sa sieste en un ample fauteuil
A son logis de ville ou sa villa d'Auteuil.
Les financiers sont fiers de s'asseoir à sa table,
Car le vieux satirique est devenu *traitable*,
Il n'est plus de ces gueux de vertus entichés;
L'horreur du vice tombe au rang des vieux péchés;
Gentilhomme, il possède un carrosse à ses armes;
Même la Montespan trouve à ses vers des charmes!
Qui n'aime Despréaux, il n'aime pas les Dieux,
C'est un Boursault abject, un Pradon odieux;
Son orgueil maladif éclate en ses *épîtres*,
Sa vanité d'auteur aspire à tous les titres;
Du roi victorieux ses yeux soit éblouis,
Mais Louis malheureux ne sera plus Louis [1].
Au gré de son humeur, jésuite ou janséniste,
Il n'aime dans Arnauld que son apologiste,
Et pour fuir le courroux d'un Ordre redouté,
Lui-même se renie avec la vérité.

S'il n'avait à Trévoux reçu les étrivières,
Avec les fils d'Ignace il ferait ses prières [1].
Il se rangeait parmi leurs plus chauds partisans,
Dans le livre d'*Eugène* il avalait l'encens *,
La louange à ses yeux n'est jamais *équivoque*;
Voyez avec quel art lui-même la provoque,
Et forme son Brossette à ce métier charmant
De faire son éloge *imperceptiblement* [2].
Le Latin d'un moderne est pour lui ridicule,
Mais qui traduit ses vers touche aux bornes d'Hercule [3];
Des leçons de Pascal il n'excepte que soi;
Aimerons-nous Boileau, s'il faut haïr *le moi* [4]?
Et toi, Racine, aussi, plus généreux athlète,
Tu laisses le théâtre et ton œuvre incomplète,
Et sans te retourner pour voir la Champmeslé,
Tu tombes courtisan de ton ciel étoilé [5]!

Halte! criera bientôt quelque hargneux critique!
Assez parler de vers dans ce siècle pratique,
Où règne l'ascenseur et la rapidité,
Avec le téléphone et l'électricité,
Où sur l'automobile une troupe effarée
Va réconcilier la Seine avec la Sprée.
Pour pérorer ainsi devant le monde entier,
Êtes-vous président d'une *ligue* ou portier?
Sur *la loi du pardon* quelle est votre pensée?
Avez-vous de l'impôt trouvé la panacée,

* *Les entretiens d'Ariste et d'Eugène* par le P. Bouhours.

Et si bien répandu la pluie et le beau temps,
Que nul ne paye trop et que tous soient contents?
Aimez-vous la patrie, ou seriez-vous un traître?
Si vous ne l'êtes pas, vous le devez paraître,
Car mon patriotisme éclate d'autant mieux
Que j'accuse le vôtre et vous rends odieux.
Pour surmonter les vents, d'un vol puissant et libre,
Comment faut-il dans l'air établir l'équilibre?
Quel est le vrai moyen de se casser cent os?
Est-ce celui de Vaulx ou celui de Santos?
Ah! les *Avariés*! encore une hérésie
De cette pudibonde et sotte Anastasie!
Allons! il faut saisir l'occasion au cou,
Par un nouvel accroc au *décret de Moscou*,
Changer la *Comédie* en une école austère,
Y prêcher les vertus ou le thermocautère,
Et pour mieux expliquer des vices inconnus,
Aux yeux des spectateurs les étaler tout nus...
Monsieur, je ne suis rien de tout ce que vous dites,
Ni frère des *maçons*, ni père des *jésuites*,
Je ne suis député, ni maire, ni mineur,
Pour mener mon prochain comme son gouverneur,
Mais puisque Boileau reste un compagnon d'étude,
Que de le fréquenter nous avons l'habitude,
Et qu'il est l'aliment de nos jeunes esprits,
Ne faut-il pas enfin l'estimer à son prix?
Si donc de mon scalpel je fouille ses chairs vives,
En ce temps d'idéal et de bontés actives,

Où le bonheur commun est à l'ordre du jour,
Où pour le genre humain chacun se meurt d'amour,
Où l'on ne fait un pas, d'un côté ni de l'autre,
Sans voir sur son chemin se dresser un apôtre,
Je me pose en soldat de l'Éducation,
Et réclame ma part des prix de Montyon !

NOTES

Note 1, page 2.

Nous croyons devoir appeler toute l'attention du lecteur sur cette remarque. Il nous eût été facile de retrancher de nos extraits ceux où le même vers de Boileau est rapproché de deux et parfois même de trois passages d'auteurs différents, mais il nous a paru qu'une critique loyale ne pouvait se permettre ces sortes d'escamotages. En admettant que Boileau ait parcouru ces auteurs, comme nous l'avons fait nous-même, la plume à la main et noté les pensées, les images et les expressions les plus saillantes, il a pu utiliser, au hasard tel ou tel de ces passages ou plusieurs analogues en empruntant quelque chose à l'un et à l'autre. Nos citations ne font donc pas toujours double emploi et, dans tous les cas, le lecteur qui voudra bien nous suivre sera initié aux mystères de notre travail et pourra se prononcer sur pièces. La critique la moins bienveillante a dû reconnaître que nous avions fait, dans notre brochure sur Ronsard, œuvre de patience; elle n'aura pas trop de peine à faire, grâce à nous, œuvre de discernement.

Note 1, page 3.

Dans l'*Épître à Alcandre*, très spirituelle satire, un adversaire de Boileau parle de son *Lutrin* :

Où par des incidents qu'il pille chez autrui,
Il tâche d'ennoblir le peu qui vient de lui.
On voit le même esprit animer sa satire.
Il s'en sert seulement pour mordre et pour médire;
Et toujours par caprice et jamais par raison
Verse indifféremment son fiel et son poison.
Ah! qu'il fait beau le voir lorsqu'il s'enfle et se guinde,
Ce corbeau déniché des Montfaucons du Pinde,
Faire tout retentir de ses croassements,
Et des morts immortels ronger les ossements...
Qu'on mêle en un creuset Racine et tous ses vers,
Pour qui ses partisans ont tant crié merveille,
On n'en tirerait pas une once de Corneille.
Si Boileau de Racine embrasse l'intérêt,
A défendre Boileau Racine est toujours prêt,
Ces rimeurs de concert, l'un l'autre se chatouillent,
Et de leur fade encens, tour à tour, se barbouillent.

L'auteur de la satire reproche aux deux amis de considérer leur charge d'historiographe comme une sinécure :

C'est ce que dit un jour un commis de finances;
Nous n'avons encor vu rien d'eux que leurs quittances.

Et il les peint, d'une façon amusante, dans l'exercice de leurs fonctions :

Ces messieurs du sublime, avec longue rapière,
Et du mieux qu'ils pouvaient prenant mine guerrière,
Allaient, chacun monté sur un grand palefroy,
Aux bons bourgeois de Gand inspirer de l'effroi.

Note 1, page 4.

Si l'élite des maîtres de notre jeunesse, et non pas seulement quelques élèves de l'*École d'Athènes*, connaissaient pour les avoir vus les pays dont ils parlent parfois avec une admiration de commande, l'enseignement des langues

anciennes en serait tout rajeuni; quelques subsides de l'État, quelques dons des particuliers permettraient d'organiser d'une façon permanente des voyages et des séjours dans ces pays, aujourd'hui d'un accès si facile.

Note 1, page 7.

On signale dans la plupart des éditions, ces variations, comme des variantes, sans insister autrement sur la valeur morale du procédé.

Note 1, page 10.

« Les prospérités de la France coûtent cher au greffe (il était question de supprimer la place d'un de ses neveux), et si cela continue j'ai bien peur que les trois quarts du royaume ne s'en aillent à l'hôpital couronnés de lauriers. » (Lettre de Boileau à Brossette, 15 juin 1704.) Boileau ajoute : « Il faut pourtant tout espérer de Dieu et de la prudence du roi. » Le lecteur jugera si ces derniers mots infirment le sens du passage qui précède.

Note 1, page 11.

Boileau :

« Que de tant d'écrivains de l'École d'Ignace
Étant, comme je suis, ami si déclaré. »

Ce dernier vers est bien prosaïque. Malherbe, mais Boileau, plus encore que Malherbe, ont méconnu le véritable génie de la langue poétique, en y introduisant des formes grammaticales qui font trop ressortir l'articulation des mots, l'ossature de la phrase et qui ne conviennent qu'à la prose. Au reste, on rencontre dans les œuvres en prose de Boileau, et notamment dans ses Préfaces, les mêmes vocables que dans ses poésies les plus achevées.

Note 2, page 11.

On lit dans une lettre de Boileau à Brossette : « Oserai-je vous dire que le dessein que vous aviez pris de faire des remarques sur mes ouvrages est bien aussi bon et que ce serait le moyen de faire une imperceptible apologie qui vaudrait bien une apologie en forme. Je vous laisse pourtant le maître de faire ce que vous jugerez à propos. Je puis bien donner conseil aux autres sur ce qui les concerne, mais pour ce qui me regarde je m'en rapporte toujours au conseil d'autrui. Les vers latins que vous m'avez envoyés sont très élégants et ils m'ont réconcilié avec les poètes latins modernes dont vous savez que je fais une médiocre estime dans la persuasion où je suis qu'on ne saurait bien écrire que sa propre langue. »

Note 3, page 11.

« Il y a plus de six nouvelles traductions latines de mes ouvrages qui ont toutes leur mérite. En voici la liste : la satire du Festin, le premier chant du Lutrin, l'Épître sur l'amour de Dieu, l'Épître à M. de Lamoignon, la satire de l'homme, le 5e chant du Lutrin et un grand nombre d'autres qui ne sont pas imprimées et qu'on m'a données écrites à la main. Ainsi, monsieur, me voilà poète latin confirmé dans toute l'Université. »

Boileau écrivait autrefois : « C'est une étrange entreprise que d'écrire une langue étrangère quand nous n'avons point fréquenté avec les naturels du pays, et je suis assuré que si Terence et Cicéron revenaient au monde, ils riraient à gorge déployée des ouvrages latins des Fernels, des Sannasars et des Murets. » (Lettres à Brossette.)

Ronsard avait dit dans sa préface de la *Franciade* : « Je te conseille d'apprendre diligemment la langue Grecque et Latine, voire Italienne et Espagnole, puis quand tu les sauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat et composer en ta langue maternelle, comme a

fait Homère, Hésiode, Platon, Aristote et Théophraste, Virgile, Tite-Live, Salluste, Lucrèce et mille autres qui parlaient même langage que les laboureurs, valets et chambrières. Car c'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais quelle cendre des anciens... Je supplie très humblement ceux, auxquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'être plus Latineurs ni Grécaniseurs comme ils sont plutôt par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère maternelle; ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'avenir que s'ils avaient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile et de Cicéron, sans tant se tourmenter, car quelque chose qu'ils puissent écrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cri d'une oie auprès du chant de ces vieils cygnes, oiseaux dédiés à Phébus Apollon. Après la première lecture de leurs écrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fané... »

Et Du Bellay, dans sa *Défense de la langue française* avait consacré plus d'un chapitre à démontrer « qu'il est impossible d'égaler les anciens en leur langue ».

Au surplus, ces latinistes modernes ne sont pas toujours si méprisables. L'un d'eux, Marcellus Palingenius, qui n'est pas cependant du premier ordre, a de grandes analogies avec Boileau; ce sont les mêmes vers proverbes, les mêmes lieux communs d'art et de morale; son *Zodiacus vitae* débute à peu près dans les mêmes termes que l'*Art poétique* :

Mens mea, nescio quo jamdudum impulsa furore,
Ardet lauriferos Parnassi invisere colles...
Vincit amor Musae, vincit Deus; ardua quamvis
Sit via, non metuit virtus invicta laborem.
O quam magna et, quam miranda potentia coeli!...
Si Deus ipse volet qui nunc mihi carmina dictat.

Note 4, page 11.

M. Boutroux, dans son livre sur Pascal (Hachette, 1900), a, comme toujours, admirablement caractérisé le génie rare et singulier de celui « qui avait pour maxime : le moi est « haïssable ».

Note 5, page 11.

On sait que Racine fit une fin en épousant une femme laide et fort peu instruite, mais riche, très pieuse, et, paraît-il, bonne ménagère et de sens pratique. M. Larroumet, dans son étude sur Racine (Hachette, collection des *Grands Écrivains français*), a indiqué, avec une mesure exquise, certains traits de caractère qui peuvent chagriner les admirateurs du poète, mais qu'un historien exact, ou même délicat, ne pouvait passer entièrement sous silence.

INTRODUCTION

On peut distinguer plusieurs phases dans l'étude de nos classiques. D'abord c'est une admiration sans bornes, une adoration qui se tourne plus volontiers vers un auteur préféré, comme celle des Italiens pour leurs saints; telle fut, telle est encore la religion napoléonnienne; pour peu qu'on blâme un des actes les plus répréhensibles du grand empereur, les croyants répondent : « Il avait ses raisons ». Un écrivain étranger a baptisé cette idolâtrie d'un nom très bien trouvé : *le culte des héros*.

Ensuite sont venues les histoires littéraires; dans ces généralisations, d'une philosophie un peu doctorale et prétentieuse, les classiques, jugés sur leurs croyances et sur le rôle qu'ils avaient joué dans le mouvement des idées, ont dû essuyer quelques critiques; ils restent sur leur piédestal, mais on prend l'habitude de les considérer non plus comme des idoles, mais comme des créatures d'élite, sujettes,

dans une certaine mesure, aux imperfections de notre pauvre humanité.

Stendhal et Sainte-Beuve ont inauguré ce qu'on peut appeler la critique biographique et d'analyse, qui parut, dès l'origine, trop méticuleuse et éprise du détail pittoresque et significatif, mais dont les défauts ont été bien accusés depuis dans l'œuvre des Goncourt et dans celle de Taine à qui nous devons d'ailleurs de si brillants essais de synthèse littéraire. On a pu reprocher justement à cette école de trop verser dans l'anecdote, de trop se complaire dans la peinture des mœurs, de s'occuper des personnes jusqu'à perdre de vue les œuvres, et d'avoir déshabitué les lecteurs de l'étude directe et approfondie des originaux. En même temps, chose importante à noter, dans ces galeries de portraits on voyait apparaître des écrivains du second et même du troisième ordre, des oubliés et des méconnus, que les plus instruits ne connaissaient que par les extraits, toujours les mêmes, qui se transmettent dans les recueils de morceaux choisis. Le génie de Sainte-Beuve éclatait dans ces sortes de résurrections littéraires; ses pastels en ce genre sont délicieux, mais ils nous donnent trop l'illusion de la beauté et de la vie; quelques traits vivement rendus nous font croire à la présence d'un auteur de talent

et de prix, et grande est notre déception, à la lecture de ses ouvrages, de n'y trouver à notre goût que les spécimens donnés par le critique.

De notre temps, par cette réaction si connue dans l'histoire des idées, on revient à la synthèse et aux généralités littéraires; et les théories d'un Brunetière ont une parenté évidente avec celles d'un Saint-Marc Girardin ou d'un Nisard. Mais dans cette longue série de travaux, souvent remarquables, on ne s'est guère appliqué à la technique même de l'art. L'enquête si pénétrante, et en la forme d'une élégance toute florentine, trop vite abandonnée par Bourget, avait un caractère surtout philosophique. Tandis que dans les œuvres des peintres et des sculpteurs, la critique (je ne dis pas celle des journalistes hâbleurs mais des spécialistes compétents), étudie le *faire* du maître, ses procédés de composition, ses manières successives, ce n'est que par exception et d'une façon superficielle et sommaire, qu'elle tente l'application de cette méthode à nos écrivains classiques *.

Ce qui est à la mode, ce sont les petites recherches d'érudition; on fouille les archives publiques ou pri-

* M. Émile Deschanel est un des rares auteurs qui ont frayé une nouvelle voie à la critique littéraire. Certaines de ses conclusions peuvent être contestées, mais elles font penser.

vées pour retrouver le lieu ou la date de naissance d'un auteur, ses ascendants, descendants, parents et alliés, les contrats qu'il a pu signer, son testament, l'inventaire de son mobilier et s'il s'agit, par exemple, de Molière, on relèvera année par année et étape par étape, autant que possible, les pérégrinations de sa troupe; détails, sans doute, curieux, intéressants, instructifs à certains égards, mais le plus souvent étrangers à l'œuvre même qui est, sinon la cause, du moins le prétexte de ces patientes investigations. Le hasard de mes études m'ayant amené à lire avec attention les écrits de Boileau, après ceux de Ronsard, j'ai essayé de pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent dans la technique de son art et cette tentative m'a paru d'autant plus utile et légitime que, de l'avis des critiques les plus autorisés qui ont parlé de Boileau et de l'aveu de Boileau lui-même, ce n'est pas la conception, ce n'est pas même la structure générale de l'œuvre, qui fait, aux yeux de l'auteur du *Lutrin*, le mérite d'un poème, mais les ornements de détail, l'épithète élégante, la rime rare, et toutes les figures du langage qu'une rhétorique, digne de ce nom, nous enseigne.

Dans une récente brochure, nous avions soutenu que le *Lutrin*, si admiré comme l'œuvre la plus

originale de Boileau, n'était qu'une suite de parodies et de copies, et nous avions promis d'en fournir les preuves. L'heure est venue de tenir cette promesse. Si on veut bien prendre la peine de lire avec attention nos extraits, on verra dans quelle mesure le satirique a imité, dans le fond et dans la forme, les faiseurs d'épopées qu'il a cru devoir poursuivre de ses moqueries et de ses critiques.

Nous ne soutenons nullement que chaque passage de ces écrivains, que nous avons mis en regard d'un passage de Boileau, ait été directement imité par lui. En signalant l'analogie continue de tant d'expressions et d'idées, nous avons voulu seulement montrer qu'elles n'étaient pas particulières à l'auteur du *Lutrin*, qu'il avait pu les puiser dans les écrits de ses prédécesseurs, comme aussi dans le réservoir commun du langage de son temps. Cette évolution des *formes poétiques*, dont nous avons déjà signalé l'importance, aide à déterminer le degré d'originalité des écrivains. Et à ce point de vue, les rapprochements que nous avons établis entre Boileau et Corneille d'une part, entre Corneille et Racine de l'autre, c'est-à-dire entre deux générations de classiques, ne sont pas dénués d'un certain intérêt.

Comme les poètes, Boileau a imité les prosateurs, un Balzac, un Voiture, un Saint-Évremond, un

La Bruyère*. Usant du droit fort contestable que s'arrogent les écrivains de génie, il a pris son bien partout où il l'a trouvé. Ces imitations sont si nombreuses et persistantes qu'on est tenté de se demander si notre poète n'en a pas fait un système constant : nos recherches, forcément limitées, n'ont eu pour objet qu'un petit groupe d'écrivains célèbres ou connus d'une époque voisine de la sienne; mais combien d'ouvrages obscurs ont pu lui prêter quelques traits heureux dont il s'est emparé sans scrupule?

Un critique fort distingué, qui nous a fait l'honneur de parcourir notre brochure sur Ronsard, nous a reproché d'avoir trop multiplié les extraits; à l'en croire, il ne fallait citer que les passages où l'imitation était évidente. Singulière exigence quand il s'agit d'écrivains que sépare toute la distance du XVIe siècle au XVIIe! On se fait parfois une idée bien fausse et bien naïve du plagiat littéraire! Emprunter à un auteur ancien toute une tirade, c'est vraiment

* Nous n'avons cité de ces écrivains que quelques pensées brillantes, *habillées* en vers; mais nous osons soutenir que Boileau dans ses œuvres en prose (préface, *lettres*, réflexions sur Longin) n'est pas plus original. Ses procédés d'assimilation ressemblent beaucoup à ceux de Malherbe. Il excellait, comme lui, à recueillir une idée ingénieuse ou piquante, à la répéter sans cesse et à la colporter comme sienne dans sa conversation, comme dans ses écrits. Nous connaissons des contemporains dont la réputation n'est guère due qu'à ce manège.

l'enfance de l'art! Un imitateur de la force de Boileau n'est pas réduit à se laisser prendre en flagrant délit, la main dans le sac; ses procédés d'assimilation sont plus adroits. Et pour l'observateur attentif, la rencontre de telle épithète, de telle métaphore peut être vraiment révélatrice, tandis que la coïncidence d'une même idée ne sera parfois que l'effet du hasard. Et la présomption que font naître un ensemble de passages, où l'imitation est probable ou possible, a souvent plus de force que celle qui s'appuierait sur un petit nombre de citations, chacune plus probante en apparence et plus significative.

Certains historiens littéraires qui font autorité, comme Gandar, Petit de Julleville, Faguet, Brunetière, en prétendant que Boileau n'avait pas lu Ronsard, ne se sont pas aperçus qu'ils mettaient notre auteur en fort mauvaise posture. Que penser d'un critique qui attaque avec une telle amertume et avec un acharnement si singulier un écrivain sans même l'avoir lu? Car le nom de Ronsard revient sans cesse dans les écrits de Boileau; dans le *Festin ridicule*, au commencement de sa carrière, plus tard et à diverses reprises dans l'*Art poétique*, et aux années de vieillesse, dans les *Réflexions sur Longin*.

Notre respect pour le caractère de Boileau nous impose l'obligation d'admettre qu'il a lu Ronsard et

qu'en homme de goût, il n'a pu rester insensible à toutes les beautés qui éclatent dans l'œuvre de ce poète, alors encore si illustre, qu'on trouvait dans la bibliothèque de tous les hommes de lettres et dont le nom était souvent invoqué dans les discussions littéraires du temps [1]. En veut-on une preuve? Dans sa préface d'*Alaric* (1654), Scudéry donne une liste fort intéressante des écrivains dont il s'est inspiré pour la composition de son poème :

« J'ai donc consulté les maîtres là-dessus, c'est-à-dire Aristote et Horace, et après eux Macrobe, Scaliger, le Tasse, Castelvetro, Picolomini, Vida, Vossius, Pacius, Ricobon, Robortel, Paul Benni, Mambrun et plusieurs autres. Et passant de la théorie à la pratique, j'ai relu fort exactement l'Illiade et l'Odyssée d'Homère, l'Enéide de Virgile, la Guerre civile de Lucain, la Thebaide de Stace, les Roland amoureux et furieux de Boyardo et de l'Arioste, l'incomparable Jérusalem délivrée du fameux Torquato, et un grand nombre d'autres poèmes en diverses langues, tels que sont les premiers livres de la Franciade de Ronsard *, le saint Louis du Père Le Moine, et le beau poème de la conquête

* Scudéry parlant au cardinal de Richelieu, avait déjà fait l'éloge de l'ouvrage :

Que le divin Ronsard n'osa que commencer.

de Grenade, le plus bel ouvrage que l'Italie nous ait donné depuis le Tasse. »

Il est probable que Boileau, lui aussi, en passant de la théorie à la pratique, et de l'*Art poétique* au *Lutrin*, et bien qu'il se soit défendu de connaître Vida, a étudié avec profit les mêmes modèles, en y joignant Cervantes et Tassoni; et les poèmes français comme le *Moïse* de Saint-Amant, la *Pucelle* de Chapelain et la *Pharsale* de Brébeuf qui n'ont paru qu'après l'*Alaric*. Quoi! il aurait lu et même traduit et commenté des écrivains de troisième ordre, un sophiste sans originalité, comme Longin, et il n'aurait pas eu la curiosité de jeter les yeux sur Ronsard qu'il peut aimer plus ou moins, mais qui a toujours préoccupé si visiblement sa pensée! Au reste, écoutons Brossette : « Dans le temps où il fit cette épître (la 4e), il travaillait à son poème du Lutrin, ainsi il était rempli de la lecture de tous les meilleurs poèmes tant grecs, latins qu'italiens. » Et Boileau, lui-même, dans les premiers vers de la Xe satire (sur les femmes), fait connaître indirectement sa méthode de travail :

Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose,
Que de maris trompés tout rit dans l'Univers,
Épigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,

Satire, comédie, et sur cette matière,
J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière,
J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais,
Arioste, Marot, Boccace, Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de satires naïves
Des malices du sexe immortelles archives...

Ces vers sont significatifs ; cependant la critique, à notre connaissance, n'a guère profité de cette indication. C'est ainsi qu'elle admire comme des beautés originales et même comme des traits caractéristiques dans l'œuvre du poète, des passages évidemment imités et même plagiés comme celui-ci ; il parle de Benserade :

Mais ce n'est plus le temps, le public détrompé
D'un pareil engouement ne se sent plus frappé,
Tes bons mots autrefois, délices des ruelles *,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets montés et des vertugadins.

Quel style, quel pittoresque! s'écrie M. Lanson ; « Boileau n'a pas l'œil moins exercé que l'oreille. On a tort de croire que l'imagination ait manqué à Boileau... L'idée tourne naturellement chez lui en

* Boileau avait dit autrefois, avant son échec académique et du temps où ce poète frivole et si maniéré était encore à la mode :

Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade, en tous lieux, amuse les ruelles.

image. » (*Boileau*, édit. des *Grands écrivains français*, 1892, p. 50.)

Par malheur, ce critique, si distingué, à qui nous devons un de nos meilleurs manuels littéraires, n'avait pas tout lu dans l'œuvre de Patru *, qu'il connaissait cependant (puisqu'il la cite et la juge), et que Boileau connaissait lui aussi et qu'il ne méprisait pas. Les *Lettres à Olinde* sont cependant fort jolies et méritaient d'arrêter l'attention. En voici quelques lignes : « A qui songez-vous, cruelle Olinde ? Ne vous souvenez-vous plus du crédit et de tendre et de tendresse et que cette humeur sauvage est à peu près à la mode comme les collets montés, les vertugadins et les autres affiquets ** du siècle passé. »

Dans la préface d'*Alaric*, qui est décidément bien curieuse, Scudéry cite ce mot de Marin : « Prendre sur ceux de sa nation, c'est larcin, mais prendre sur les étrangers, c'est conquête. » Et il ajoute que, pour son propre compte, il a presque toujours inventé et qu'il n'a que rarement imité : « Les doctes remarqueront sans doute quelques endroits imités d'Homère, de Virgile, d'Ovide, d'Horace et de

* M. Brunetière parle avec dédain de Patru. Je pourrais cependant citer de lui telle oraison funèbre où Bossuet s'est plu et a profité.

** Ronsard :

Elle portait mille affiquets au sein.

Lucain, mais je n'en ai pas abusé et si j'ai pris quelque chose dans les Grecs et dans les Latins, je n'ai rien pris du tout dans les Italiens, dans les Espagnols, ni dans les Français, me semblant que ce qui est étude chez les anciens est volerie chez les modernes. » Scudéry ne fait ici qu'une déclaration de Gascon ; il ment effrontément ; il a imité, copié et plagié les modernes comme les anciens et les Français comme les Italiens et les Espagnols ; Brébeuf aussi et Chapelain n'ont fait, sur ce point, que suivre ses traces. Mais on apprend à connaître, en le lisant, les idées de son époque sur l'imitation littéraire, sur les emprunts qui sont légitimes et sur ceux que la morale interdit. Boileau avait trop de tact et de flair, il avait le nez trop fin, pour ne pas sentir ces délicates nuances, et pour ne pas comprendre, qu'aux yeux du lecteur équitable, imiter les auteurs, les poètes surtout, de sa propre langue ou ceux des anciens ou même des modernes étrangers, ce sont deux manifestations très différentes de la liberté d'écrire et de la faculté d'inventer ; aussi a-t-il mis plus d'une fois son fidèle Brossette sur de fausses pistes et n'a-t-il avoué que les imitations qui sont *des conquêtes* et jamais celles qui sont des *larcins*. Nous tenons à ce que le public connaisse notre pensée tout entière sur l'œuvre de Boileau, et après

avoir donné pleine carrière à la *folle du logis* dans cet idiome poétique de l'à peu près et de l'hyperbole, qui ne se prête guère aux définitions d'une critique littéraire juste et exacte, nous avons apprécié avec un sincère désir d'impartialité les qualités et les défauts de notre auteur dans les notes en prose qui sont le complément nécessaire de cette introduction.

Je tiens à remercier les critiques consciencieux qui ont pris la peine de lire mon précédent volume et d'en rendre compte, en bien ou en mal. Mais je me fais un plaisir d'exprimer tout particulièrement ma gratitude à l'éminent collaborateur de l'*Univers*, M. E. Biré. Cet écrivain, dont les grands travaux d'histoire littéraire sont si hautement appréciés de ceux mêmes dont ils contrarient le plus les sentiments ou les idées, a bien voulu exposer le résultat de mes recherches avec l'intention obligeante de faire ressortir le genre d'intérêt et d'originalité qu'elles peuvent présenter. A défaut d'autres mérites, je crois avoir celui d'apprécier à sa valeur ce témoignage d'une bienveillance toute spontanée et je prie mon honoré confrère de m'excuser si j'ose me parer ici de son indulgente approbation.

26 novembre 1901.

NOTE

Note 1, page 28.

Boisrobert disait à sa Muse en 1635 :

Enfle-toi du style superbe
Qui participe de Ronsard,
Et de Bertaut et de Malherbe,
Si tu veux nous plaire en cet art.

Loret, dans sa *Muse historique* (1650-1665) rend, lui aussi, hommage à Ronsard, exemple :

Mais assez loin du grand Ronsard.

Et ailleurs :

Dieu des Ronsards et des Malherbes

Ou encore :

Je ne consulte dans mon art
Godeau, Malherbe, ni Ronsard;
Chez eux je ne fais point de course,
Et tous mes vers coulent de source.

Nous relevons dans un *Art poëtique* manuscrit du R. P. François Garrigues, régent en rhétorique (1650), les lignes suivantes :

« Vous lirez entre les vieux poètes : les œuvres de Ronsard, de Joachim Du Bellay, de Philippe Desportes et Salluste Du Bartas; entre les modernes lisez surtout les œuvres

de Malherbe dont la poésie est incomparable. Lingendes est aussi fort délicat, Théophile, Saint-Amant, Boisrobert, Maynard, Motin, M. de Godeau et plusieurs autres qui sont fort recommandables pour les odes, les stances et le sonnet. Pour ce qui est des auteurs qui ont composé des pièces de théâtre, Corneille, Mairet, Rotrou, Scudery, Ryer et plusieurs autres vous apprendront par leur lecture mille rares secrets de cet art difficile et vous enseigneront de n'agréer pas seulement aux esprits vulgaires, mais aussi aux honnêtes gens. »

Le Père Morgues, dans son *Traité de versification* (1685), invoque, à plusieurs reprises, l'autorité de Ronsard. En revanche il critique, il chicane quelquefois Boileau.

« Dans les deux vers de Despreaux :

Les chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une sainte et noble oisiveté,

la césure du premier vers est régulière sans contredit, celle du second peut être contestée.

« Il y a de l'exactitude, ce semble, d'éviter la rime de l'hémistiche avec la fin du vers précédent et de celui qui suit, quoique les grands auteurs se négligent quelquefois là-dessus, ex. :

Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux,
A la fin tous ces jeux... »

Laissons passer « quelques lustres » et Boileau triomphe sur toute la ligne. Dans le *Traité de versification* de Gaullyer, maître ès arts de l'Université, Ronsard n'est pas cité, je crois, une seule fois. Les autorités sont, avec Boileau, Malherbe, Maynard, Régnier, Racan, J.-B. Rousseau, Racine, Sarrazin, Voiture, Scarron, le père Du Cerceau, La Fontaine, Madame Deshoulières, Godeau, La Motte, l'abbé Testu.

NOTES SUR BOILEAU

I

L'expression de siècle, appliquée aux évolutions de la pensée humaine, est-elle bien exacte? *A priori* elle ne l'est pas et ne pourrait l'être que par l'effet du hasard, par un de ces coups de veine qui font sortir plusieurs fois, à la roulette, le même numéro. Qu'un certain esprit coïncide précisément avec la chronologie des almanachs, c'est fort invraisemblable, en théorie, mais il n'est pas moins vrai, qu'en fait, le mouvement intellectuel qui correspond à peu près au XVIIe siècle a duré une centaine d'années, de l'avènement de Louis XIII à la mort de Louis XIV, et pour le XVIIIe siècle on peut en dire à peu près autant. Il y a bien un état d'âme qui, à travers les révolutions les plus profondes, continue depuis la Régence du duc d'Orléans jusqu'en 1815. Le XIXe siècle est trop rapproché de

nous pour en bien juger, mais il semble que l'âge qui vient de finir n'a pas l'unité des âges précédents. Il a obéi à tant d'oscillations, en sens contraires, qu'il serait bien difficile de trouver une formule générale pour le caractériser; un peintre aurait peine à reproduire sa physionomie spéciale et à démêler son individualité.

L'absence de traits prédominants et un certain éclectisme de croyances et d'idées paraît plutôt la marque de notre temps. Bien fin celui qui notera en termes clairs et caractéristiques son signalement.

Ce mot de XVIIe, de XVIIIe siècle, prête d'ailleurs à une équivoque. Quel ordre de manifestations doit-il exprimer? Veut-on parler de politique, de morale, de religion, d'économie sociale, d'art ou d'industrie? Pour que l'expression fût à peu près exacte, il faudrait constater jusqu'à un certain point entre ces divers modes de la vie civilisée un principe commun, et que la même manière de penser se soit revélée dans les principaux phénomènes de l'activité générale pendant cette période.

Le XVIIe siècle français en politique, c'est l'autorité, en religion l'autorité; dans l'industrie avec la protection, c'est encore l'autorité; en littérature, en art, la règle, la symétrie, le respect de la tradition antique, sont aussi des formes de l'autorité. Dans

l'administration, une centralisation puissante est un régime autoritaire. La philosophie seule fait exception. Il serait difficile de voir en Descartes, un philosophe de l'autorité. Mais il est du commencement du siècle et la philosophie officielle d'un Bossuet, toute systématique et visant à l'unité, pourra être considérée, elle aussi, comme autoritaire.

Pour nous borner à la littérature, ce qui lui donne son caractère d'unité, ce n'est pas seulement cette soumission finale et totale, après quelques révoltes, à de certaines règles réputées anciennes, cet assujettissement contre nature à un passé mort et mal compris d'un groupe d'hommes supérieurs qui, par une ridicule méprise, s'imaginent prendre la nature pour guide; ce n'est pas seulement ce culte des idées générales et du lieu commun qu'on a baptisé du terme pompeux d'*humanités*, c'est le fait que tout converge vers un seul homme, véritable prince des lettres, qui imprimera, dans toute la force du terme, son sceau à toutes les productions de l'art, je veux dire, son goût d'ordre, de symétrie élégante, de noblesse grave, de froide décence. Ce n'est pas Boileau, qui usurpe le sceptre littéraire, il n'est que le ministre de Louis dans la littérature. L'*Art poétique* est l'idéal rimé du Roi Soleil. Maître de la

fortune publique, de la vie, de la conscience, de la liberté de ses sujets et de ses courtisans prisonniers à Versailles, il impose à l'Académie ses choix, arrache Despréaux à la satire et Racine au théâtre, pour en faire, sans vocation et sans capacités spéciales ses historiographes, désigne par privilège Lebrun comme le peintre de ses victoires et Lulli comme son amuseur attitré; toutes les œuvres de morale, de philosophie, d'érudition, devenues plus tard classiques, sont composées pour l'éducation de ses héritiers présomptifs.

La littérature de la fin du XVIIe siècle est commandée par Louis, fabriquée pour lui, appropriée à ses goûts et à ses besoins personnels; le public en profitera ensuite indirectement et recevra pour toujours et inconsciemment cette empreinte. Les livres qui instruiront la jeunesse pendant des séries de générations, qui l'instruisent encore aujourd'hui, seront les manuels du despotisme, et l'éducation de notre jeune république puisera aux mêmes sources que celle de nos anciens princes.

II

M. Brunetière, qui a presque toujours jugé Boileau — l'œuvre et l'homme — avec le tact le plus fin et

le plus sûr, remarque que son vers, d'un *naturel parfait*, ressemble à celui de Corneille, à ses débuts entre 1630 et 1636, et que c'est ce vers *naturel* qui a fait la fortune des satires, et séduit les contemporains comme une nouveauté, alors que les comédies, telles que *Mélite*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, étaient déjà ensevelies dans un oubli presque complet. Que Boileau se soit *souvenu* des œuvres de jeunesse de Corneille, nous le reconnaissons volontiers et nous en avons même fourni la preuve dans nos extraits; que l'allure vive et franche de ces alexandrins ait attiré son attention et qu'il se soit essayé avec succès, comme lui, à ramasser une pensée en douze syllabes et à frapper en médaille des sentences, devenues proverbes, on n'en peut pas douter; mais son vers n'a pas le naturel si libre et si aisé du vers de Corneille dont Regnard a hérité depuis, et qui se trouvait déjà en germe dans les œuvres de Théophile et de Régnier; il n'a pas la verdeur d'originalité qu'on rencontre dans les bonnes pièces de Scarron.

Plus travaillée, précieuse même en un certain sens, chargée de métaphores à l'exemple de Balzac, et même « enflée d'épithètes » dans les dernières épîtres, à l'exemple de Chapelain, la matière dont son style est tissu ne diffère pas sensiblement de

celle des satires du temps et des poésies les plus frivoles des recueils de Sercy.

Mais Boileau se sert exclusivement (à part quelques épigrammes et quelques odes) du grave et noble alexandrin, son vers est plein, on y trouve peu de syllabes muettes, chaque pièce a son unité rigoureuse et n'est que le développement logique d'une seule et même idée, dont les traits essentiels sont marqués d'une touche sobre et nette. Les images paraissent assez souvent incohérentes, vagues, impropres, et les tours de phrase embarrassés, mais malgré tout, la pensée se dégage de ces scories et reste claire et accessible à toutes les intelligences. Parfois resserrée dans les bornes d'un vers, elle s'énonce comme une sentence, assez prosaïque, mais qui s'imprime dans l'esprit. C'est ce style grave, sentencieux, un peu prud'hommesque, rempli de lieux communs, qui a toujours plu à la majorité bourgeoise de ses lecteurs. On peut le goûter sans avoir le goût artiste et sans avoir reçu une fine éducation littéraire. Et comme les sujets qu'il traite sont presque toujours moraux, ses œuvres, honorées de la protection royale, se prêtaient fort bien à devenir classiques, c'est-à-dire scolaires, et dès le XVIIe siècle, elles avaient conquis le suffrage de tous les pédagogues, sans distinction de sectes ou de partis, jan-

sénistes, jésuites et même universitaires; et leur vernis assez correct les a fait regarder dans ce milieu spécial, encore tout barbouillé de latin, comme des œuvres d'art et des modèles de notre langue.

Notez que dans cette langue nouvellement fixée par Balzac, Pascal et Corneille, il n'a abordé que des genres nouveaux ou qui paraissaient tels à ses contemporains. Le premier il a traduit Horace et rimé la prose de d'Aubignac; et le premier, après des auteurs oubliés, il a rédigé la critique littéraire en vers; il s'est emparé, par droit d'occupation, du genre *didactique* où nul ne lui a fait une sérieuse concurrence; il s'est prudemment tenu loin des écueils du théâtre; il ne s'est mesuré avec aucun des grands génies de son siècle; il n'a point tardé d'ailleurs à quitter (et semble-t-il sans trop de regrets), le *métier* de poète pour l'emploi plus considéré et plus lucratif d'historiographe du roi.

On ne fera jamais trop ressortir cette royale domestication de la littérature du XVIIe siècle. Elle ne pouvait être démocratique et elle est antiaristocratique, tout à fait bourgeoise, car le roi lui-même a tous les goûts de la haute bourgeoisie et même faut-il le dire, des parvenus; l'amour du faste, de l'ostentation. Son premier acte (acte de jalousie et d'auto-

rité plutôt que d'ordre et de bonne politique), est la disgrâce de Fouquet dont il singera bientôt la magnificence et les folles prodigalités. Et sa fin de vie, dévote, et presque de pot-au-feu, en compagnie d'une ancienne gouvernante, de la veuve déjà mûre du bonhomme Scarron, est le meilleur commentaire de toute la littérature du XVIIe siècle tout entier. Boileau, chevalier du sublime, en selle sur le régulier et noble alexandrin, est le vrai poète selon le cœur de ce roi philistin. Louis XIV est d'ailleurs présent dans les écrits de Boileau, c'est lui qui semble les animer de son souffle. La louange, qui chez d'autres poètes se localise dans certaines pièces de circonstance et peut par conséquent s'éliminer de leurs œuvres, reste incorporée à celles de Boileau ; on ne peut l'en détacher. L'écrivain demeure toujours revêtu de son habit d'apparat, la tête ou plutôt la perruque inclinée vers le souverain. Qu'il n'ait pas composé lui-même, qu'il ait même attaqué par un accès de jalousie et de secret dépit la pièce de Perrault sur le siècle de Louis, c'est une de ses rares erreurs, mais non la seule contradiction dans sa carrière de poète et de courtisan. Avide d'autorité, comme son maître, il voulait régir la littérature en despote et l'asservir à ses règles, comme la France l'était aux caprices du monarque

tout-puissant; il a pu voir, de son vivant, l'aurore de son propre règne, mais il n'a vraiment régné qu'après sa mort, mais régné presque aussi souverainement que son maître pendant sa vie.

III

Les premières satires de Boileau sont les moins correctes, mais, en revanche, les plus poétiques et les mieux venues.

L'auteur, on le voit, a fréquenté Régnier, Saint-Amant, Théophile, les *recueils* de poésie et le cabaret. Les épîtres ne sont, à part quelques vers heureux et frappés en sentences, que de la prose rimée. L'ode sur Namur n'est plus à juger, c'est un enfantin pastiche de Pindare qui se prend au sérieux et crie au sublime.

Les épigrammes ressemblent à la plupart de celles qu'on faisait alors, elles ne sont ni meilleures, ni pires. La satire sur les femmes est écrite par un émule d'Horace qui veut montrer qu'il a deux cordes à son arc et s'égaler à Juvénal. Elle atteint quelquefois à l'énergie, jamais à l'éclat poétique du modèle. Si Horace n'avait pas traité d'abord les mêmes sujets que Boileau, personne ne songerait assurément à les mettre en parallèle dans

le même rang. On ne compare le moderne à l'ancien que parce qu'il l'a imité. L'*Art poétique* n'est, en somme, qu'une satire plus longue que les autres, écrite d'un ton plus sentencieux et plus doctoral; qu'on veuille bien nous citer dans cette dissertation littéraire en cinq chants des préceptes de quelque valeur qu'il n'ait pas empruntés à Aristote ou à Horace, à Balzac ou à d'Aubignac. Ce qu'on peut noter de mieux, ce sont quelques passages où les satiriques anciens sont assez bien caractérisés, les deux vers sur Perse, par exemple. Encore semble-t-il qu'il ait emprunté à la Pléiade, à Du Bellay, et à Ronsard, certaines expressions typiques. Pour tout esprit impartial, il est visible qu'il a lu Vauquelin et qu'il lui doit certains traits, les seuls justes, de son exposé historique.

Boileau n'a ni l'imagination des idées, ni celle des mots. Le *Lutrin*, son meilleur ouvrage, n'est qu'une enfilade de parodies. Le poème dont l'idée mère est peut-être une réminiscence d'un plaidoyer de Patru, appartient à ce genre comique tempéré et élégant, dont la *Secchia rapita* de Tassoni avait donné le premier modèle un peu achevé.

L'épisode si connu des livres chez Barbin est manifestement imité du *Voyage au Parnasse* de Cervantès.

Comme Saint-Amant il cherche les beautés de détail dans la poésie, et *le Lutrin* est bien le type de ce qu'il est capable de faire en relevant un sujet, insignifiant en lui-même, par quelques traits piquants et quelques croquis d'une certaine saveur des mœurs cléricales ou de la basoche.

Nous avons déjà parlé des procédés de travail de Boileau. Il consulte, comme Malherbe, tout ce qui a été écrit sur le sujet qu'il veut traiter. Il a connu Ronsard en qui il eût dû respecter à certains égards son propre précurseur. Il a imité en plusieurs endroits l'Arioste qu'il a le mauvais goût de critiquer dans sa lettre sur Joconde. Il a pris des vers entiers dans Régnier. Il met tout en rimes, même les sermons des prédicateurs. Il cherche à flatter le goût du temps, et après la publication des *Caractères*, il fera sa satire des femmes qui est une suite de portraits dont les principaux sont pris chez La Bruyère. Pour se donner des airs d'érudit ou pour faire entendre qu'il se fournit ailleurs que chez Horace, il publie sa traduction de Longin. Il reconnaît les emprunts qu'il doit aux anciens, du moins en partie, mais il dissimule avec soin ses larcins français.

Pour le juger comme critique, il faut lire sa prose plutôt que ses vers dont les arrêts littéraires

nous paraissent odieux parce qu'ils ne sont pas plus motivés que ne l'étaient les arrêts criminels de son temps. Dans sa lettre sur Joconde, il a raison de préférer La Fontaine à Bouillon, mais il est insupportable dans sa prétention de rabaisser pour les raisons les plus futiles, le délicieux original de l'Arioste. Dans les *Observations sur Longin* il ne fait guère que répéter Balzac, Bouhours, La Bruyère, Perrot d'Ablancourt, et combien d'autres! Il est visiblement partial contre Corneille, le rival de son ami. Il lâche Benserade, mais trop tard, il ne peut l'effacer de son *Art poétique*. Quant à Voiture[1], pourtant si précieux, il ne cessera pas de le louer, de le porter aux nues. Il n'est pas du tout cet adversaire intraitable de Rambouillet que quelques-uns nous dépeignent. Il n'attaque le burlesque qu'après bien des années et après Balzac, en termes

1. Boileau :

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture.

Boileau a imité quelquefois Voiture, par ex. :

VOITURE.

Le comte de Fiesque est dévot,
Et Saint-Cyran est Huguenot.

BOILEAU.

Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin janséniste et Saint-Pavin bigot.

VOITURE.

Cette rime ici me tue.

BOILEAU.

Dans ce rude métier où mon esprit se tue

presque identiques, quand les dangereux railleurs en ce genre seront morts et bien morts. Car Boileau n'est guère brave que contre les petits et les faibles.

L'essai sur l'Ode est d'une insignifiance ridicule comme l'Ode sur Namur elle-même. L'essai sur la satire passe à côté de la question. Dans la préface générale de 1701, il y a une théorie très significative sur le critérium des belles œuvres. Il faut suivre le goût général qui ne se trompe jamais. C'est la doctrine d'un auteur arrivé qui prêche pour son saint, doctrine qui ne cadre guère avec cet esprit indépendant qu'on lui prête si légèrement. En réalité sa pensée critique a passé par plusieurs phases. Jeune, il cherche la réputation par le tapage. Il s'en prend à Chapelain qui a des protecteurs puissants, mais beaucoup d'ennemis qui accueillent avec joie ses attaques. Les *satires*, d'abord écrites au hasard et sans but, à mesure que le combat s'envenime, deviennent des *satires littéraires*. Il prend au sérieux son caractère de critique. Il traduit en vers pompeux l'*Épître aux Pisons*. Il défend le genre noble, cher à Louis XIV, et la morale chère à Arnauld, en qui il estime surtout un prôneur utile, comme en Patru, comme en Lamoignon. Enfin ce frondeur austère, devenu, par la grâce de la Montespan, historiographe du roi, se calme soudain : il n'écrira

plus guère que pour faire son éloge, et parader devant les badauds; il n'avait plaidé la cause de Molière que pour paraître son défenseur; et son épître à Racine n'avait été qu'un prétexte à sa propre apologie.

Paru jeune dans la carrière, il a eu la chance de survivre à toutes les gloires de son siècle et à tous ses adversaires. Il est resté maître du champ de bataille. Mais s'il faut juger un arbre à ses fruits et une œuvre à ses résultats, que dire de la sienne? Vanité des vanités! Il a fait disparaître de la scène de vrais poètes comme Ronsard, des écrivains originaux comme Théophile ou Saint-Amant. Quels sont ceux que son influence a fait naître? A-t-il seulement entravé le triomphe de l'*opéra* qu'il détestait parce qu'il faisait concurrence à sa coterie littéraire? A-t-il empêché la victoire des modernes et paralysé l'action des La Motte et des Fontenelle? Malgré tous ses *grands cris* et les grossières injures qu'il a vomies — le mot n'est pas trop fort — contre Perrault, il a dû finalement faire devant lui une retraite juste assez honorable pour sauver sa face et son amour-propre. Le champion des modernes était loin d'ailleurs d'être un adversaire méprisable. Galant homme, d'une culture bien plus variée et plus étendue que celle de notre satirique,

il n'a jamais dans la polémique le ton du cuistre et du pion, comme le défenseur des anciens; ses *Dialogues* sont agréablement écrits, ingénieusement pensés, et ses *Contes* qui n'ont rien perdu de leur piquant attrait, vivront plus longtemps sans doute que les œuvres, autrement prétentieuses, du grand Nicolas.

A quoi ont abouti les préceptes vagues et généraux, les lieux communs de son *Art poétique*? Le théâtre de Crébillon et de Voltaire vaut-il celui de Corneille? Grâce à lui le genre *didactique*, essentiellement étranger à la poésie, a germé en tous pays et a envahi toutes les littératures, où il a fleuri pendant plus d'un siècle. Le vrai produit de Boileau, c'est Delille qui, comme poète, lui est à peine inférieur et qui avait plus d'esprit.

Son caractère. — Il était adroit avec ses airs de paysan du Danube et comme l'a bien fait remarquer Voltaire :

Zoïle de Quinault et flatteur de Louis

il a su en flattant, en flagornant d'une façon dégoûtante le roi, se servir de sa protection pour injurier à son aise ses adversaires et même parfois pour étouffer leurs ouvrages. D'une vanité énorme, bien plus grande que celle de Ronsard et moins

justifiée, il n'est occupé dans ses dernières œuvres qu'à poser devant son public. Hostile en principe aux modernes latinisateurs, qu'il poursuit, à l'exemple de Ronsard, d'incessants quolibets, il exulte de joie en voyant ses œuvres traduites par les Jésuites et les maîtres de l'Université. Il altère Maucroix, en publiant, après sa mort, quelques lettres de la correspondance qu'ils ont échangée; et cela pour une vaine satisfaction d'amour-propre; des termes d'amicale familiarité deviennent, par d'adroites transpositions, les hommages d'un disciple respectueux et déférent. Il excite le bon Brossette à faire dans ses commentaires une *apologie imperceptible* de son œuvre. Il lui raconte toutes sortes d'anecdotes qui transforment Racine, Molière et La Fontaine en admirateurs enthousiastes de son génie poétique, tout en insinuant que ces amis si chers doivent leurs plus beaux traits aux anciens[1].

Il renonce à la poésie dès qu'il reçoit de Louis XIV un emploi noble et fructueux, lui qui

1. Voir la lettre à M. Perrault : « Pouvez-vous nier que ce soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain que M. de Corneille a pris ses plus beaux traits... Pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé M. Racine? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Molière a appris les plus grandes finesses de son art? » On voit ici la partialité de Boileau pour Racine qui doit beaucoup plus aux anciens que Corneille ou Molière.

par une allusion peu convenable et assez injuste, avait flétri les auteurs dégoûtés de gloire et d'argent affamés. Il raille la pauvreté chez les autres. Sur la fin de sa vie, il fréquente les financiers pour qui, dans sa jeunesse, il n'avait pas de flétrissures assez fortes. Dans sa querelle avec les Jésuites, il ne se montre ni très franc, ni très droit, ni surtout bien reconnaissant. Ce satirique féroce, qui a provoqué le premier presque tous ses adversaires, ne peut supporter la moindre contradiction ; il voit rouge, quand les journalistes de Trévoux usent à son égard des droits de la critique qu'il voudrait s'arroger pour lui seul et contre tous.

Dans la liste des gratifications établie sur la demande de Colbert, Chapelain, parlant de lui-même, s'exprimait ainsi assez charitablement : « On le croit assez dans les matières de langue et on passe volontiers par son avis pour la manière dont il se faut prendre à former le plan d'un ouvrage de quelque nature qu'il soit, ayant fait étude de tous les génies et son caractère étant plutôt de judicieux que de spirituel. Surtout il est candide[1] et comme il

1. On se moque de Chapelain quand il parle de sa candeur, et fait lui-même assez sottement son éloge. Mais Boileau dira bien de ses propres vers :

Que le bien et le mal y sont pris au juste.

et ailleurs il se représente ainsi :

appuie toujours de son suffrage ce qui est véritablement bon, son courage et sa sincérité ne lui permettent jamais d'avoir de la complaisance pour ce qui ne l'est pas. S'il n'était pas attaché à son poème, il ne ferait peut-être pas mal l'histoire de laquelle il sait assez bien les conditions. » Ce portrait de Chapelain fait par soi-même, selon la mode du temps, ne semble-t-il pas le modèle sur lequel son redoutable ennemi a composé le personnage et le rôle qu'il devait jouer devant ses contemporains et imposer ensuite à la trop complaisante et crédule postérité. A la vérité Chapelain est un Boileau manqué, mais Boileau n'est guère qu'un Chapelain qui a réussi.

IV

Boileau ne paraît pas avoir eu de rapports personnels avec Corneille, et il l'a critiqué, plus d'une fois, en termes blessants, et qu'un poète fort jeune encore, comme lui, et à ses débuts, n'aurait pas dû

Le censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,...
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.

Il faut avouer que si la prose de Chapelain n'est pas bonne, la poésie de Boileau ne vaut guère mieux. *Cette candeur qui a fait seule tous ses vices* est du galimatias triple.

se permettre à l'égard d'un si grand homme et déjà vieux.

Tel excelle à rimer qui juge sottement...
Et je ne puis souffrir ces auteurs renommés...
Je me ris d'un acteur qui lent à s'exprimer...

Molière n'aurait jamais parlé sur ce ton de son vénérable ami.

En revanche Boileau a fréquenté les pires ennemis de Corneille comme d'Aubignac; il s'est amusé à le parodier avec Furetière, avec Racine.

Le prétexte de sa querelle avec Chapelain ne semble pas avoir été bien honorable. Prétendait-il se faire inscrire comme son frère sur la fameuse liste [1]? Cependant, à cette époque, il n'avait presque rien écrit; il avait pu lire quelques vers de circonstance à des amis, dans des lieux de plaisir, et en assez mauvaise société; il ne fréquentait pas les salons qui donnaient le ton au monde littéraire et qui faisaient et défaisaient les réputations; c'était un inconnu, qui aimait les lettres, la vie

1. En 1668, dans la satire IX, Boileau disait en propres termes :

Non, pour louer un roi que tout l'Univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue.

Les gens en place connaissent la valeur de ces protestations désintéressées. Dès l'année suivante Boileau recevait une pension et depuis il n'a guère publié de poèmes sans y glisser, tant bien que mal, un éloge du roi.

joyeuse et indépendante des bohèmes et cherchait sa voie. Sans doute alors, comme tous les poètes du temps, il était hanté du désir d'ériger ce monument, vainement attendu, ce poème épique que Ronsard, dans tout son feu, n'avait su qu'ébaucher et où devait échouer, deux siècles plus tard, dans une dernière tentative, le génie trop positif de notre grand Voltaire.

On intervertit généralement les rôles quand on parle des relations de Molière et de Boileau. Ce n'est pas tenir assez de compte de la chronologie que de nous montrer tous les grands auteurs du siècle, dès l'apparition des *Satires*, groupés autour de Boileau.

Molière était alors un personnage, il avait déjà conquis la célébrité. Boileau n'était qu'un débutant, un très petit garçon, et Molière en parlant de l'auteur des *Satires* dans une de ses pièces a plus fait pour la réputation de Boileau que Boileau pour celle de Molière, en prenant la défense du « rare et fameux auteur » si habile à manier la rime, mais bien plus encore à peindre le cœur humain. En réalité ce beau compliment n'est pour Boileau qu'une occasion de se présenter au public à côté de l'auteur de *Tartuffe*.

Boileau n'avait pas autant de mérite qu'on l'a

prétendu à se montrer au nombre des partisans de Molière, car si ce dernier avait des ennemis acharnés, le grand public, les vrais connaisseurs et le roi étaient pour lui.

Mais ce même Boileau n'épargnera pas Molière dans son *Art poétique* :

Il l'adorait vivant et le déchire mort,

a écrit très justement un adversaire de Boileau dans un *vers* parodié de Corneille. A ce sujet M. Brunetière invoque les prérogatives de la critique, il revendique pour elle le droit de s'attaquer aux plus illustres et même à l'auteur du *Tartuffe*. La question n'est pas de savoir si Boileau pouvait, en toute indépendance de cœur, se joindre aux détracteurs de son ancien et admirable ami; la bonté et la critique ne sont ni sœurs ni même cousines germaines; mais il faut examiner si les observations de Boileau sont justes et si son jugement n'est pas plus rigoureux que celui des ennemis les plus déclarés de Molière. Rappelons les vers, objets du litige :

C'est par là que Molière illustrant ses écrits
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eut point fait *souvent* grimacer ses figures,

Quitté pour le bouffon, l'agréable et le fin
Et *sans honte* à Terence allié Tabarin [1].
Dans ce sac *ridicule* où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Si le blâme du critique s'exprime en termes plutôt blessants, ses vers eux-mêmes sont loin d'être parfaits, il serait trop facile de le montrer; l'expression *docte peinture*, placée en regard d'*ami du peuple*, ne rend que par à peu près et d'une façon équivoque la pensée de l'auteur : mais, pour ne parler que de cette pensée, un poète comique ne peut-il avoir deux cordes à son arc? Ne lui est-il pas permis de prendre tous les tons? Connaissez la ville, nous dit Boileau, mais la ville n'a-t-elle pas des faubourgs? Un peintre de mœurs ne doit-il chercher ses modèles que dans les salons? Et faut-il faire un reproche à Molière d'avoir excellé dans la farce comme dans le genre noble et prouvé ainsi la souplesse et la variété de son génie? Mais alors même qu'il n'aurait écrit que des pièces comme le *Tartuffe* ou *les Femmes savantes*, *peut-être*, de l'avis du critique, n'aurait-il pas remporté le prix de son art? Quoi! Racine, à l'entendre, surpasse Euripide; Boileau

1. Boileau avait déjà, dans *l'Art poétique*, stigmatisé, dans les mêmes termes, le genre burlesque :

Apollon travesti devint un Tabarin.

réunit à lui seul, Perse, Horace, Juvénal, et Molière, Molière corrigé et expurgé, sera à peine égal à Térence! En vérité Boileau est bien difficile et son jugement n'est guère celui d'un ami.

Certains admirateurs de Boileau, voulant à tout prix l'ériger en arbitre suprême du goût, affectent de voir en lui le vrai démolisseur de l'hôtel de Rambouillet et l'ennemi le plus dangereux des *Précieuses*. Plus royalistes que le roi, ils oublient les vers de la Xe satire :

Mais qui vient sur ses pas? c'est une précieuse,
Reste de ces esprits, jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés [1].

Malgré toutes les recherches des Moliéristes, la question des *Précieuses* n'est pas épuisée, on pourrait écrire un chapitre entièrement neuf sur cette comédie qui a ouvert à Molière la carrière des grands succès [2]. Par goût, comme par tempérament, Molière a été le principal adversaire du genre précieux, et dans cette voie Boileau n'a fait que le

1. D'après le *Menagiana* (1693), Ménage aurait dit à Chapelain au sortir de la représentation des *Précieuses*, où assistait « tout le cabinet de l'hôtel de Rambouillet » : *il nous faudra brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé.*

2. Les mots ridicules, que Molière place dans la bouche des Précieuses, ne sont pas de son invention. Ils sont tous empruntés aux recueils de l'époque.

suivre, et à pas bien lents. Que l'on compare à ses vagues et banales critiques, les attaques vives et nerveuses, pressantes et même brutales de Molière, ses coups directs, et ses allusions personnelles, trop claires pour qu'il fût possible de s'y tromper.

En prenant le parti de Racine, comme il avait pris autrefois celui de Molière, Boileau obéissait sans doute à ses sincères sympathies, et il défendait même un peu sa propre œuvre, puisqu'il prétend avoir formé le goût littéraire de son ami et lui avoir appris à composer difficilement des vers faciles; mais il ne faisait que suivre la grande majorité du public qui était dans le camp de l'heureux débutant plutôt que dans celui du vieux Corneille. Ce dernier ne se plaint-il pas lui-même de l'abandon où il est laissé et du succès de son jeune rival? D'ailleurs ces luttes littéraires ne sont-elles pas de tous les temps? Les jeunes gens qui applaudissaient à la première d'*Hernani* ont pu aussi se croire des héros.

Racine, à vrai dire, avait sa cabale, comme Corneille avait la sienne; le syndicat Racine-Boileau (comme on dirait aujourd'hui) l'a emporté sans trop de peine, avec l'aide des jeunes gens et des femmes, des viveurs et des actrices, sur quelques vieillards qui, comme l'a dit La Bruyère en pleine

académie, aimaient surtout, en Corneille, les souvenirs de leur jeunesse. Si Corneille, avec toute sa gloire, ne pouvait lutter, un auteur de second ordre, comme Pradon, semblait vaincu d'avance; le succès d'un jour de sa coterie a pu lui donner un moment l'illusion de la popularité, mais ce succès ne pouvait être durable. Ce n'était pas d'ailleurs un poète à mépriser; ses satires contre Boileau ne manquent pas d'esprit; son théâtre, presque introuvable aujourd'hui, que les vers de Boileau ont diffamé à jamais, et que même les critiques de profession ne lisent plus, ne mérite pas cette indignité. Le style de ces pièces n'est pas des meilleurs, mais la langue des auteurs dramatiques les plus célèbres est-elle toujours parfaite? On trouve dans l'ensemble de son œuvre nombre de vers heureux, naturels, faciles, d'une certaine grâce mignarde qui serait goûtée même de notre temps; l'action de ses tragédies est généralement assez bien conduite, les caractères vrais et bien tracés, nullement vulgaires, et il n'est pas rare d'y rencontrer, notamment dans sa *Phèdre*, des situations vraiment fortes et des scènes vraiment pathétiques. Je n'ai jamais compris, pour ma part, le reproche qu'on lui adresse de s'être essayé, en même temps que Racine, et en concurrence avec lui, à un sujet tiré d'Euripide

et que Sénèque et Garnier (pour ne parler que des plus célèbres) avaient traité avant eux. Notre théâtre ne devait que gagner à une telle émulation et Pradon a pu dire avec beaucoup de vérité dans sa préface de *Phèdre* : « on n'a jamais trouvé mauvais dans la peinture que deux peintres brossent diverses copies du même original; quelques auteurs intéressés n'ont pas été de ce sentiment, ils se sont érigés en régents du Parnasse ou plutôt en tyrans et ils ont établi, en étouffant les ouvrages, cette maxime des *Femmes savantes* de Molière :

Et nul n'aura d'esprit hors nous et nos amis.

« Ces anciens Grecs dont le style est si sublime n'auraient point empêché dans Athènes les meilleures actrices d'une troupe de jouer un premier rôle comme nos modernes l'ont fait à Paris au théâtre de Guenegaud... Ces messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de faire des pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer et même au public d'en juger. » Et en effet le public ne peut plus en juger. Il serait très utile à ceux qui s'intéressent à notre histoire littéraire, de faire connaissance, au moins par des extraits, avec quelques-uns de ces auteurs de second ordre qu'on ne connaît

que par les invectives de Boileau, juge en sa propre cause ou dans celle de ses amis. Si ces œuvres sont si mauvaises qu'on le prétend, elles ne feraient que mieux ressortir par comparaison la haute valeur des classiques; ces exercices seraient excellents pour former le goût des jeunes lecteurs. Il est vraiment extraordinaire qu'on ne multiplie pas dans les collèges des rapprochements bien plus indiqués encore, et qu'on y puisse étudier *l'Art poétique* sans avoir sous les yeux l'*Épître aux Pisons*. Tous nos jugements sur une bonne partie de la littérature du XVIIe siècle sont pris dans les *Satires* où dans *l'Art poétique*. Nous acceptons, sans contrôle, ces arrêts souvent *intéressés*. Faut-il toujours croire Boileau parlant de Boileau et n'entendre que lui? Boileau, dans ses nombreux démêlés avec Chapelain, avec Perrault, avec Quinault, avec les Jésuites, a montré qu'il ne possédait pas toutes les qualités nécessaires au critique. Il n'est jamais de sang-froid; d'un amour-propre ombrageux, il veut toujours avoir le dernier mot. Ce bourgeois de Paris a tous les traits du provincial; l'entêtement dans les idées, l'inextinguible rancune; rude de langage, intéressé, orgueilleux; avec cela, du bon sens, de la tenue physique et morale; mais pas d'imagination, rien du poète. A la fois courtisan et frondeur, peu voluptueux, il

hait les femmes sans les connaître et en parle « avec la grossièreté d'un vieux garçon ». Avide avant tout de célébrité, jaloux du génie de Ronsard et du rôle de Chapelain, il ménage les grands et s'attaque aux petits; il sait cajoler les influences utiles, un Patru, un Lamoignon, un Arnauld qui le présentera à sa clientèle janséniste, si nombreuse alors dans la haute bourgeoisie. Cette élite de lecteurs est bien faite pour apprécier certains côtés de son talent et incapable d'en remarquer les lacunes et de distinguer un versificateur habile d'un poète aux hautes envolées. Son bon sens, son goût de l'ordre, des bienséances, d'une sorte d'élégance correcte, d'une morale aux apparences austères, d'une religion froide, toute personnelle, voilà bien des vertus bourgeoises et jansénistes. Il arrivait au moment favorable où l'esprit français était très porté à goûter dans les œuvres littéraires ces qualités tempérées de fonctionnaires lettrés, de mandarins, dans un pays de despotisme éclairé, où tous les grands horizons sont fermés, toutes les grandes questions interdites, toutes les grandes ambitions comprimées, où l'art semble devoir être assujetti à des règles fixes comme toutes les fonctions du corps social et s'incarne, plus qu'à aucune autre époque de l'histoire, dans la personne du prince, homme judicieux, d'une intelligence

moyenne, adoré presque à l'égal d'un Dieu, et jaloux de faire sentir partout une autorité énorme et sans contrepoids sur la nation la plus polie et la plus servile, qui conservera son goût pour les arts, mais qui perdra peut-être pour toujours, sinon le goût, du moins le sens de la liberté.

V

Pour expliquer que Boileau, l'arbitre du goût, ait pu, dans *l'Art poétique*, célébrer Benserade comme un des premiers poètes vivants du siècle, à côté de Racine et de Corneille, nos critiques observent que ce magnifique éloge est antérieur à la publication des *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, œuvre d'un précieux vraiment comique et qui a beaucoup nui à la grande réputation de son auteur. Le fait est vrai, mais la conclusion qu'on veut en tirer n'est pas très juste. Boileau a bien suivi l'opinion, en cette circonstance; mais les pièces de Benserade, antérieures aux premières satires de Boileau, étaient écrites dans le ton et le style des *Métamorphoses*, comme le lecteur en pourra juger par les quelques extraits suivants :

D'où naît sur votre teint cette fraîcheur nouvelle,
Qui vous fait éclater mieux que vous n'éclatiez?
Je vous trouve plus grasse et vous trouve plus belle
Encor que vous n'étiez...

Sur une voie de bois (stances).

Pendant ce froid cuisant vous me comblez de joie
De me vouloir ainsi parer de sa rigueur,
Et quand je suis sans bois, m'en promettre une voie,
C'est une douce voie à me gagner le cœur.

Un amour effectif en mon âme préside
Qui tient la bagatelle indigne de ses vœux,
Et c'est bien ce me semble aller droit au solide,
De prendre des cotrets plutôt que des cheveux.

Pour ce si grand bienfait dont je m'efforce d'être
Reconnaissant vers vous, autant que je le puis,
J'en userai des mieux et ferai bien connaître
De quel bois je me chauffe et quel homme je suis.

A tous autres objets je ferai banqueroute,
Nos flammes brûleront sous votre digne aveu,
Et vous n'aurez pas lieu de révoquer en doute
Que votre grâce seule ait allumé mon feu...

Et jamais assiégeant ne se vit le vainqueur
D'une place mieux défendue.

Ce cœur, ce fort puissant, si pressé qu'il pût être,
Soutenait mes assauts d'une si vive ardeur,
Que sans capituler avecque sa pudeur
Je n'en aurais pas été maître.

Et cette cruauté qu'à la fin je surmonte
Eût toujours tenu bon, si je n'eusse promis
De laisser dans ce cœur deux de mes ennemis
Et sa modestie et sa honte.

A Mlle DE BRIONNE.

Plus on se tient couvert plus on est recherché.
Il semble que le voile embellisse les filles,
Et c'est la contrainte des grilles
Qui fait le ragoût du péché.

Demeurez donc au monde en un si bel état.
Où pourrait votre gloire être mieux signalée?
Faut-il sortir de la mêlée
Au commencement du combat?

Vous avez dans le cœur un zèle assez dévot,
Et votre vertu seule assez vous fortifie,
Sans que la haire mortifie
Une chair qui ne vous dit mot.

Un moment de la vie établit tout le plan,
Et parmi les longs jours comme seront les vôtres,

Ce moment, roi de tous les autres,
En est quelquefois le tyran.

Mort aux plaisirs, vif aux douleurs,
Je croyais, dans l'eau de mes pleurs,
Éteindre ma vie et ma flamme,
Quand la beauté qui m'asservit,
D'un regard me rendit mon âme.
Et de l'autre me la ravit.

Reçoi mon âme sous ta loi
Et permets que j'offre à tes charmes
Ce qui déjà n'est plus à moi...
Et traite ce cœur qui se rend
Comme une place qui se donne
Et non comme une qui se prend.

A LA PETITE CHIENNE DE LA COMTESSE.

Vers le lit faites bonne garde,
Ne souffrez pas qu'on la regarde,
Et paraissez aux plus hardis
Un cerbère de paradis.

Nous avons choisi avec intention les passages les plus réussis, et qui peuvent servir de spécimens d'un genre de littérature, inoffensif et même amu-

sant quand on ne le prend pas au sérieux, mais qui était assurément indigne des palmes de Boileau dans ce grand traité de *l'Art poétique* où La Fontaine n'a pas les honneurs d'une mention. Notez que *l'Art poétique* est postérieur de douze années à la comédie des *Précieuses*.

Il faut bien aussi rappeler quelques vers de Voiture, que Boileau n'a jamais eu aucune raison personnelle de ménager et qu'il n'a cessé de louer et de prôner avec une prédilection si singulière que les admirateurs les plus outrés du satirique s'en montrent eux-mêmes un peu surpris.

Car sans en voir d'autre apparence,
Je jurerais en assurance
A voir son visage assassin,
Et son œillade cauteleuse,
Qu'elle a grand part à ce larcin
Et qu'elle en est la receleuse.

Vous savez bien que vos plaisirs
M'ont coûté cent mille désirs
Et qu'ils sont auteurs de ma peine
Et contre moi séditieux;
Charmé de l'éclat qui vous mène
Vous ne voulez voir que Climène,
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux?..

Mes yeux, quel crime ai-je commis
Qui vous rende mes ennemis?

Votre chant autrefois perdait
Le nocher qui vous entendait,
Son plaisir était son naufrage...

Mais je l'aime et veux que mes vers
Par tous les coins de l'Univers
En fassent vivre la mémoire,
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cul qui fut jamais.

Le soleil confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu, ne servant plus de rien,
Mais ayant vu votre derrière,
Il n'osa plus montrer le sien.

Philis, cachez bien ces appas,
Les mortels ne dureraient pas
Si ces beautés étaient sans voiles;
Les Dieux qui règnent dessus nous
Assis là haut sur les étoiles,
Ont un moins beau siège que vous.

Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison ?...
Et le méchant en cet état
S'était caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat...

Sa bouche, son ris et ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage [1]...

Mais un personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus
Que ce temple magnifique
Pour être plus exaucé
Serait bientôt renversé...

Gagné d'une sorcière flamme
J'avais mis les clefs de mon âme
En la garde de ce voleur.
Mais d'une malice funeste,
M'en ayant ravi le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.

1. Il est presque inutile de signaler l'analogie des passages précités, de Benserade et de Voiture, avec les parodies bien connues que Molière a faites du style précieux.

La mauvaise me tient ravie
Mon âme, mon cœur et ma vie,
Car chez elle se vient sauver
Le voleur de cette dépouille,
Mais j'espère tout retrouver
Si tu permets que je la fouille[1]...

Arrêtons-nous. Mais qui a pu prétendre que la critique de Boileau était étroite, et qu'il n'appréciait que le genre noble et la belle simplicité des anciens? Rendons justice à son éclectisme et reconnaissons une fois de plus que le véritable ennemi du genre précieux, c'est Molière; il n'a pas craint d'attaquer de front les réputations les mieux établies de son temps, et ce sont les passages les plus goûtés de leurs poésies qu'il vise, non pas seulement dans *les Précieuses*, mais dans *les Femmes savantes*, et *le Misanthrope*. On sait d'ailleurs qu'il ne recule jamais devant le mot propre, quand il est en situation et qu'il sert à la peinture exacte et vive des mœurs de ses contemporains.

1. Tous ces passages sont tirés de l'édition in-4 de Voiture publiée par son neveu Pinchesne (une des victimes de Boileau), 2e édition, Paris, Courbé, 1650. Mon exemplaire porte la signature de la présidente de Marthebize.

BOILEAU ET RONSARD

(*Franciade*)

Les matelots à la peur indomptés.
Immolent trente mets à leur faim indomptable.

Et d'emporter Illion par la mer.
Poursuive sur les flots les restes d'Illion.

Tout bigarré de cent couleurs diverses.
Qu'on verrait de couleurs bizarrement orné.
— Qui voit de toutes parts les hommes bigarrés.

Comme une foudre en Bourgogne courra.
Et dans Valencienne est entré comme un foudre.

Ce fleuve ayant sur la tête un roseau,
Et sous l'aisselle un vase à source d'eau,
Et du menton versant une fontaine.
Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

RO. Le Rhône, d'autre part, dedans ses eaux couché,
Lâchant la bride longue à son fleuve épanché,
D'une cruche versée ayant la dextre mise
Au menton hérissé d'une moustache grise,
Et portant une rame en la fenestre main,
Et une grand'fontaine au milieu de son sein. *

BO. A ces mots essuyant sa barbe limoneuse.

RO. Et de quels yeux il enfonce un regard.

BO. Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer. *

RO. Nus pieds, sans robe, affreuse, échevelée.

BO. Où la science triste, affreuse, délaissée —
— A ce triste récit tremblante, désolée.
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée.

RO. Au mandement que Jupiter lui donne.

BO. Apollon doit venir au premier mandement.

RO. J'aille tenter ce grand royaume humide.

BO. Qui toutes accourant vers leur humide roi.

RO. Ni pour les feux de salpètre fumeux.

BO. Du salpètre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.

RO. Que ces rives écumeuses
Sont fumeuses... *

RO. Étant couvert du secours de ta main.

BO. D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

o. Coupait la mer sous la faveur du vent.
o. Là s'élançant d'un vol que le vent favorise.
o. Favorisé de fortune prospère.

o. Et le parent au parent fait la guerre.
o. parents contre parents,
Combattent follement pour le choix des tyrans.

o. Il amusait son esprit et ses yeux.
o. Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux.

o. Puis en frizant de serpents ses cheveux.
o. Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance.

o. Elle de deuil et d'amour allumée.
o. En achevant ces mots cette amante enflammée.
— Ainsi parle à sa sœur, cette vierge enflammée.

o. Quelque grand arbre égayé de verdure.
o. D'ornements égayés ne sont pas susceptibles[1].

o. Le peuple né pour nouvelles apprendre.
o. Sait toujours des malheurs la première nouvelle.

1. Ces deux vers caractérisent admirablement la *manière* de Boileau comparée à celle de Ronsard. Le lecteur appréciera de quel côté est la *justesse* et *l'art*. Comme l'a dit avec esprit un de nos maîtres en critique, il y a du romantisme dans nos classiques, mais chez Boileau ce romantisme n'est pas *inné*, il est *acquis*.

RO. Qui s'acquiert par la plume et par l'encre animée.
BO. Si dès nos premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels.

RO. Quand la fortune en se jouant nous perd,
Le désespoir au lieu de raison sert[1].
BO. Ainsi de la vertu la fortune se joue.

RO. Pour les laisser sur quelque froide arène.
BO. J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène.

RO. Priaient au temple en leurs vœux abusées.
— Le vain abus dont le Grec fut trompé.
BO. Qui toujours près des grands qu'il prend soin d'abuser.
— Il triomphe, dit-il, et leur âme abusée.
— Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
— Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
— Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse.

RO. Adonc Francus que le souci réveille,
S'étant levé avant l'aube vermeille.
BO. Quand leur chef agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
— Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.

1. Corneille :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

o. Ainsi que le serpent
Qui sur le ventre à peine va rampant.
o. Le serpent venimeux rampa dans les forêts.

o. Un fainéant à la fleur de son âge.
o. Ces pieux fainéants faisaient chanter matines.

o. Un grand amas de pompeuse richesse.
o. Et signala pour moi sa pompeuse largesse.
— Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes.
— Sous le pompeux débris des lances espagnoles.

o. Ne rouille point ton cœur de convoitise.
o. Attachant à ton nom sa rouille envenimée.

o. Il dit ainsi, la joyeuse assemblée
A jusqu'au ciel la chanson redoublée.
o. Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée.

o. De leur raison par les sens renversée.
o. Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.

o. La grâce était à l'entour de ses yeux.
o. La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.

o. Comme au printemps on voit une génisse,
A qui le taon, aux aiguillons tranchants,
Pique la peau et la pousse en furie.

BO. Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie.

RO. Flatte mon mal et puis en s'en allant.
BO. Assez et trop longtemps l'impunité les flatte.
— Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
— Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.

RO. Une poison qu'on dit que Prométhée
A de son chef autrefois enfantée.
BO. Et par un dogme faux de nos jours enfanté.
— La soif de commander enfanta les tyrans.

RO. Puis à la fin d'une langue étonnée.
BO. Qui soupirait le soir si sa main fortunée.
— J'entends déjà frémir les deux mers étonnées.

RO. D'un art subtil controuve une malice.
BO. Et chacun à mes pieds conservant sa malice,
— Fit sans être malin ses plus grandes malices.
— Et dans ce champ fecond en plaisantes malices.
— Mais à quoi s'attacha ta savante malice.

RO. Victoire qui pendait
Douteuse au ciel, les combats regardait,
BO. La discorde en sourit et les suivant des yeux
De joie en les voyant pousse un cri dans les cieux.
— Observe les guerriers, les regarde marcher.

Comme les Grecs se voyant outrager.
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage?
Toujours souffrir l'orgueil de nos vainqueurs.

Se revêtit d'une forme empruntée.
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme.

As-tu succé d'une ourse la mamelle,
As-tu le cœur d'une louve cruelle?
Te fît, avec son lait succer la cruauté.
A de la mer ravi la cruauté.

Un long serpent dont la hideuse trace.
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix.

Fable de tous, des tables le propos.
Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet.
— Fut toujours des Neufs sœurs la fable et la risée.

Contre le ciel on ne peut résister.
Pour soutenir tes droits que le ciel autorise.

Encore Dieu, qui regarde nos peines.
Que d'un œil sans pitié tu vois couler mes larmes.

Mille périls, plus aigus que tempête
Déjà tout prêts se pendent sur sa tête.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.

— Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête. *

RO. Ainsi Francus d'une prompte allégresse.
BO. « Suis-moi », lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'allégresse.

RO. Sur le printemps, au retour des beaux mois.
BO. Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines.

RO. Qu'il les détache et portés d'un grand bruit.
BO. Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.

RO. Par le courroux des vents et de Neptune.
BO. Il marche vers Tholus et tes flots en courroux. *

RO. Coude sur coude et haletant d'effort.
BO. On voit sous les lauriers haleter les Orphées.

RO. Et soupirant aigrement ses douleurs.
BO. Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant.
— Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur.
— Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première.

RO. Douze moutons, un bœuf de grand corsage.
BO. Un fourbe cependant assez haut de corsage.

RO. Flatta sa joue et ainsi lui va dire.
BO. Le flatte, le rassure et lui tient ce discours.
RO. Mû de pitié, le console et le flatte.

Jusques au ciel fera monter l'empire.
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire.

Qui sans raison vivent parmi les bois.
Avant que la raison s'expliquant par la voix
Eût instruit les humains, eût enseigné les lois,
Tous les hommes suivant la première nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture.

Quand le printemps ramène ses délices.
Tes bons mots autrefois, délices des ruelles.
— La tragédie en fit ses plus chères délices.
— Je fis de ses sermons mes plus chères délices.

Frises, festons, guillochés et ovales.
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.
— Il compte des plafonds les ronds et les ovales.

Incontinent que la soif fut éteinte.
Par le sel irritant la soif est allumée.

L'homme n'est rien qu'une vaine fumée.
Quand l'esprit enivré d'une douce fumée.
— N'a jamais enivré d'une vaine fumée.

A toi la mer, l'air, la terre et les cieux
Sont obstinés ennemis envieux.
— Si la Déesse envieuse eût permis.

BO. D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie.
— Pour tracer aux auteurs des règles ennemies.
— Un destin envieux ne m'avait fait rimer.

RO. Qui n'est trompé dessous belle apparence.
BO. On ne m'éblouit point d'une vaine apparence.

RO. Tigres, lions, envenimés de rage.
BO. Deux puissants ennemis par elle envenimés.
— Aiguisent contre moi leurs traits envenimés.

RO. Enfla son fiel de colère cruelle.
BO. Et mes chagrins sans fiel et presque évanouis.
— Des sottises du temps je compose mon fiel.
— Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lion- [nes[1].

RO. Si quelque ennui lamenter me faisait.
BO. Le chantre désolé, lamentait son malheur.

RO. Lors la pâleur qui s'enfante de crainte,
Des regardants avait la face peinte.
BO. Tous les honteux plaisirs enfants de la mollesse.

RO. Infectant l'air d'une haleine puante.
BO. Un vil amour du gain infectant les esprits.
— Qui le cœur infecté d'erreurs si criminelles.

1. Boileau, dans ses dernières œuvres, recherche volontiers ces termes boursouflés et ces ornements ambitieux qu'il condamnait

Qu'elle empêchât le cours de ton destin.
Et la fièvre au retour terminant son destin.
— De ces fleuves sans nom suivra la destinée.

Et d'une forte voix
Comme un tonnerre appelant les Grégeois.
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre.

Ainsi que lui je ne vous suis terrible.
Je chante les combats et ce prélat terrible.

Mais d'un grand vol retourne vers Eole.
Revole vers Paris et hâtant son retour.

Mais tout superbe, en vices endurci,
Contre le ciel élevant le sourci.
Le sourcil, rehaussé d'orgueilleuses chimères.
— Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux.
— Se dresse et lève en vain une tête rebelle.
— J'irais par ma constance aux affronts endurci.

L'un Romain, l'autre Grec, à qui les Dieux amis
Et les Muses avaient tout dit et tout permis.
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis.
— Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis.

naguère si justement, pareil à ces femmes déjà fanées qui croient plaire encore en se décolletant outre mesure et en étalant leurs gros appas.

RO. Muse, entends-moi des sommets du Parnasse [1].
BO. C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
— Il ne faut pas monter au sommet du Parnasse.

RO. Il a de fois, en dépit de Neptune.
BO. Et nos vaisseaux domptant l'un et l'autre Neptune.

RO. Charles, mon prince, enfle-moi le courage.
BO. Cependant à les voir enflés de tant d'audace.
— Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.

RO. Aux lieux promis où son destin le mène.
BO. Qui dans ce champ d'honneur où le gain les amène.

RO. Il dit ainsi, les dieux qui s'élevèrent,
Tous d'un accord sa parole approuvèrent.
BO. Ce discours aussitôt frappe tous les esprits,
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.

RO. Et s'abreuver de nectar avec eux.
BO. Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée.
— L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie [2].
RO. Le doux nectar de ses vers.

1. 1er vers de la *Franciade*.
2. Voiture :

Ivre de ce nectar qui charmait ma raison.

RO. Comme ils priaient, la prompte Renommée
Au front de vierge, à l'eschine emplumée,
Le cor en bouche.
Cette déesse à bouche bien ouverte,
D'oreilles, d'yeux et de plumes couverte.

BO. Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin [1], cette prompte courrière.

RO. Il prit le corps, l'habit et le visage
Du vieil Guisin qu'on estimait très sage
Lequel suivait aux batailles Hector.
Celui portait la grande targe d'or
De cet héros, quand, pour garder sa terre,
Sa main était plus crainte qu'un tonnerre,
Ce capitaine avait toujours été
Pour sa valeur en grande autorité.
En son semblant le Dieu guerrier se change,
Autour du front ses cheveux blancs arrange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au bâton, comme les vieillards font,
Et, d'une voix toute caduque et rance,
Francus aborde et en ce point le tance.

1. Cet *enfin* est plus oratoire que poétique. Quelle légèreté et quelle grâce dans la première copie du modèle antique, quelle pesanteur (sans plus d'exactitude), dans la seconde!

BO. Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges.
Il sait de tous les temps les différents usages,
Et son rare savoir de simple marguillier
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance
Il devine son mal, il se ride [1], il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs.
— Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image,
Elle ride son front, allonge son visage,
Sous un bâton noueux laisse courber son corps,
Prend un cierge en sa main et d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée.

RO. Et s'appuyant d'un bâton espineux.

RO. Une lumière envoyait dans les cieux,
De qui l'éclair, à flammèches menues,
En tremblotant s'éclatait dans les nues,
Ainsi que luit sous l'ardente clarté
Mainte bluette au plus clair de l'été.

BO. Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée.
— Montre à l'aide du soufre une cire allumée.

1. M. Brunetière, sur ces mots, « il se ride », observe justement : c'est ce qui doit lui être difficile à son âge. Dans l'original de Ronsard, la phrase correspondante s'explique, puisqu'il s'agit d'un déguisement. C'est ce que n'a pas remarqué Boileau, en le copiant.

— Cet astre tremblotant dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
— Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
RO. Pour de la nuit faire un beau jour.

RO. Affamé d'or, et par armes contraires,
Voudra ravir la terre de ses frères.
BO. Qui dégoûtés de gloire et d'argent affamés.
— Ton courage affamé de péril et de gloire.

RO. Et rien que Mars ne montre en son visage.
BO. Il a de Jupiter la taille et le visage. *

RO. Qui de beauté ne fait place à Vénus.
BO. La firent à ses yeux plus belle que Vénus.

RO. Ayant le vent et la mer en partage.
BO. Mais dans Paris plaidons, c'est là notre partage.
— Croit avoir seul toujours la raison en partage.
— Saint Amant n'eut du ciel que sa veine en partage.
RO. Chacun n'a pas les Muses en partage.

RO. Le vin se verse et l'écumeuse coupe
De main en main tournoye par la troupe.
BO. Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir la coupe.

RO. Incontinent que la belle journée
Chassant la nuit, au ciel fut retournée.
BO. Mais la nuit aussitôt, de ses ailes affreuses,
Revole vers Paris et hâtant son retour.

RO. Et maint sanglot se crevait en sa bouche.
BO. Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
RO. A gros sanglots interrompant sa voix.

RO. Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie?
BO. Il distilla sa rage en ces tristes adieux.
— Distille sur sa vie un venin dangereux.

RO. Les rois hideux en longue barbe épaisse;...
Hauts dans un char en triomphe élevés,
Une fois l'an se feront voir en pompe,
Enflés d'un fard qui le vulgaire trompe;
Quittant leur sceptre aux maires du palais,
Dont ils seront esclaves et valets;
Masques de rois, idoles animées,
Et non pasteurs, ni princes des armées.
BO. Où les rois s'honoraient du nom de fainéants.
S'endormaient sur le trône et me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou [d'un comte :
Seulement au printemps quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
— De ces rois nés valets de leurs propres ministres[1].

1. On pouvait se demander à quel propos Boileau parlait des *rois fainéants* dans *le Lutrin*; il a trouvé l'idée dans la *Franciade*; tout s'explique.

RO. Elle vêtit ses somptueux habits,
Orna son chef flamboyant de rubis.
BO. L'orgueil brille, dit-on, sur ses pompeux habits.
— L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis.
— On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
— Aussitôt sur son trône éclatant de rubis,
L'imposteur monte orné de superbes habits.

IO. Cruelle engeance, indomptable à la guerre.
BO. Armant de ses neveux la gigantesque engeance.
— Quand de ces médisants l'engeance tout entière.

IO. Pour ce la France à l'envi conjurée.
BO. Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire.

IO. Qui de putains un sérail diffamé
Fera mener en quelque part qu'il aille.
O. Que d'un coup de son art Molière a diffamés.

O. Acte d'un scythe et non d'un roi de France.
O. Chez l'Arabe et le Scythe elle est de quelque usage.
— Mais un roi, vraiment roi, qui sage en ses projets.

O. Dame, jouir du cœur de Francion.
O. Et jouir du ciel même irrité contre lui.

O. Devant ton char que la crainte environne.
O. La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent.

RO. Ainsi tourna la pucelle en arrière.
BO. N'a jamais en marchant fait un pas en arrière.

RO. Dessous la loi du nocier hyménée.
BO. Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée.

RO. Des vertus, de science et d'honneur amoureux.
BO. Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire.
— Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
— Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier.
— Le jour que d'un faux bien sottement amoureux.

RO. Qui s'acquiert par la plume et par l'encre animée.
BO. Pour amortir l'ardeur de sa rate indocile
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.

RO. Dessous leurs pieds feront trembler les plaines.
BO. Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs.

RO. Lui tout enflé de gloire militaire,
Rendra sous lui Bretagne tributaire.
BO. Le public enrichi du tribut de nos veilles.
— D'un tribut de douleurs paya son attentat.
— Une femme surtout doit tribut à la mode.
— Là tous mes sots enflés d'une nouvelle audace.

RO. Pourtant son âme aux vices inclinée.
BO. Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur.

O. Trois fainéants, grosses masses de terre,
Ni bons en paix, ni bons en temps de guerre.
O. Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif partout faisaient la guerre.
O. Je traîne ma chétive vie.

O. Tu vois sa plaie et te moques de lui.
O. Jouira sur son banc de ma rage inutile.

O. Le mesurant d'un terrible regard.
O. Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.

O. Qui viennent gras des édits et des maux
Que les rois font à leurs pauvres vassaux.
O. Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux.
— Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.
— Va de ses revenus engraisser la justice.
— Du débris des traitants ton épargne grossie.

RO. Gros de dépit du jour que, mercenaire,
(Dieu fait maçon), demanda son salaire.
BO. Et Phœbus en personne y faisant sa leçon,
Gagnerait moins ici qu'au métier de maçon.

RO. Tant la faveur, qui les fautes efface,
Fait que le sot pour habile homme passe,
BO. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

RO. Voulant sa main d'une lance charger.
BO. Sur son épaule il charge une lourde coignée.

RO. Si la vertu, de l'heur accompagnée.
BO. Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne.
— Bientôt l'ambition et toute son escorte.

RO. Tous n'irez pas, c'est l'arrêt du Destin.
BO. Mais il faut des combats, tel est l'arrêt du sort.

RO. Vraie Troyenne et non Troyen, as-tu
Déjà d'Hector oublié la vertu?
BO. Lâches, où fuyez-vous, quelle peur vous abat?
— Mais que vos mœurs du moins imitant leurs vertus.

RO. Lui arracha le bandeau d'ignorance.
BO. De donner à Themis ni bandeau, ni balance.

RO. La fortune aide aux hommes courageux.
BO. Mériter les lauriers qui vous sont réservés.
RO. L'honneur s'achète aux dépens de la peine.
— Et par travail louanges mériter.

RO. Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée.
BO. Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis.

RO. Qui des mortels enchante le souci.
BO. A ces lits enchanteurs ont su les attacher.

RO. Glacent de peur tout le sang des nochers.
BO. Pétrifié sa veine et glacé son esprit.
— Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.
— Qui viendra le glacer d'un éloge ennuyeux.
— Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.

Peuple farouche, ennemi du repos.
Près d'elle qui farouche au milieu des plaisirs.
— Il cède, il dîne enfin, mais toujours plus farouche.

Comme ruisseaux, les larmes ont jailli
De ses beaux yeux, présages de sa peine.
— Ce triste oiseau, par un mauvais présage.
Là je trouve une croix, de funeste présage.
— Sait toujours des malheurs la première nouvelle.
— Et tout prêt d'en semer le présage odieux.

Voici, disait, la déesse venir,
Je sens Hecate horrible me tenir.
Et pleine du démon qui la vient oppresser.

Sa dent rouillée et son visage blême
Montraient assez qu'elle mangeait soi-même.
Pour consumer autrui le monstre se consume.
— Fait lire sa fureur sur son visage blême.

Verse la soif et la fièvre aux humains.
Et dans leurs cœurs brûlant de la soif de plaider
Verse l'amour de nuire et la peur de céder.

Les bons vieillards, à têtes grisonnées.
Aussitôt d'un bonnet ornant sa tête grise.

Déjà le vent branler les étendards.
Faire autour de Themis flotter les étendards.

RO. Bientôt du ciel à l'écart s'en alla.
BO. Qu'Enée et ses vaisseaux par le vent écartés.

RO. Vent, le balai des ondes et de l'air.
BO. D'une robe à longs plis balayer le barreau.

RO. Pour retenter la fortune cruelle.
BO. Et corrigeant ainsi la fortune ennemie [1].

RO. Cet arrogant qui les Dieux dépitait.
BO. Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante.

RO. Et soit au premier resveil
Du soleil,
Soit qu'en la mer il s'abaisse,
Toujours nous chantons Henry
Favory
De Mars et de la jeunesse [2].
BO. Chaque climat produit des favoris de Mars.

RO. (Préface de la *Franciade.*) Telles façons d'écrire, et tel art plus divin que humain est particulier aux poètes lequel, de prime face, est caché au lecteur s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice.

BO. Il est un art caché qui ne semble pas art.

1. Voiture :

Foudroyant, tous les jours, l'ignorance ennemie.

2. Ces vers de Ronsard sont du petit nombre de ceux qui ne sont pas tirés de la *Franciade.*

QUELQUES VERS PROVERBES DE RONSARD

On vante beaucoup les vers proverbes de Boileau. Sans parler de Corneille qui fut, en ce genre, son meilleur modèle, l'art de graver, comme en médailles, des aphorismes, des sentences, des préceptes, remonte aux époques les plus lointaines de notre littérature. Au XVIe siècle, Ronsard y excellait parmi beaucoup d'autres.

En voici quelques exemples, déjà cités par nous avec intention, mais qui n'ont pas été remarqués dans notre précédent volume.

La vieille injure appelle la nouvelle.
Masques de rois, idoles animées.
Le peuple né pour nouvelles apprendre.
Du pays naturel la douceur nous attire.
Faveurs de rois s'envolent comme vent.

L'artisan chante en faisant son ouvrage.
Un même fait produit le blâme et la louange.
Mais le propre sujet des hommes c'est aimer.
Et que toujours le fort le plus faible surmonte.
Les bois coupés reverdissent plus beaux.
Et pour un petit mot un mal perpétuel.
D'un petit bois allument un grand feu.
Car toujours la parole est maîtresse du cœur.
L'extérieur domine en tout ce monde-ci,
Et de l'intérieur personne n'a souci.
Un beau mourir orne la vie humaine.
Les vertus nous font l'âge et non pas les années.
L'honneur s'achète aux dépens de la peine.
Il est beau de mourir pour une chose belle.
Des petits et des grands la fortune se joue.
La peste des grands rois sont les langues flatteuses.
Heureux celui qui meurt pour sauver sa patrie.
La belle vie engendre belle mort.
La mort n'est pas grand mal, c'est chose naturelle.
Il est temps de laisser les vers et les amours.
La mer toujours parjure, amour toujours volage.
Les beautés en un jour s'en vont comme les roses.
Tout ce qui est parfait ne dure pas longtemps.
La fortune aide aux hommes courageux.
De quoi servent les fleurs si les fruits ne mûrissent.
Mais toujours le plaisir de douleur s'accompagne.
Car l'attente du bien augmente le désir.
Comme Oreste agité des fureurs infernales.

La jeunesse s'enfuit sans jamais revenir.
Les roses en hiver ne sont plus de saison.
Car la face de Mars n'est pas toujours certaine.
Le seul présent est en notre puissance.
Hérétique est celui qui pense le contraire.
Et voyant notre mal nous ne le voyons point.
Sans la faveur de Dieu la force est inutile.
Et pardonnant à tous soi-même ne pardonne.
Sans espoir de retour s'échappe la parole.
Le temps perdu ne se peut rappeler.
Car toujours la nature est meilleure que l'art.
Un seul chemin nous mène à Rhadamante.
Et plus un mal finit et plus l'autre s'augmente.
Il faut souffrir l'une et l'autre fortune.
Lui seul vaut son Alcide et toute son armée.
Ni trop haut ni trop bas, c'est le souverain style.
La nature ne veut en rien être forcée.

AUTRES VERS DE RONSARD[1] IMITÉS PAR BOILEAU

RO. *C'est trop* longtemps, Mellin, demeurer sur la terre
Dans l'humaine prison qui l'esprit nous enserre.
BO. *C'est trop* languir chez moi *dans un obscur séjour*,
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour.
RO. *Rompant l'obscur d'un paresseux séjour*
Pour le montrer aux rayons du beau jour.

RO. *Celui-là dès naissance est fait sacré poète.*
BO. *Si son astre en naissant ne l'a formé poète.*

RO. Que la hauteur du ciel il heurte de sa gloire.
BO. Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

RO. *D'huis en huis mendiant le misérable pain.*
BO. *S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.*

RO. *Jamais l'œil du soleil*
(Te dira le flatteur), ne verra son pareil.

1. Ces vers ne sont pas empruntés à la *Franciade*, mais pris un peu partout dans l'œuvre de Ronsard.

Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil,
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.
— Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fût-il louche ou borgne, est réputé soleil.

Ou composer des vers près d'une eau qui murmure.
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.

Afin qu'en vieillissant le monde rajeunisse.
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
— Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse.

Nuit, fille de la terre et mère du repos...
Il faut qu'en ma faveur tu sois noire et brouillée.
(La lune) Retire en leur faveur sa paisible lumière.

Enveloppé dans l'obscur d'une nue.
En ce moment il part, *et couvert d'une nue.* *

Pour le mener languir au lit d'un hôpital.
Va tirer désormais Phœbus de l'hôpital.
Cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital et n'est plus en usage.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

J'entends dedans son cœur *des vices invaincu.*
Mais qui peut t'assurer *qu'invincible aux plaisirs?*

De cent langues semer des bruits et vrais et faux.
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas.

RO. *Fait un jour incertain du milieu de la nuit.*
BO. *Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.*

RO. Les lambeaux d'un haillon tout recousu d'épines.
BO. De pièces, de lambeaux, de sales guenillons.

RO. Une raison qui n'a rien que le nom.
BO. Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

RO. Le chaud avait débat avecque la froideur.
BO. Et faire quereller le sens et la raison.

RO. Le ciel nous fit certain de vos futurs dommages.
BO. Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer.

RO. Toutes méchancetés aux soldats sont permises.
BO. Tout ce que Dieu défend légitime et permis.

RO. Un carrefour douteux en cent chemins croisé.
BO. Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent...
— Chacun suit dans le monde une route incertaine.

RO. Une ode, une chanson se peut faire sans peine.
BO. Il faut même en chansons du bon sens et de l'art.
— Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette.

RO. *Et je ne sais quel bruit, entourné d'un éclair.*
BO. *Et le plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair.*

RO. *Et lui fit part de son lit amoureux.*
BO. *Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part.*

Qui oserait songer qu'Apollon fut avare?
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

Et la guerrière en pompe me conduit.
On le verra bientôt, pompeux, en cette ville.

Qui depuis huit ans passés,
Oppressés
Nous tenez les cœurs en serre.
La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée.

Et par beaux vers faussement diffamée.
Et la diffama de coups.
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
— Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau.

Et au printemps qui de sa douce haleine
Embaumait l'air, les forêts et la plaine.
Seulement au printemps, quand Flore, dans les plaines,
Faisait taire des vents les bruyantes haleines.

Tant la Grèce était studieuse
De sa Muse laborieuse,
Et tant son art eut de bonheur
Que ses paroles honorées,
Écrites à lettres dorées,
Aux temples pendaient en honneur.

BO. Pour *tant d'heureux bienfaits* les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées,
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire, en cent lieux, vit dresser des autels.

RO. Comme un qui prend une coupe,
Seul *honneur* de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or.

BO. Lui-même, le premier, pour *honorer* la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir la coupe.
— *Tient un verre de vin qui rit dans la fougère.*

RO. Tant l'*odeur* d'une bouteille,
(Grande merveille),
Lui enchante le cerveau.

BO. *L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.*

RO. *Et du gentil Bacchus la liqueur secourable.*

RO. *Mieux vaudrait leur apprendre un publique métier,*
Vigneron, laboureur, maçon ou charpentier,
Que celui d'Apollon....

BO. *Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.*
— Et Phœbus en personne y faisant sa leçon
Gagnerait moins ici qu'au métier de maçon.

RO. Ne lui permet rien de dire
Sur sa lyre
Qui ne soit divin.

O. Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin.

RO. Moi à qui ta louange échauffe la pensée
Des fureurs d'Apollon sainement offensée.
BO. La louange agréable est l'âme des beaux vers.

RO. Les livres ont à Mars les *armes* fait porter,
Le trident à *Neptun*, la *foudre à Jupiter*,
Les ailes à Mercure...
BO. Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre
C'est *Jupiter armé* pour effrayer la terre,
Un orage terrible aux yeux des matelots
C'est *Neptune* en courroux qui gourmande les flots.

RO. Oyant ces mots sortis de la bouche des grâces.
BO. Que leurs tendres écrits par les grâces dictés.

RO. *Au bord prochain se sauve du hasard.*
BO. *Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,*
Je me sauve à la nage et j'aborde où je puis.

RO. Et les furies qui ont soing
Venger le mal, tiennent au poing
Les couleuvres qui me tourmentent.
BO. Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres.

RO. Or ce fils bien-aimé qu'on nomme Jésus-Christ,
Au ventre virginal conçu du Saint-Esprit,

Vestit sa déité d'une nature humaine
Et sans péché porta de ses péchés la peine.

BO. Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas, *Dieu fait homme lui-même*,
Vint du sein lumineux de l'éternel séjour
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.

RO. Il fut très admirable en œuvre et en parole.
Aux morts il fit revoir la clarté de nos cieux.
Rendit l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux...
Et de son corps divin, mortellement vêtu,
Les miracles sortaient, témoins de sa vertu.

BO. *A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent.*
Dans Delphes, dans Delos, les oracles se turent.
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux.
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.

RO. *Le peuple qui avait la cervelle endurcie*
Le fit monter en croix, suivant la prophétie...
Quand vainqueur de la mort dans le ciel se haussa,
Pour gouverner les siens une Église il laissa...
Cette Église première, en Jésus-Christ fondée,
Pleine du Saint-Esprit apparut en Judée,
Puis saint Paul, le vaisseau de grâce et de savoir,
La fit ardentement en Grèce recevoir,
Puis elle vint à Rome et de là fut portée
Bien loin, aux quatre parts de la terre habitée.

Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidèle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs...
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné
Et l'auteur de la vie à mourir condamné...
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité,
Se releva soudain tout brillant de clarté,
Et partout sa doctrine en peu de temps portée,
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée.

Tantôt Calvinien, tantôt Luthérien,
Suivre son propre avis, non celui de l'Église.
Morte est l'autorité, chacun vit à sa guise...
Je suis plein de dépit quand les femmes fragiles
Interprètent en vain le sens des Évangiles...
Je meurs quand les enfants qui n'ont point de raison
Vont disputant de Dieu qu'on ne saurait comprendre.
Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
Et soit disant choisis pour réformer l'Église...
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque chrétien fut de différente loi...
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la loi censé juge infaillible,
Fut protestant, fut pape, une Bible à la main.

Et son vers tournoyé
Au flot de tes honneurs serait bientôt noyé.

BO. Il fait beau s'y noyer, si nous nous y noyons.
— Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.

JEAN DE LA JESSÉE SUR RONSARD

Au sujet de la *Franciade*[1].

Je ne veux comme aucuns, sans vergogne et sans [crainte,
T'égasler, mon Ronsard, *à la montagne enceinte*,
Car le bruit et succès de tes autres escrits
Rembarre d'assez loin ces criards *et ces cris*.
BO. Que produira l'auteur après *tous ces grands cris?*
La montagne en travail enfante une souris.

RO. Et tes aïeux et si n'avaient su faire
Ce qu'en un jour tu nous as su parfaire.
BO. De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours.

RO. *Dans un lit angoiseux lui viendra fermer l'œil.*
Que la commune mort sans renommée assomme
Dans un lit inconnu...
BO. *Se font des mois entiers sur un lit effronté*
Traiter d'une visible et parfaite santé.

1. *Le Lutrin* et *l'Art poétique* ont été publiés, année pour année, cent ans après la *Franciade*.

RO. J'ai bien voulu t'en donner quelques regles (Abrégé de l'*Art poétique français*).

BO. Dont je veux bien [1] ici te crayonner l'histoire.

RO. La flamme éparse autour *du ventre large* (des chaudrons).

BO. La cruche au *large ventre* est vide en un instant.

RO. Un *long soupir* entrebaigné de pleurs.

BO. A ce triste discours qu'un *long soupir* achève.

RO. *Comme un enfant pendait à sa mamelle*
Le jeu trompeur, la fraude, la cautelle,
Les ris, les pleurs, les guerres et la paix
Trêves, discords et accords imparfaits...

BO. La disette au teint blême et la triste famine,
Les chagrins dévorants et l'infâme ruine
Enfants infortunés de ses raffinements...

RO. Meurt toujours accueilli d'une pâle famine.

RO. Quand quelque maladie,
Ou la fièvre ou la peste, étonne notre vie.

BO. Et la fièvre, au retour, terminant son destin.

RO. Il faudra que de même il loue aussi la peste
La Famine, la Mort, qui sont présents des Dieux,
Et toutefois ce sont présents très odieux.

1. « Je veux bien », expression favorite de Boileau, dans ce sens; Corneille l'emploie également.

BO. Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

RO. Quand tu n'as qu'une robe et que tu meurs de faim.
BO. L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage.

RO. S'emmegrissant et tuant sous la peine.
BO. Dans le rude métier où mon esprit se tue.

RO. Et monstre par sa mine
Qu'il connaît bien qu'il porte une charge divine.
BO. Son coursier écumant sous son maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide. *

RO. Où le docte ciseau d'un *art présomptueux*.
BO. Et n'aime point l'orgueil d'un *vers présomptueux*.

RO. Et que je vois d'un œil trouble
Le ciel double
Doubler un autre soleil.
BO. Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.

RO. Si vivement imitant la nature,
Que l'œil ravi se trompe en leur peinture.
BO. A ces petits défauts, marqués dans sa peinture
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.

RO. Tempère un peu ma pensée
Insensée
Du plaisir de ta fureur.

BO. Si d'un beau mouvement l'*agréable fureur*.
— Pour te faire à toi-même en rimes insensées
Un bizarre portrait de tes folles pensées.

RO. Si que les rois de l'Europe couverte.
De tant d'honneurs, sont *riches de sa perte*.
BO. Depuis toujours ici, *riche de leur ruine*.

RO. *Son teint était plombé, ses yeux haves et creux*.
BO. *Un dévôt aux yeux creux et d'abstinence blême*.

RO. *Où jamais la vertu qu'en fard ne s'est montrée*.
BO. *On a beau se farder aux yeux de l'Univers*.
— Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.

RO. *Cent procès engendrés de ce mot : Tien et Mien*.
BO. *Et le mien et le tien*, deux frères sourcilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre.

RO. Tant d'erreurs que l'abus a faussement conçus.
BO. Pourquoi donc voulez-vous que par un *sot abus*
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
RO. *Le vain abus* de leurs vains songes.

RO. *Quelque déguisement dont l'homme soit vêtu*.
BO. *Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés*.

RO. Ni *le Palais criard*, les princes, ni le roi.
BO. *La chicane en fureur mugir dans la grand'salle*.

RO. Mais tu ne veux souffrir qu'un trésor dans le Louvre
Se moisissant en vain d'une rouille se couvre.

BO. Profitant d'un trésor dans tes mains inutile.
RO. Haïr la fane et les glands inutiles.
Puis languissent de faim auprès de leur trésor.

RO. *Fait hérisser en joyeuses forêts*
Parmi les champs les *presents de Cérès.*
BO. Grossit ses magasins des *trésors de Cérès.*
— *Le chardon importun hérissa les guérêts.*
RO. Deux ou trois fois l'année *importune* les champs.

RO. Et ses pieds *endurcis* aux flots de la tempête.
BO. J'irai par ma constance, aux affronts *endurci.*

RO. *Et à bien déguiser la vérité des choses*
Du fabuleux manteau dont elles sont encloses.
BO. *De toute fiction l'adroite fausseté*
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

RO. Grand duc et pair, grand en tout, dont la vie
A surmonté soi-mêmes et l'envie.
BO. La mort seule ici-bas en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie.

RO. Or comme on voit qu'un bon athlète antique.
BO. Ramène sur les rangs encor ce vain athlète.

RO. Lors les Français devenus furieux
Par la vertu du duc victorieux.

30. Son front cicatrisé rend son air furieux
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
RO. Brave au combat, ardente de mourir. *

RO. Il demandait si le cruel effort
Aux autres chefs avait donné la mort.
30. Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts.
RO. Mais celui qui premier s'opposant à l'effort
Des vaillants ennemis, meurt d'une belle mort. *

RO. Et les tombeaux par l'âge sont domptés.
O. Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.

O. Prenant à toi la vieillesse inutile.
O. Allez vils combattants, inutiles soldats! *

O. Qui sa jeunesse aux combats animait.
O. Louis les animant du feu de son courage.
O. Par ces vers Tyrteans au combat les anime... *

O. L'un qui est l'enfançon d'Apollon et des Muses
Et l'autre de Mavors qui lui apprit les ruses
Des guerres au berceau.
O. Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
O. Et vous princes du sang de qui la noble race
Dès le premier berceau vous inspire une audace. *

O. Lors ton frère de Guise élancé d'un plein saut
Vers le *rempart connu...*
O. *Du fameux fort de Shink prend la route connue.* *

RO. *Ainsi qu'une tempête amenait un orage*
De soldats tous armés...
BO. *De tant de coups affreux la tempête orageuse*[1]. *

O. Et comme tout le Rhin, effrayé de ses bandes,
Le confessa seigneur de ses eaux allemandes.
BO. Abandonne à Louis la victoire et ses bords. *

RO. Effrayait l'Espagnol d'une horrible menace.
BO. Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.

RO. *Du tout désespéré de fortune meilleure.*
BO. *Et seul désespéré, pleurant ses vains efforts.* *

RO. Escartait parmi l'air un monstrueux éclair.
BO. Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.

RO. D'une grande Déesse *heureusement* féconde.
BO. A servir ses desseins ta vigilance *heureuse.*

RO. Et du gentil Bacchus la liqueur *secourable.*
BO. Il est vrai que du roi la bonté *secourable.*

RO. Sous l'espoir incertain d'une menteuse attente.
BO. Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
RO. Presque en un même instant conduit de la Fortune.
BO. N'avait d'un art menteur enseigné les détours.

1. L'imitation parait évidente, mais de la métaphore, plutôt hardie, de Ronsard, Boileau n'a su faire qu'un incolore pléonasme. (Voir notre essai critique sur l'épître IV.)

RO. Là comme hors de moi j'accusai la Fortune
Qui ne me fut jamais que marâtre importune.
BO. Quittons donc pour jamais une ville importune
Où l'honneur a toujours guerre avec la Fortune.

RO. Le lourd peuple ignorant, *grosse masse de chair.*
BO. *Ni sa masse de chair* bizarrement taillée.

RO. Quand on n'avance point aux *honneurs* des poètes.
BO. N'allons point à l'*honneur* par de honteuses brigues.

RO. *Dépit, triste, pensif, rêveur, mélancolique.*
BO. *Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.*

RO. Les Palais, les marchés pompeusement fleurissent.
BO. Combien pour quelques mois ont vu *fleurir leur livre?*
RO. Je le dirai afin que *cette histoire*
En tous endroits *fleurisse* par mémoire.

RO. Ami Belot, que l'honneur accompagne.
BO. Un fou, rempli d'erreurs, que le trouble accompagne.

RO. Méchante, piperesse, abominable, infâme.
BO. Qu'un sentiment impie, injuste, abominable.

RO. *Sans foi, sans loi, sans lieu, vaguante sans arrêt.*
BO. *Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu.*

RO. La riche pompe de tes vers.
BO. Doit éclater sans pompe une élégante idylle.

RO. Elevant d'un superbe front
Leurs victoires sur l'Hélespont.

BO. Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont. *

RO. Maints palais élevés d'un front ambitieux.

BO. Que l'oppresseur ne montre un front audacieux.

RO. *Tout ainsi que l'abeille*, animal né du ciel,
Choisit les belles fleurs pour en faire du miel.

BO. *Comme on voit*, au printemps, la diligente *abeille*
Qui, du butin des fleurs, va composer son miel.

RO. Voici un printemps qui soupire
Ses fleurs au milieu de l'hiver.

BO. Recéler le printemps au milieu des hivers [1].

1. C'est ici le lieu de répéter ce qui a déjà été dit au sujet de l'ensemble de nos extraits. Il est fort possible qu'un certain nombre des passages que nous rapprochons n'aient pas été *directement* imités l'un de l'autre; réminiscences heureuses, expressions empruntées au vocabulaire poétique courant, notes prises, la plume à la main, à la lecture des auteurs, suivant la recommandation constante des pédagogues du temps, voilà autant d'hypothèses vraisemblables ou permises. Au surplus, la langue du XVIIe siècle, au temps de Boileau, est si différente de celle du XVIe au temps de Ronsard, qu'il serait puéril d'exiger, comme preuve de l'imitation, une identité absolue de la copie et du modèle. Pour mieux préciser notre pensée par quelques exemples, nous indiquons en italiques, dans ce chapitre, les idées et les termes dont l'analogie nous parait plus particulièrement digne d'attention. Il n'est pas besoin de rayons Röntgen pour éclairer ces plagiats dissimulés cependant avec un art assez adroit.

RACINE ET RONSARD [1]

« Car sans parler de Ronsard qui a choisi le même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*... »

RACINE (Préface d'*Andromaque*).

Viendront couverts du sang que je vous ai promis.
Aux lieux promis où son Destin le mène.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?
Ce puissant Dieu qui blesse les pensées
D'un trait félon les avait insensées.

Tu m'apportes, cruel, le malheur qui te suit.
Comme héritier du malheur des Troyens.

Voilà ses yeux, sa bouche et déjà son audace.
Serve sous les pieds de cette Argive audace
Puissant de faits, de parole et d'audace,
Son front, ses yeux, sa parole et sa grâce.

1. Les passages que nous citons sont tirés exclusivement de la *Franciade* et d'*Andromaque*.

RA. Quoi! votre amour se veut charger d'une Furie?
RO. Cette Furie excécrable aux François.

RA. Quand nos États vengés jouiront de mes soins.
RO. Où toute nuit jouiront du repos.

RA. Tandis que je serai la fable de l'Empire.
RO. Ne veulent point que fable je me fasse.

RA. Et cette nuit sans peine une secrète voie
Jusqu'à votre vaisseau conduira cette proie.
RO. Le dédaignant comme fait en sa voie
Le grand lion une petite proie.

RA. Pardonner à l'éclat d'une illustre infortune.
RO. Ne pardonnant à temples ni moutiers.

RA. J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés,
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière
Et mon époux sanglant traîné dans la poussière.
RO. Les feux qui reluisaient
Sur les maisons à flammes enfumées,
Femmes, enfants et vieillards enchaînés
De leurs maisons par les cheveux traînés.

RA. Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à sa cendre ont élevé mes soins
Et que finissant là sa haine et nos misères
Il ne séparait point des dépouilles si chères.

. Que tu ferais mes obsèques funèbres
Clouant mes yeux enfermés de ténèbres
Pour m'enterrer au bord de ce rivage,
(Car aux bannis il n'en faut davantage),
Serrant ensemble en un même repos
De mon mari les cendres et les os.
— Sur le tombeau qui finit les douleurs.

A. Et traîné sans honneur autour de nos murailles.
D. Comme inconnu, sans sceptre et sans honneur.

A. Dois-je oublier son père à ses pieds renversé
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé!
D. Fait que Priam meurtri dessus sa race
De son sang tiède ensanglantant ma face,
Du cruel Pyrrhe au point de mort pressé,
Tenant des mains mon image embrassé.

A. Songe, songe, Cephise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
O. Jamais au cœur je n'eus nulle tristesse
Que j'eus la nuit qu'on brûlait Illion...
Un si cruel effort
Montrant partout l'image de la mort.
— Je fus sauvé de la flamme cruelle.

A. Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelants
Entrant à la lueur de nos palais fumants.

RO. Les feux qui reluisaient
Donnaient lumière aux princes des armées...
Là forcenaient deux tigres sans merci
Le grand Atride et le petit aussi.

RA. Par la flamme étouffés, sous le fer expirants.
RO. Du fer ensemble et du feu combattu.

RA. Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
RO. Ils poursuivaient au travers de la flamme
Du preux Hector, Andromaque la femme,
Qui déplorant pour néant son destin...

RA. Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector.
RO. Seul tu étais mon plaisir et ma peur...
Presse son fils à qui la vraie image
Du père sien était peinte au visage.

RA. Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux.
RO. Plein des tombeaux de ses nobles aïeux.

RA. Mais pour voir avec lui renaître tant de rois.
RO. Et qu'un jour il ferait
Naître des rois.
— Voir ces grands rois qui viendront de ta race.

RA. Et de sang tout couvert échauffant le courage.
RO. A la vertu réchauffant leur courage.

Fais connaître à mon fils les héros de ta race,
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace.
Un fainéant dévoyé de la trace
De sa très noble et vertueuse race...
Donne qu'un jour quelqu'un de notre race
Refonde Troie...
— De cet accord pourra naître une race
Grande en honneurs, de cette terre rois.

Quoi! vous en attendrez quelqu'injure nouvelle!
La vieille injure appelle la nouvelle.

Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.
Et de leurs cœurs avait fait son trophée.

Il croit que toujours faible et d'un cœur incertain.
Touchant les murs d'une main incertaine.

Que ne peut l'amitié conduite par l'amour!
La beauté fut d'amour accompagnée.

Vous me trompiez, seigneur, — Je me trompais moi-
Je suis perdue et ne me puis trouver. [même.

Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Et que ma sœur ce Troyen aime mieux
Que son cœur propre et le jour de ses yeux.

Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi!
Un amoureux sur lui n'a point de loi.

RA. Ta haine a pris plaisir à former ma misère.
RO. Mais les destins, auteurs de mes misères,
Contre mon gré me traînent...
RA. Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
— Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.

RA. Songez à tous ces rois que vous représentez.
RO. Qui de maintien représente un grand roi.

RA. Vous-même de vos soins craignez la récompense.
RO. Il trahirait mon amour sans guerdon.

RA. La victoire et la nuit plus cruelle que nous
Nous excitent au meurtre et confondent nos coups.
RO. Tu vis sans vie et folle tu n'as soin
(Cruelle à toi), de toi-même au besoin.

RA. Non, seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre
RO. Comme un corsaire, un pirate de mer [proie!
Qui va cherchant par les ondes sa proie.

RA. Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne,
Il n'a devant ses yeux que sa chère Troyenne!
RO. De ce Troyen toujours le beau visage
Ravie en lui pensive me retient.

RO. D'amour, de peine et de rage frappée.
RA. Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais!
Le perfide triomphe, il se rit de ma rage.
RO. Tu vois sa plaie et te moques de lui.

RA. J'apprends que pour ravir son enfant au supplice
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse
Tandis qu'un autre enfant arraché de ses bras
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.

RO. D'entre ses bras je dérobai le fils
Lors en sa place une feinte je fis...
Je le sauvai de l'épée homicide,
De vain sans plus fut proie d'Eacide.

RA. Et que dans votre sein ce serpent élevé.

RO. Un long serpent qui se glissant lui perce
Foie et poumons...

RA. Oui, seigneur, lorsqu'aux pieds des murs fumants de [Troie,
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie.

RO. L'une sur l'autre amoncelaient la proie,
Tout l'or captif de Priam et de Troie.

RA. On craint qu'avec Hector, Troie un jour ne renaisse.

RO. Pour y fonder une nouvelle Troie.
Replanter Troie et la race Hectorée.

RA. Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie.

RO. Me restait seul de toute parenté.

RA. Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père.

RO. Sans du malheur les Troyens revanger.

RA. On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
RO. En le voyant j'allégeais ma tristesse.

RA. Il m'avait tenu lieu d'un père et d'un époux.
RO. Enfant, mari, seul mon frère et ma sœur,
Seul père et mère...
Me consola de t'avoir enfanté.

RA. Je mourrai, mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourrai pas seule et quelqu'un me suivra.
RO. Afin qu'aimé du Destin le plus fort
Nous revivions heureux par notre mort.

RA. Qu'il fasse de l'Épire un second Illion.
RO. Refonde Troie et rétablisse encor
Un nouveau sceptre aux reliques d'Hector.

RA. J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.
RO. Cette Andromaque à qui l'estomac fend
D'aise et de crainte accolait son enfant
A plis serrés comme fait le lierre
Qui de ses mains les murailles enserre.

RA. Je craignais que le ciel par ses cruels secours.
RO. Étant couvert du secours de ta main...
Le joug cruel qui vous presse la tête.

RA. Le pompeux appareil qui suit ici vos pas.
RO. Un grand amas de pompeuse richesse.

RA. Malgré vos vœux, seigneur, honteusement déçus.
RO. Priaient au temple en leurs vœux abusées.
— Mais le Destin et les Dieux m'ont déçu.

RA. Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirant à ma vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé.
RO. Ce roi pleurant son état misérable
En cheveux gris, en barbe vénérable...
Quand il reçut en sa gorge frappée
De l'Achillin le tranchant de l'épée...
Le corps sans nom, sans chaleur et sans face
Comme un grand tronc broncha dessus la place.

BOILEAU ET ARIOSTE

ARIOSTE.

(Chant XIV, du *Roland Furieux.*)

AR. Va trouver d'abord le Silence, dis-lui de ma part qu'il t'accompagne dans cette entreprise. Lorsque tu auras exécuté cet ordre, cours aux lieux où la discorde a son siège.

Il la reconnut aussitôt (la Discorde) à son habit de cent couleurs différentes. Ses mains et son sein étaient pleins d'ajournements, d'exploits, d'informations, d'enquêtes, de procurations, de grands sacs farcis de gloses, de conseils et d'inventaires, toutes choses qui font que les malheureux ne sont jamais sûrs de conserver dans les villes les biens qu'ils possèdent. Elle avait derrière elle, par devant et à côté des notaires, des procureurs et des avocats.

Il y a en Arabie une délicieuse vallée, éloignée des villes et des villages, située à l'ombre des montagnes... C'est en vain que le soleil y dirige ses rayons. C'est une grotte longue et spacieuse... l'entrée est obstruée

par un épais rideau de lierre, c'est dans ce lieu que repose le Sommeil. D'un côté l'Oisiveté avec son corps gras et pesant, de l'autre, la Paresse assise par terre ne pouvant marcher et se soutenir sur ses pieds. L'Oubli stupide garde la porte et ne laisse entrer ni ne connaît personne.

Le Silence courait de côté et d'autre répandant un nuage épais devant, derrière et autour des régiments, tandis que le soleil éclairait comme à l'ordinaire tous les autres objets.

BO. Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée,
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour [1]...

Là sur des tas poudreux de sacs et de pratique
Hurle tous les matins une sybille étique...
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers...
On ne conaît chez eux ni placets, ni requêtes,
Ni haut, ni bas conseil, ni chambres des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.

1. « Et pour la figure, n'est-il point justement comme l'on dépeint le sommeil dans l'Arioste ou comme Boileau représente la mollesse dans son *Lutrin*. » (Mme de Sévigné, lettre du 6 novembre 1675.)

. *Chant XXX.* — Pourquoi donc, leur dit Agramant, ne laisserions nous pas au sort, sans plus de raisons, la décision de la question? Que la fortune prononce et nous souscrirons à son arrêt...

Gradasse et Roger ne purent qu'accéder à cette proposition. Ils convinrent que celui des deux dont le nom sortirait le premier de l'urne prendrait en main les deux querelles. Leurs noms furent donc inscrits sur deux billets d'une forme et d'une grandeur égales, une urne les reçut et on agita pour qu'il se mêlassent. La main d'un enfant prit dans l'urne un des billets, le hasard voulut qu'il fût celui qui portait le nom de Roger, celui de Gradasse resta au fond du vase. Il serait impossible d'exprimer la joie qu'éprouva Roger en voyant que son nom était sorti de l'urne et le chagrin profond que ressentit le roi de Séricane, mais le ciel avait prononcé, il fallut qu'on se soumît à son arrêt. (Traduction Hippeau.)

o. Il veut que sur-le-champ dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi,
Le sort, dit le Prélat, vous servira de loi,
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms sur le papier tracés
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice...

Il tourne le bonnet, l'enfant tire et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le Destin.
Un des noms reste encor et le Prélat par grâce
Une dernière fois les brouille et les ressasse...
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix...
Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paraître?

ARIOSTE (*Satires*).

AR. Je consens qu'une femme soit pieuse. Mais je ne consens pas qu'elle pratique les ânes sans bâts et qu'elle envoie sans cesse des pâtés et des tourtes à son directeur.

BO. Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes,
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés
Confitures surtout volent de tous côtés...

AR. Tous nos amis, cher Annibal, m'assurent que tu te maries.

BO. Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.

AR. Les femmes cependant ne veulent pas être négligées et trouvent aisément des consolateurs... Mais sur toute chose ne leur montre jamais de la défiance.

BO. Car tu ne seras point de ces esprits jaloux...
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console

Je veux te donner mon avis sur le choix d'une épouse.
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.

Résistes-tu à ses dépenses, dans cet instant renonce au repos. Fais comme Ulysse, bouche-toi les oreilles, sois sourd aux plaintes, aux clameurs, aux outrages, garde-toi surtout de répondre aux injures, on t'en rendrait mille pour une et plus aigres et plus poignantes que l'aiguillon de l'abeille ou de la guêpe[1].

Il faut y joindre encor la revêche bizarre[2]
Qui sans cesse d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Leur mariage n'est qu'une longue querelle...
Ne va pas murmurer de sa folle dépense...

1. Une discussion, plus longue que piquante, occupe plusieurs pages de la correspondance de Boileau et de Brossette à propos de ces deux vers :

Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie.

Brossette prétend, en alléguant diverses autorités, que l'aiguillon de la guêpe, qui est fort droit et uni, sort aussi facilement qu'il est entré et qu'elle ne pique pas « aux dépens de sa vie », comme l'abeille. Boileau se défend assez mollement et il est fort probable que l'hémistiche incriminé n'avait pas d'autre raison à alléguer que le besoin de rimer avec *guêpe en furie*. Notre poète est fort indulgent pour lui-même, et s'octroie généreusement toutes les licences qu'il condamne avec sévérité chez les autres.

2. *Bizarre* est (comme *fard* ou *grossier*) un mot favori de Boileau qui l'emploie parfois mal à propos et pour la rime. Son imagination est si pauvre qu'il sort toujours les mêmes termes usés de sa besace poétique.

L'œuvre totale de cet écrivain comprend exactement 7 799 vers, ce qui ne représente pas même la valeur d'un hémistiche par jour pendant 50 ans, dans une carrière de 75.

AR. Garde-toi de t'empêtrer d'une de ces beautés que tout le monde admire, pour qui tout le monde s'enflamme. Beaucoup l'attaqueront, j'admets qu'elle résiste à un et à trois, peut-on se flatter qu'elle ne sera jamais vaincue?

BO. Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse?
Que toujours insensible aux discours enchanteurs,
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs...

AR. Garde-toi de préférer celle qui t'apportera la plus riche dot et plus encore celle qui s'enorgueillit d'une illustre naissance.

Elle voudra des compagnons de table et de jeu qui l'amusent tout le long du jour[1].

BO. De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue et façonnée exprès,
D'un tournoi de bassette ordonner les apprêts...
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser...
Si quelque objet pareil[2], chez moi, deça les Monts,
Pour m'épouser, entrait avec tous ces grands noms,
Je lui dirais bientôt :
Ma maison ni mon lit ne sont pas fait pour vous.

1. Parmi les femmes à éviter, Arioste n'aurait pas cité ridiculement comme Boileau :

Celle qui de son chat fait son seul entretien.

2. Corneille :

Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

BOILEAU ET CERVANTÈS

(*La bataille chez Barbin* et *Le voyage au Parnasse* [1])

LE VOYAGE AU PARNASSE DE CERVANTÈS [2]

...Le tumulte des voix confuses retentissait dans les airs et formait une image opaque. Ainsi que des chats une bande poétique grimpait le long de la montagne faisant effort pour atteindre la cime bien gardée. De

1. Il nous a paru inutile de reproduire, en regard du texte de Cervantès, la deuxième partie du chant V du *Lutrin* qui est entre les mains de tout le monde. La bataille de livres chez Barbin commence au vers 109. On pourra comparer le versificateur au poète. M. Lanson * dit à ce sujet : « Boileau ne dut-il pas être à l'Académie le jour où Tallemant et Charpentier se jetèrent les dictionnaires à la tête? » et il croit que cet épisode est une *chose vue*. M. Brunetière, de son côté, remarque dans ses commentaires sur Boileau (1896) : « L'invention était heureuse, et dans un opuscule célèbre, quelques années plus tard, un autre satirique bien plus âpre que Boileau devait largement s'en inspirer. C'est Jonathan Swift, l'auteur de *Gulliver* et du *Conte du tonneau* ».

2. Traduit par J. M. Guardia, bibliothécaire adjoint à l'Académie de médecine. Paris, Jules Gay, édit., 1864.

* Boileau, collection des *Grands Écrivains français*, chez Hachette.

temps à autre ils redoublaient de zèle et au moyen de frondes et d'arbalètes, ils lançaient des livres entiers qui partaient en sifflant. Les balles de plomb qui partent comme la foudre n'auraient pas égalé en vitesse ces terribles projectiles.

Un livre plus dur qu'une pierre de taille frappa aux tempes Iusepe de Vargas, le frappant en même temps de terreur et d'effroi. Il poussa un cri et s'adressant à un sonnet : « O toi qui sors à toute vitesse d'une plume satirique, pourquoi n'arrêtes-tu pas ta course coupable? »

Et tel qu'un chien, mis en fureur par les pierres qu'on lui lance, quitte celui qui les jette pour courir après elles, comme si les pierres étaient la cause de son tourment, avec les doigts de ses belles mains, il met en pièces l'insolent sonnet, qui menaçait le ciel et les étoiles [1]. Et le Dieu de Cyllène : « Foudre vivant, lui dit-il, qui fais paraître une juste indignation, égale à ton courage extrême, saisis dans ta droite l'épée meurtrière et t'élance vaillant et hardi de ce côté où presse le péril. »

En ce moment, fendant l'air, comme un oiseau, arriva un livre, de la grosseur d'un bréviaire, lancé par l'ennemi; c'était un mélange de prose et de vers. L'extravagance des vers et de la prose nous avertit

1. Boileau :

Mais tout fat me déplaît et me blesse les yeux,
Je le poursuis partout comme un chien fait sa proie.
(*Satire VII.*)

que c'était le lourd et fastidieux poème d'Arbolanches. Puis vinrent des pièces de vers qui auraient pu mettre en déroute le camp chrétien si elles eussent été imprimées une seconde fois.

Mercure fut atteint à la main droite par une vieille satire graveleuse d'un style fort vif mais assez malsain. Pedrosa lança quatre nouvelles d'une prose embrouillée et indigeste sur un sujet dépourvu de substance et de grâce. Fendant l'air avec un sifflement aigu, arriva un autre livre qui ne renfermait que des rimes, mais des rimes faites à la diable. Apollon les ayant aperçues : « Que Dieu fasse miséricorde à l'auteur et me préserve de certaines rimes espagnoles. » Puis vint le *Pasteur d'Ibérie*, un peu en retard, et du coup il renversa quatorze des nôtres, preuve éclatante de sa force et de son génie.

Mais voilà que deux hommes de cœur, deux maîtres, deux luminaires d'Apollon, deux soldats, habiles à bien dire et prompts à bien faire [1], placés aux deux extrémités de la montagne, serrèrent de si près la cohue ennemie qu'ils firent reculer ceux qui s'étaient avancés le plus. Celui qui culbute ainsi la canaille, c'est Gregorio de Angulo et avec lui Pedro de Soto, génie prodigieux, aussi cultivé que fécond, l'un docteur, l'autre licencié docte entre tous, tous deux atta-

1. Boileau :

Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

(*Art poétique.*)

chés à la suite d'Apollon par d'incomparables écrits et par un dévouement cordial.

Hors d'eux-mêmes, les bataillons contraires mesurent leurs épées et avec une fermeté inflexible ils se serrent de près et en viennent aux mains. Ils se mordent à belles dents, ils se déchirent avec les ongles, semblables aux animaux féroces qui ne connaissent point de pitié.

D'un pas pressé et tout en sueur s'avançait l'auteur de la *Picara Justina*, chapelain laïque du camp ennemi, et avec la puissance de jet d'une coulevrine, il lança son énorme livre qui fit parmi les nôtres d'horribles ravages. Le bon Tomas Gracian en devint manchot, Medillina y perdit une molaire et un bon morceau d'une cuisse.

Une de nos sentinelles, fort alerte, cria : « Baissez tous la tête, voici que l'ennemi lance un autre roman. »

Deux champions s'engagent dans un combat singulier, l'un d'eux avec une adresse sans pareille, avec un acharnement insensé, fait si bien que par un dernier effort, il parvient à enfoncer dans la bouche de son adversaire six *sequidillas*; c'en fut assez pour lui faire rendre l'âme et le dégager de son étroite prison.

D'un côté l'ardeur furieuse, de l'autre le calme inaltérable maintenaient l'incertitude du résultat; la palme de la victoire se balançait indécise. Mais voilà que le corbeau de l'étendard ennemi, le cœur percé de part en part, tombe et cède la place à la bannière du

cygne. Le porteur du sombre drapeau, un jeune garçon andaloux, poète improvisateur, dont l'orgueil s'élevait par delà les nues, sentit aussitôt son sang se glacer; il mourut et sa mort fut la ruine de la troupe obstinée.

Le grand Lupercio manquait dans nos rangs, mais en son absence un seul de ses sonnets fit tout l'effet qu'on devait attendre de l'œuvre d'un si grand esprit. Ce sonnet rompit, disloqua, renversa quatorze files des bataillons ennemis, tua deux créoles et blessa un métis.

Le grand Corduan (Gongora) lança rien qu'un portefeuille de ses opuscules burlesques et sérieux et du coup il mit par terre quatre drapeaux.

Le zèle de l'ennemi se ralentissait et cette canaille barbare combattait mollement, comme accablée par la fatigue. Mais tout d'un coup la fatale mêlée s'engage de plus belle, les adversaires se serrent de plus près, ni l'armure la plus solide, ni la cotte de mailles ne résistent. Montés sur des étalons, cinq versificateurs melliflus nous prennent en flanc et en emportent cinq des nôtres. Chacun d'eux était vêtu à la moresque et couvert de plus d'ornements symboliques que la missive d'un prince ennemi et avisé.

Voici venir à grande vitesse et avec un bruit menaçant une enfilade de romances moresques; on aurait dit d'une pluie de boulets ramés. Heureusement que deux de nos escadrons avaient prévu le coup; et le projectile rapide et irrésistible ne mit point le désordre dans leurs rangs. Alors Apollon indigné voulut

déployer toute sa puissance, toute sa force et en finir misérablement avec l'ennemi. Il lance donc, à l'endroit où la lutte est la plus vive, une divine chanson qui reproduit dans tout leur éclat le génie, le brillant, le beau style de Bartolomé Leonardo de Argensola; elle tomba comme un pétard au milieu des combattants. La chanson qu'Apollon place au rang le plus élevé commence ainsi : « Quand je m'applique à contempler mon état. »

Le Dieu voit tout, il veille à tout, avec des yeux d'Argus; il commande, défend, modifie ses ordres, et fait face à toutes les surprises de l'ennemi [1]. La mêlée est si confuse qu'il est impossible de distinguer les bons et les méchants poètes, les adeptes de Garsilaso et ceux de Timoneda.

Sur ces entrefaites arriva un jeune homme étranger à l'ignorance, grand fureteur de toutes les histoires, un foudre par la plume, un tonnerre par la voix, l'âme si bien pourvue de mémoire, de saine volonté et d'intelligence qu'il fait la gloire de Phœbus et des Muses. Grâce à lui la victoire ne se fit pas longtemps attendre, car il sut dire : « Celui-ci est digne de louange et celui-là mérite un châtiment. »

1. Boileau :

Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Gramont, le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.

(*Épître IV.*)

Bientôt on distingue clairement les champions des deux causes, la bonne et la mauvaise et la satisfaction est proportionnée au châtiment. O Pedro Mantuano, c'est toi, excellent esprit, qui sus distinguer au milieu de la confusion générale le vaillant du couard...

Grâce à tous ces renforts notre parti se trouva tellement refait que l'ennemi se tint pour battu. Avec sa présomption tombe sa superbe insolence, les voilà qui dégringolent tous ceux qui gravissaient le flanc de la montagne. Le mauvais résultat de leur entreprise change les longs chants rauques qu'ils poussaient naguère en plaintes amères et non interrompues. Tel d'entre eux tout en tombant se saisit d'une ronce ou d'un figuier sauvage et fond en larmes, semblable, en cela du moins, à Ovide. Il y en eut quatre qui se suspendirent en grappe à un chêne vert, de même qu'un essaim d'abeilles et cet arbre ami leur tint lieu de laurier. Une autre bande prétentieuse, dont l'épée était vierge et la langue prostituée chercha son salut dans la fuite...

NOTE

SUR *LE VOYAGE AU PARNASSE* DE CERVANTÈS

Qu'on ne dise pas que le poème de Cervantès était inconnu en France du temps de Boileau. Car il a été imité tout au long et sans aucune discussion possible, dans un pamphlet élogieux pour Boileau et injurieux pour Ronsard, qui a paru en 1688 sous ce titre : *Histoire poétique de la guerre nouvelle déclarée entre les anciens et les modernes.* En voici quelques passages :

« Corneille (élu général en chef des modernes), se sent offensé de ce discours et de la louange que Ronsard donnait à Homère, l'ennemi capital des modernes : « Je ne « mérite donc pas à ton avis le généralat que ces messieurs « m'ont déféré, dit-il. — Non, sans doute », répondit Ronsard. Alors Corneille levant le bras :

Ton insolence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense,

dit-il à Ronsard, en lui donnant un grand soufflet qui le jeta à ses pieds. »

L'auteur représente ensuite, en traits moqueurs, Chapelain qui aide Ronsard à se relever. L'écrit se termine par un *arrêt d'Apollon*, comme dans le *Voyage au Parnasse* de Cervantès :

Cet arrêt « déclare Corneille et Racine les deux premiers poètes dramatiques des modernes, l'ornement de leur siècle, égaux en mérite, quoique d'un caractère différent, il les égale à Sophocle et à Euripide, et il ordonne que

désormais Corneille soit appelé le Sophocle et Racine l'Euripide des Français...

« Il met Molière au même rang de Ménandre, d'Aristophane et de Térence et au-dessus de Plaute; il ordonne que ses quatre excellentes pièces, qui ont pour titre *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *le Tartuffe* et *l'École des femmes* seront regardées dans toute la postérité comme des originaux parfaits dans le genre comique.

« Il établit la même égalité entre Horace et Despréaux, dans le genre satirique et ordonne que Despréaux soit appelé l'Horace des Français, que *l'Art poétique* du poète français sera lu, relu et appris par cœur de tous les poètes nés et à naître, sous peine d'être déclarés indignes de cette qualité et que son *Lutrin* sera mis à la droite de la *Secchia rapita* de Tassoni pour servir conjointement de modèle à tous les poètes à venir pour les œuvres de cette espèce. »

Dans l'arrêt, Voiture n'est pas oublié :

« Il conserve aux œuvres de Voiture et de Sarrazin les grâces que les députés des anciens y ont reconnues au nom de toute l'antiquité. »

En revanche, Balzac et Malherbe ne sont pas très bien traités, et le poème de Perrault *Sur le siècle de Louis le Grand*, y est qualifié de poème de *discorde*. On peut se demander si Boileau et Racine n'ont pas collaboré à ce pamphlet qui est attribué à un auteur assez obscur. *L'histoire poetique* est un document d'un certain intérêt pour l'histoire littéraire, à la fin du XVIIe siècle. Que nous sommes déjà loin du temps où la locution : *donner un soufflet à Ronsard* était synonyme de donner un soufflet à la langue française[1]. On voit que Boileau a passé par là. Faut-il tant s'en féliciter?

1. Dans la *Galerie des portraits* de Mlle de Montpensier (vers 1660), l'auteur du portrait de Lisette lui dit en forme de compliment : « Vous parlez correctement et vous ne donnez pas de soufflets à Ronsard. » Voir aussi Louis Parent dans l'*Essence de la langue française* (Franequer, 1652) : « donner un soufflet à Ronsard; faire faute contre la syntaxe française ».

BOILEAU ET SAINT-AMANT

LES RECUEILS DE SERCY

ET

BERTHOD

(*La ville de Paris en vers burlesqués*[1].)

BOILEAU ET SAINT AMANT

Elle le couche enfin dans ce lit ambigu.
Se font des mois entiers sur un lit effronté [2].

Mais ce cœur, ce grand cœur, cette âme résolue.
Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie.

Cette pièce admirable en toutes ses parties
Où brillaient cent couleurs aux ombres assorties.

1. Conférer M. Lanson sur Boileau :
« Voilà précisément toute la poésie de Boileau, il a vu et il fait voir. Boileau est réaliste... »
Substituez *lu* à *vu*, et la critique sera juste. M. Lanson ajoute :
« Ainsi la poésie de Boileau est-elle précisément dans la partie de son œuvre qu'on a coutume de négliger comme *vulgaire et insignifiante*, dans le *Repas ridicule*, dans les *Embarras de Paris*, dans le *Lutrin*, dans quelques morceaux de la satire X. »

2. On sait que Boileau se vantait de cette épithète comme d'une trouvaille de génie. Ses adversaires, bien inspirés, cette fois, ne

BO. Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

S.A. Baille, s'étend les bras, frotte ses moites yeux.
BO. Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

S.A. Qui relèves ma muse et fais que son ardeur
Aux plus humbles objets donne quelque grandeur.
BO. Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
Fait des plus secs chardons des œillets et des roses
Et sait même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité.

S.A. Soudain la Renommée en nouvelles féconde,
Qui le faux et le vrai sème parmi le monde,

partageaient pas son avis, et Boileau a répondu à leurs attaques dans une de ses épîtres, la Xe, adressée à *ses vers* :

Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie,
— Grands mots que Pradon croit des termes de chimie —
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté.

Boileau, qui avait publié une traduction de Longin, pour se donner des airs d'érudit, se moque volontiers, sans grandes preuves, de l'ignorance de Pradon ; me sera-t-il permis d'observer que le passage, que je viens de citer, renferme bien du fatras ; et que *huer la métaphore comme un monstre hideux* est une pensée poétique d'un goût douteux et qui manque à la fois d'élégance, de justesse, de mesure et de netteté. Que l'on compare cette déclamation aux vers si savoureux de Régnier contre l'école de Malherbe et on verra quels progrès Boileau a su imprimer à notre poésie.

Qui toujours en volant l'un et l'autre agrandit,
Et qui plus elle est loin plus elle a de crédit.
Vraiment ce monstre qu'on habille
D'oreilles, de langues et d'yeux,
Cet oiseau qui vole en tous lieux.
Et de tout à son gré babille,
Ce renom qui se paît de vent.

B. Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles
Qui sans cesse volant de climats en climats
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin, cette prompte courrière.

A. Et qui ne puis goûter ni plaisir ni repos.
B. Je fais pour reposer un effort inutile.

A. Alors comme en sursaut je me lève tout droit.
B. Tremblant et demi-mort je me lève à ce bruit.

A. Les chats presque enragés d'amour
Grondent dedans les gouttières.
B. Et quel fâcheux démon durant les nuits entières
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières.

A. Le teint frais, les yeux doux et la bouche vermeille.
B. Les chanoines vermeils et brillants de santé,
— Qu'il paraît bien nourri! quel vermillon! quel teint!

S.A. Un roi passer ainsi du trône à l'échafaud,
Faire un si dur chemin, un si tragique saut.
BO. Ne fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.

S.A. Car je connais un peu nos petits rimailleurs,
Ils s'aheurtent toujours aux endroits les meilleurs.
BO. Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau [1].

S.A. On fait à savoir que Faret
Ne rime plus à cabaret.
BO. Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.

S.A. Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans
Qui fleurissait de graisse et conviait la bouche...
Le compère Denis, à la trogne merveille,
Fit mettre sur la table un fan de daim rôti
Que d'une sauce à l'ail on avait assorti,
Fit porter par Stérope un monstrueux jambon
Et six langues de bœuf qui depuis mainte année,
En grand pontificat ornaient sa cheminée.
BO. L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors
Dont un beurre gluant inondait tous les bords...
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris...

1. Brossette donne au sujet de ce vers l'indication suivante : « Il est imité du verset du psaume 21, v. 8 : omnes videntes me, deviserunt me, locuti sunt labiis et moverunt caput. C'est M. Despréaux lui-même qui m'a fait observer cette imitation. »

Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine,
Pour moi j'aime surtout que le poivre y domine...
Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence...

A. Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe.
B. Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

A. Tirant pays, seul et dispos
Il débagoula ce propos...
Ville où j'ai tant traîné mes guêtres,
Adieu Paris, cité superbe.
B. Je me retire donc, adieu, Paris, adieu!

A. Et depuis peu même la Serre,
Qui livres sur livres desserre,
Dupait encore vos esprits
De ses impertinents écrits.
B. Ne s'écrie aussitôt : l'impertinent auteur!

A. Où les chats ruminant le langage des Goths.
B. Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

A. Quelle étrange chaleur nous vient ici brûler?
B. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?

A. Du grand Ronsard l'hymne s'y chantera [1].
B. Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.

1. « La dernière édition de Ronsard est de 1630; c'est vers ce moment, entre 1630 et 1640, qu'il s'enfonce décidément dans l'oubli

S.A. Que les trésors feuillus de ces rameaux divers
Forment un beau désordre en leurs ombrages verts.
BO. Parfois un beau désordre est un effet de l'art.

S.A. Rustique amphithéâtre où de sombres forêts
S'élèvent chef sur chef pour voir couler la Seine.
BO. La Seine au pied des monts que son flot vient laver
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever. .
Le village au-dessus forme un amphithéâtre.

S.A. Et son berceau flottant deviendra son cercueil.
BO. Le plomb vole à l'instant
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant. *

S.A. Rare et fameux abbé sur qui tout l'Univers.
BO. Rare et fameux esprit dont la fertile veine.

S.A. Les sots laquais et les vils crocheteurs
Se montreraient vos seuls admirateurs.
BO. Notre siècle est fécond en sots admirateurs.

S.A. Un seul rondeau vaut un poème épique.
BO. Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème [1].

où il se perdra quand seront morts les derniers représentants des générations qui avaient assisté à sa gloire. » (Lanson, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1898.)

1. Balzac :

« Le sonnet est un chef-d'œuvre en petit. »

A Pomone fait honte à Bacchus.
B. Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.

A. Témoins enfin tant de fières merveilles,
Tant de sujets de nos illustres veilles.
B. Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.

A. Et qu'il s'était promis en son courage altier.
B. La colère est superbe et veut des mots altiers.
— Ce prélat sur le banc de son rival altier.

A. Mille bruyants essaims d'abeilles ménagères.
B. Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage.

A. Veut qu'au grand tronc royal ce rameau soit enté.
B. Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

A. L'or et les diamants brillent dans leurs ouvrages.
B. Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants.
— N'étalait point aux yeux l'or ni les diamants.

A. Son menton accablé lui tombe sur le sein.
B. Son menton sur son sein descend à double étage.
— Et que les yeux fermés tu baisses le menton.

A. De leurs yeux enflammés font d'étranges rubis.
B. Et le vin en rubis brille de toutes parts.

S.A. Mon esprit changeant de projet
Saute de pensée en pensée.
BO. Voltige incessamment de pensée en pensée.

S.A. Cependant en effet, ces messieurs les sublimes
Parmi leurs vains trésors sèchent de pauvreté,
Et les plus grands d'entre eux ne sont riches qu'en
BO. Appelent dans Paris aux sublimes emplois... [rimes.
Et de qui le corps sec et la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien...
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère.

S.A. Avec orgueil s'oppose aux coups de la tempête.
BO. De tant de coups affreux la tempête orageuse. *

S.A. Et son esprit confus se forme le trépas.
BO. Confus, il les aborde et renforçant sa voix. *

S.A. En tout ce qu'elle voit et qu'elle ne voit pas...
BO. Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.

S.A. Qu'Ésaü couronné d'une fière cohorte.
BO. Il voit de saints guerriers une ardente cohorte.

S.A. Malgré la résistance feinte,
Le plaisir gît en la contrainte
Et l'accueil est dans le refus.
BO. Qui mollement résiste et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

S. De ton pauvre rimeur crotté.
I. Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine.

(*Rome ridicule.*)

A. Se met à faire le dolent,
Feint que d'un accès violent
La migraine lui fend la tête.
I. Cependant à l'entendre il se soutient à peine,
Il eut encor hier la fièvre et la migraine.

A. Ou du vin jaune, doux et fade
Qui fait rechiner l'entonnoir.
I. Et qui rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.

A. Ouay, l'hôte se met en dépense
Une fritate d'œufs couvés
Et d'huile puante abreuvés,
Se vient offrir à notre panse.
I. Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat.
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus.

A. Baptiste, d'un pas lent et grave,
Fait marcher trois brins de fenouil.
I. Un valet le portait marchant à pas comptés.
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés.

A. Quels jolis racleurs de guitterre
Entends-je passer là dehors,

Sans mentir voilà des accords
A mener la musique en terre.

BO. Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à l'instant ravis de l'écouter
Détonnant de concert se mettent à chanter...
La musique sans doute était rare et charmante,
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

S.A. Aux lamentables hurlements,
Aux syncopes, aux roulements,
Dont leur gorge est si bien munie
Sauf l'honneur de G. ré-sol-ut,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de mattous en rut.

S.A. Changeons de note et de langage
C'est être sur vous trop longtemps;
L'heure veut qu'au havre, où je tends,
J'aille finir mon navigage,
Mais avant que d'entrer au port
Où je me voi rire du bord...

BO. Aussitôt je m'effraie et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé,
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paraît...

A. Et d'ailleurs je ne pense point
Quelle s'échauffe en son pourpoint,
Sur ce titre, de ridicule,
Puisqu'on voit encor en ce lieu
Qu'au pair, d'un Mars ou d'un Hercule
Elle en fit autrefois un Dieu.

O. Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule.

BOILEAU.

Le Moïse commence à moisir par les bords.

BOILEAU ET LES RECUEILS DE POÉSIE

Muse historique.

LO. Mais j'entends frapper à ma porte.
C'est l'imprimeur, diable l'emporte.
De peur d'exciter son courroux,
Muse, je prends congé de vous.

BO. Barbin, impatient chez moi frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher; c'est lui j'entends sa voix,
Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois!

LO. N'ayant pas l'esprit en feu.

BO. Ma muse tout en feu me prévient et te loue.

LO. Mais c'est assez écrit, holà!

BO. Mais après l'Atilla holà!

LO. Calculant par mes propres doigts
Combien je fais de vers par mois,

BO. Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts.

Car notre muse est en déroute.
. Le vers est en déroute et le poète à sec.
. De nouvelles je suis à sec.

J'ai fait de bon ou mauvais sens,
Ces vers, le jour des Innocents.
. Profite de leur haîne et de leur mauvais sens.

Certain bruit court fort dans Paris
Qu'on avait Philipsbourg surpris.
. Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre [1],

Dussé-je y perdre mon escrime,
Si faut-il pourtant que je rime.
. Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
— Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime.

. De voir notre muse historique
Qui va jusqu'aux Topinamboux,
. Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?

. [2] Cela fait que je me résous,
M'étant un peu mis à genoux,
De commencer ces vers pour vous.
. Un auteur à genoux dans une humble préface.

1. Voilà une idée qui manque de justesse, le compliment paraît presque une impertinence.
2. Loret est l'auteur de la *Muse historique*.

Recueil de Sercy, 1654.

D'où vient cette lugubre et funeste tempête?
Mille sons dans les airs font de tristes accords.

BOILEAU.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?

THÉOPHILE (*Recueil*).

Elle est au vicieux un funeste rocher
Dont mille voluptés ne veulent approcher.

BOILEAU.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.

THÉOPHILE.

Où le vice peut tout et le mérite nuit,
Où la vertu d'un siècle en un autre est un crime.

BOILEAU.

Où le vice orgueilleux s'érige en souverain...
— Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode.
— Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime.

THÉOPHILE.

Où mentir est un art, où l'infidélité
A de plus beaux autels que n'a la vérité.

BOILEAU.

Où le seul art en vogue est l'art de bien voler...
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir...
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.

THÉOPHILE.

Quelqu'autre ensorcelé des charmes de la cour...
On les voit revêtus d'orgueil et d'espérance.

BOILEAU.

Conduit d'un vain espoir il parut à la cour.

BERTHOD.

Job, Uranie, adieu, c'est pour une autre fois.

BOILEAU.

Finissons, mais demain, muse, à recommencer.

Recueil (à Mademoiselle de Lenclos).

Trop de Médors, trop de Rolands
Font l'amour à mon Angélique.

BOILEAU.

Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

Recueil.

Quatre semaines de carême
L'ayant déjà rendu tout blême.

BOILEAU.

Mais le jour qu'il partit plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin du carême.

Recueil.

Sarrasin, quand je t'aperçois
Mon cœur ressent mille allégresses.

BOILEAU.

Et ma vue à Colbert inspirait l'allégresse.

Recueil.

Qu'au plus chaud de l'été je me meure de soif,
Que tous les mardis gras me soient autant de jeûnes.

BOILEAU.

Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

Recueil.

Un petit grenier est mon Louvre
Mon manteau jour et nuit me couvre.

BOILEAU.

Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau.
— L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage.

Recueil.

Sitôt que le sommeil m'abat
Les rats commencent la tempête,
Les chats célèbrent leur sabbat
Au haut du toit dessus ma tête.
Je n'ai pu dormir de la nuit
Tant ces galands m'ont fait de bruit.

BOILEAU.

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris
Et quel fâcheux démon durant les nuits entières
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.

BENSERADE (*Recueil*).

D'un pinceau délicat et des âges vainqueur.

BOILEAU.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable.

MALLEVILLE (*Recueil*).

L'adorer et me taire est en bien discourir.

BOILEAU.

Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

Les ragoûts (*Recueil*).

Je vois que l'hôte s'achemine,
Il est midi, çà plaçons-nous.

BOILEAU.

J'y cours midi sonnant au sortir de la messe,
A peine étais-je entré que ravi de me voir
Mon homme en m'embrassant m'est venu recevoir...

Les ragoûts.

Les bouteilles ont bonne mine,
Garçon, mets-nous à part et ce gris et ce doux.

BOILEAU.

Pensant qu'au moins le vin dût reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge bord.

Ragoûts.

Magnifique et riche assemblage
De jus, de crêtes, d'intestins,
Placez vous, parfumé potage,
Bisque, pompeusement venez à nos festins.

BOILEAU.

J'enrageais, cependant on apporte un potage;
Un coq y paraissait en pompeux équipage...

Ragoûts.

Asperges, les reines des herbes
Qu'à plaisir nous vous épargnons
Quand vous venez à belles gerbes
Vous placer sur la bisque en forme de rayons.

BOILEAU.

Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées.

Ragoûts.

Unique, claire et nette glace,
Petit abrégé de la mer,
Où l'on ne voit jamais ramer
Que des cuillers de bonne grâce.

BOILEAU.

Mais qui l'aurait pensé, pour comble de disgrâce
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.

Ragoûts.

Venez tous lapins de garenne,
Lièvres de goût très rehaussé.

BOILEAU.

Sur un lièvre, flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques.

Ragoûts.

Glorieux jambon de Mayence.

BOILEAU.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.

Ragoûts.

Si mes vers sentent la Gascogne
Et ne sont pas assez polis,
Je les dédie à quelque ivrogne
Lequel, rotant, dira : ces vers sont très jolis!

BOILEAU.

Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

SAINT-AMANT.

Les poissons ébahis les regardent passer.

BOILEAU.

Déjà Neptune plein de joie
Regarde en foule à cette proie
Courir les baleines du Nord.

MADAME DESHOULIÈRES.

Il aime la satire et croit qu'il est permis
De railler fortement de ses meilleurs amis.

BOILEAU.

Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

MADAME DESHOULIÈRES.

On le voit inquiet, chagrin, morne et rêveur.

BOILEAU.

Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.

DE LIGNIÈRES.

Ah! faut-il qu'un auteur devienne mercenaire,
Et que l'ode à la main il demande salaire?

BOILEAU.

De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires.

ABBÉ COTIN.

Sa maison est pompeuse et n'est pas insolente.

BOILEAU.

Affecta d'étaler une pompe insolente.

GOMBAULD.

Tant d'escadrons ouverts ou de remparts forcés
Et rendus aussitôt qu'ils furent menacés.

BOILEAU.

Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre. *

DE GRANDMONT.

Notre siècle fait honte à celui de Priam
Où les Grecs en dix ans ne prenaient qu'une ville,
Notre puissant monarque en prend dix en un an. [1]

BOILEAU.

De juger si les Grecs qui brûlèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours. *

Regrets sur une absence.

L'Afrique n'a point tant de Maures,
Ni Balzac tant de métaphores...
La Neveu n'a tant connu d'hommes...
Au sermon n'y a tant de chaises...
Un Jésuite tant d'équivoques...
L'Arétin n'a tant de postures,
Les Harangères tant d'injures...
Du Moustier n'a tant de crayons...

1. *Le Sacrifice des Muses* au grand Cardinal de Richelieu (1635).

Les jours gras tant de mascarades...
Les évêques tant de chanoines...
Les ivrognes tant de rubis...
Les rois n'ont fait tant d'ordonnances...
Les pédants n'ont pas tant de phrases...
Les greniers n'ont pas tant de rats,...
Le siècle n'a tant d'esprits forts...
Ni l'or n'a point tant d'idolâtres...
La renommée n'a tant de bouches...
Un amant n'a tant de soupirs...

BOILEAU.

Et combien la Neveu devant son mariage
A de fois au public vendu son pucelage.
Et toujours bien mangeant mourir par métaphores,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne et de l'abbé Cotin.
De quel genre te faire, équivoque maudite[1]?
Sans que le moindre édit ait pour punir leur crime.
Le Parnasse parla le langage des halles.
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Les chanoines vermeils et brillants de santé.
Et le vin en rubis brille de toutes parts.
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles.

1. On sait que toute la satire XII est dirigée contre les Jésuites.

Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes.
Faudra-t-il de sang-froid et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux?
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs.

BERTHOD.

Or sus voici la Halle illustre,
Elle est aujourd'hui dans son lustre.

BOILEAU.

Mais pour voir bien ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre.

GOMBAULD.

Vos honneurs immortels veulent des Illiades.

BOILEAU.

Remplit abondamment une Illiade entière.

BERTHOD.

Ces raptasseurs sur mon âme
D'un méchant cotillon de femme,
Font ce vous semble un bel habit...

BOILEAU.

De chiffons ramassés dans la plus noire ordure
Dont la femme, aux bons jours, composait sa parure :
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés.

FARET.

A qui de nos neveux seront-elles croyables?

BOILEAU.

On dira quelque jour pour les rendre croyables.

FRENICLE.

Sur mon petit esprit qui ne peut résister
Au flot impétueux qui le vient surmonter.

BOILEAU.

Et déjà mon vers coule à flots précipités.

BERTHOD.

Ne fait-il pas de fort beaux vers
Bien crochus et bien de travers?

BOILEAU.

Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers
Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers.

COLLETET.

L'éclat des diamants du faux lustre du verre.

BOILEAU.

Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.

MAYNARD.

Et si ta faveur tutélaire
Commence de me soutenir.

BOILEAU.

Cependant pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère, en un besoin, va renier son frère.

SCARRON.

Assez pour ne m'en croire pas,
Sent le campagnard de cent pas.

BOILEAU.

Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

BOISROBERT.

Et mes neveux seraient des ridicules
S'ils prétendaient passer pour des Hercules.

BOILEAU.

Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas et d'un lâche un Hercule.

BOILEAU ET BERTHOD

(*La ville de Paris en vers burlesques*, 1653,)

C. Mais sur ceci survient un coche
Lequel voulant passer s'accroche
A deux ou trois grands chariots
Pleins de cotrets et de fagots.

D. Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente...
D'un carrosse en passant elle accroche une roue.

E. Enfin c'est un bruit dans la rue,
C'est un vacarme, une cohue...
On voit tout le monde qui crie.

D. On n'entend que des cris poussés confusément.

E. Allons-nous-en, il se fait tard,
Je te veux mener autre part
Vers la rue de la Huchette,
Mais prends bien garde à ta pochette,
Autrement l'on t'attrapera
Et sans doute on te dupera,
Car en ce lieu-là c'est la source
D'où sortent les coupeurs de bourse.

BO. La frayeur de la nuit précipite mes pas...
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue,
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés...
« La Bourse », il faut se rendre...

BE. Jarnibleu, le Diable m'emporte,
Ce fils de putain, ce brutal,
Que tu vois là sur ce cheval
A rempli mon habit de boue...
A Dieu je m'en vais d'une course
A mon logis pour me changer.

BO. Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse.
Et n'osant plus paraître en l'habit où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

BE. Il fut contraint le diable emporte
De se sauver dans une porte...
J'appréhende fort l'embarras.
Allons, vite, car tu verras
Qu'il nous sera presque impossible
De sortir de la presse horrible...
Tu te laisses embarrasser,
Et tu ne pourras plus passer.

BO. Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser...

BOILEAU ET BALZAC

VOITURE — PATRU

VAUQUELIN — DU BARTAS

BA. Pas une pierre ne pousse hors de son alignement.
BO. Et ses grands ornements à la ligne plantés.

BA. La peinture des dragons et des crocodiles n'ayant point de venin qui nuise à la vue peut avoir des couleurs qui réjouissent les yeux.
BO. Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

BA. Me blâmer au temps où nous sommes, c'est donner un démenti à son maître et condamner l'opinion du premier homme de notre temps. Ceux qui gouvernent à Paris et à Rome font leurs délices de ce que je fais et quand ils se déchargent du faix de toute la terre, c'est pour venir se délasser dans mes ouvrages. Si quelques mauvais moines, qui sont dans les maisons religieuses

comme les rats et les autres animaux imparfaits pouvaient être dans l'arche, veulent déchirer ma réputation, M. de Nantes et M. de Bérulle me la conservent.

BO. Et qu'importe à mes vers que Perrin les admire,
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois...
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude [1]
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

BA. Et le Pont-Neuf ne retentira que de mon nom et de leurs injures.

BO. Et laissons le burlesque aux tréteaux du Pont-Neuf.
— Amusait le Pont-Neuf de leurs sornettes fades.

BA. Mais quand je considère qu'il n'y a point eu de bêtes qui n'aient été autrefois adorées, ni de maladie du corps et de l'esprit à qui l'antiquité n'ait bâti des temples, je ne m'étonne point qu'on fasse état de quelques-uns qui ne le méritent pas et que les hommes donnent de la réputation à des sots puisqu'ils ont fait des vœux et brûlé de l'encens à des crocodiles...

BO. A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur les autels,
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles
L'encensoir à la main, chercher des crocodiles.

1. Loret :
J'offre des fruits de mon étude.

BA. Nous venons de recevoir nouvelle de la défaite de l'armée navale des ennemis, mais ayant perdu un de mes proches dans le combat, je ne puis m'empêcher d'être mauvais Français jusques à demain et de pleurer la victoire dont tout le monde se rejouit.

BO. Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

BA. A notre retour de la cour il faut passer en votre belle maison et voir les endroits où les Muses se sont apparues à vous et vous ont dicté les vers que nous admirons.

BO. Que leurs tendres écrits par les grâces dictés...
Jadis avec Homère aux rives de Permesse,
Dans ce bois de laurier où seul il me suivait.
Je les vis toutes deux plein d'une douce ivresse,
Je chantais, Homère écrivait.

BA. Il est vrai que je donne beaucoup à l'élocution et sais que les grandes choses ont besoin de l'aide des paroles et qu'après avoir été bien conçues, elles doivent être heureusement exprimées.

BO. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

BA. Ni la pourpre de la cour de Rome, ni le clinquant de celle de France.

BO. Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

BA. Et qu'il écrivait avec des mains qui n'étaient pas encore coupables.

BO. Trahissent la vertu sur un papier coupable.

BA. Je vous prie que ce ne sont point vous à qui on reproche d'avoir violé la chasteté de notre langue et appris aux Français des vices étrangers et inconnus... Il n'y a point de muses si sévères que les françaises, ni de langue qui souffre moins le fard et l'apparence du bien que la nôtre, de façon que toutes sortes d'ornements ne lui sont pas propres et sa pureté est si ennemie de la licence des autres qu'il se fait souvent un vice français d'une vertu étrangère.

BO. Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

BA. J'avoue que j'écris de la même sorte qu'on bâtit les temples et les palais et que je tire quelquefois les choses de loin comme il faut faire dix mille lieues pour amener en Espagne les trésors de l'Amérique.

BO. Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.

BA. Il y a longtemps que j'ai appris de lui (du cardinal de Richelieu) que j'avais passé les autres sans excep-

ter même ceux-là qui ont voulu aspirer à la tyrannie, et usurper sur les esprits une autorité plus absolue que celle des lois et de la raison.

BO. Usurpant sur son âme un absolu pouvoir.

BA. Clitophon rêve-t-il toujours généreusement? Prend-il toujours des villes à table? Fait-il toujours des desseins d'outre-mer en sa ruelle de lit?... Il voulait réformer toutes les fortifications des places... Il attaqua toutes les villes du duc de Florence et ne voulut que tant de temps pour prendre celles de l'État de Modène, de Parme et d'Urbin, et j'eus bien de la peine à l'empêcher de toucher aux terres de l'Église et au patrimoine de Saint-Pierre[1].

BO. Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État,
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.

BA. La poésie que Dieu a choisie quelquefois pour rendre les oracles et pour expliquer ses secrets aux hommes, veut être employée à tout le moins à un usage qui soit honnête et ce n'est pas moins pêcher de s'en servir à des choses sales que de débaucher une religieuse.

1. On voit que Balzac faisait le portrait avant La Bruyère.

BO. Depuis le ciel en vers fit parler les oracles.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur en vers infâmes déserteurs...
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté.

BA. *Entretien XXXVIII, Sur le style burlesque.* — Cette sorte de raillerie sent plus la *farce* que la comédie.

Ni l'*heureux naturel*, ni le vrai art, ni la teinture de la sage antiquité, ni l'*air de la belle cour* ne se reconnaissent point en cette raillerie...

Manquant de l'agréable et du beau, elle emploie l'*étrange* et le monstrueux...

Il (le genre burlesque) a *rempli les villes et la campagne* d'un nombre infini de *mauvais* rimeurs...

On peut se travestir et se barbouiller au carnaval, mais le carnaval ne doit pas durer toute l'année...

A la fin il se trouverait des esprits *si amateurs des vilaines nouveautés* qu'ils voudraient introduire à la cour la langue des *gueux et celle des bohémes*... Ne saurait-on rire en bon français *et en stile raisonnable?*

BO. Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales,
Le Parnasse parla le langage des halles,
La licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et des bourgeois passa jusques aux princes,
Le plus mauvais plaisant eut des approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ses vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.

.. Ce qui a paru beau l'est quelquefois aussi peu que les femmes qui sont si bien peintes et si bien coiffées, quand elles ont laissé leur beauté sur leur toilette.

). Attends, discret mari. que la belle en cornette,
Le soir ait étalé son teint sur la toilette.

A. Et de l'autre côté, ce serait beaucoup pis si elle était chaste et fâcheuse et que j'eusse un ennemi de jour et de nuit qui me fît la guerre.

). T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?
... Le vice audacieux des hommes avoué
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre.

LA BRUYÈRE.

(*La Fontaine.*) Toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise...

(*Boileau.*) Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace,

semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie...

BOILEAU.

Au joug de la raison asservissant la rime
Et même en imitant toujours original,
J'ai su, dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Juvenal.

LA BRUYÈRE.

(*Corneille.*) Dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbes, qui prime, qui règne sur la scène.

BOILEAU.

(*Il parle de ses vers.*)

Et par le prompt effet d'un sel réjouissant
Devenir quelquefois proverbes en naissant.

PERROT D'ABLANCOURT.

Et le naufrage de tant d'autres pièces de l'antiquité qui se sont perdues soit par malheur ou par négligence.

BOILEAU.

Leurs noms sont échappés du naufrage des temps.

Galerie des portraits de Mlle de Montpensier.
(Préface, 1659.)

Il y a de la bassesse à un écrivain de vouloir captiver

la bienveillance des lecteurs par des préfaces suppliantes et soumises.

BOILEAU.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce.

SAINT-ÉVREMOND.

Depuis que j'ai lu le grand Alexandre, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes.

BOILEAU.

De Corneille vieilli sais consoler Paris.

BOILEAU ET VOITURE

VO. Car j'ai le cœur tout fait comme de cire, doux et traitable.

BO. Comme un lion vieilli, je suis doux et traitable.

VO. (*Lettre à Balzac.*) Cependant je trouve étrange qu'avec tant de raisons que vous avez d'être content, vous ne puissiez l'être et que tous les grands hommes étant satisfaits de vous, il n'y a que vous qui ne le soyez pas.

BO. Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

VO. Les pois verts sont bientôt passés.

BO. Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

VO. Tant et de si grandes actions les unes sur les autres rendront à l'avenir votre vie incroyable et feront que cette histoire passera pour un roman à la postérité.

BO. Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables
On dira quelque jour pour les rendre croyables...

70. Mettez donc, s'il vous plaît, monseigneur, quelques bornes à vos victoires, quand ce ne serait que pour vous accommoder à la capacité de l'esprit des hommes et pour ne pas passer plus avant que la créance ne peut aller.

80. Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire,
... Encor si ta valeur à tout vaincre obstinée,
Nous laissait pour le moins respirer une année
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter...

BOILEAU ET PATRU

PA. (*Compliments à l'Académie.*) En vain on sue, on se consume sur les livres, sans ce feu divin on ne peut vous suivre, on ne peut monter avec vous au faîte de la montagne...

BO. C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète...
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer...

PA. (*Lettre à Olinde*, 29 octobre 1659.) Au reste, je vous envoie l'apologue du vieillard et de la mort qui revient assez aux matières que nous venons de traiter. Un pauvre bûcheron chargé d'années coupe du bois dans une forêt et l'emporte sur ses épaules. Après avoir cheminé longtemps avec grand travail, enfin le cœur et les forces lui manquent. Il jette son fardeau par terre et, las d'une vie si malheureuse, souhaite et appelle cent fois la mort. La mort vient et lui demande ce qu'il veut d'elle. Le vieillard épouvanté : Je veux, dit-il, que tu m'aides à me charger...

Ce misérable vieillard, accablé d'ennui, aussi bien que de son fardeau, réclame la mort et ne souhaite que quitter enfin une vie si épineuse. Voilà la voix du désespoir. Mais aussitôt que la Mort paraît devant lui, il change d'avis et de langage, la misère ne lui est plus rien, voilà la voix de la crainte.

(*Le Bûcheron et la Mort.*)

Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin las de souffrir, jetant là son fardeau,
Il souhaite la mort et cent fois il l'appelle.
La Mort vient à la fin : Que veux-tu? cria-t-elle.
— Qui, moi, dit-il alors, prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger!

Brossette dit au sujet de cette pièce : « M. de La Fontaine avait mis en vers cette fable, mais comme il s'était un peu écarté du sens d'Esope, M. Despreaux lui fit remarquer qu'en abandonnant son original il laissait passer un des plus beaux endroits qui fût dans Esope. La Fontaine refit sa fable et M. Despreaux fit celle-ci en même temps. »

Patru écrivait également ce qui suit dans sa lettre à Olinde :

« L'apologue nous fait voir l'amour que les hommes ont communément pour la vie. Au milieu des plus

grandes calamités, ils craignent la mort qui pourtant les délivrerait de tous les maux dont ils se plaignent. » Voici maintenant la fable de La Fontaine :

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chemine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur...
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
— C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois : tu ne tarderas guère ..
Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes;
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine a écrit, dans une note, au bas de cette fable : « Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope... Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose aussi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fut dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant

que les anciens, ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre... »

Ce *quelqu'un* qui avertit La Fontaine de son omission est-ce Boileau, est-ce Patru?

O. La mort seule, ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie.

A. Il est maintenant hors des atteintes de l'injustice et de [l'envie.

BOILEAU ET VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

VA. Te les faisant remettre et tourner sur l'enclume,
Il les repolissait des bons traits de sa plume.
BO. Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

VA. Le théâtre jamais ne doit être rempli
D'un argument plus long que d'un jour accompli.
BO. Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

VA. Au vice comme cire il est ployable et tendre.
BO. Est prompt à recevoir l'impression des vices.

VA. De Thespis le premier la manière est venue
De la farce tragique encor lors inconnue,
Quand dans les chariots et tombereaux couverts
Conduit, il fit jouer publiquement ses vers
Par des gentils bouffons qui, d'une lie épaisse,
Leur face barbouillaient par les villes de Grèce.

D. Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau [1].

A. Au dedans de Paris j'ai vu dans les collèges
Les sacrilèges être appelés sacrilèges.
D. J'appelle un chat, un chat et Rollet un fripon.
Et par son nom encor appeler toute chose.

A. Mais cette liberté depuis étant restreinte.
D. Enfin de la licence on arrêta le cours.

A. Si les Grecs comme vous, chrétiens, eussent écrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ,
Doncques à les chanter, ores je vous invite.
D. De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles [2].

A. L'épigramme n'était qu'un propos raccourci.
D. L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

1. M. Brunetière qui prétend que l'auteur du *Lutrin* n'a pas connu la *Secchia rapita*, soutient aussi que l'auteur de *l'Art poétique* n'a pas lu Vauquelin. Il faut croire alors que c'est Vauquelin qui avait lu Boileau.

2. M. Geruzez, dans son excellent commentaire de *l'Art poétique* (Paris, Hachette, 1875) remarque que le mot *égayé* revient quatre fois, presque coup sur coup, dans le chant III. « Au vers 200, on ne comprend pas bien l'expression d'ornements *égayés*, ils seraient plutôt *égayants*, ou même gais. »

VA. Nature est le patron sur qui doit se former
Ce qu'on veut pour longtemps en ce monde animer.
BO. Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
— Souvent sans y penser un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même...
— Que la nature donc soit votre étude unique.
— Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser?

VA. Il retranche des vers comme chose ocieuse,
L'ornement superflu, la pompe ambitieuse,
Il donne une lumière au passage obscurci.
BO. Il réprime des mots l'ambitieuse emphase,
Ici le sens le choque et plus loin c'est la phrase,
Votre construction semble un peu s'obscurcir,
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

VA. Où la française Seine
Qui par tant de beaux champs en serpent se promène.
BO. J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène.

VA. Et ne fais pas ainsi que le peintre ignorant.
BO. Oh! le plaisant projet d'un poète ignorant!

VA. Pensez longtemps au faix que vous pourrez porter.
BO. Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

VA. Qui sait bien un sujet selon sa force élire,
Point ne lui manquera l'ordre ni le bien dire.
BO. Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

VA. Ce sont des vers muets que les tableaux de prix.
Ce sont tableaux parlants que les vers bien écrits.
BO. Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir.

BOILEAU ET DU BARTAS

D.B. Par toi nos bras hardis entreprendront d'oster
Le trident à Neptune et l'aigle à Jupiter.
BO. D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

D.B. Sur un papier menteur son mercenaire style
Ne fait d'une fourmi un Indou éléphant,
Du mol Sardanapale un Hercul triomphant.
BO. Trahissant la vertu sur un papier coupable...
Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurais flatter.
Je ne sais pas au ciel placer un ridicule
D'un nain faire un Atlas et d'un lâche un Hercule.

D.B. Soigneux de faire tôt et non de faire bien.
BO. Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

D.B. Ils doivent séparer du faux la chose vraie.
BO. Quelquefois du bon or je sépare le faux.

D.B. Pour faire recevoir l'un d'eux pour aliment,
Et l'autre rejeter comme impur excrément.
BO. L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

BOILEAU ET SCUDÉRY

SC. Et l'or de notre armure et qui brille en nos mains,
N'est qu'un riche tribut que l'on porte aux Romains.
BO. Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

SC. Où nous sommes sans cœur ayant été sans mains.
BO. Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main.
— Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains.

SC. Il discerne le vrai d'avec le vraisemblable.
BO. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

SC. Car la mitre à la tête et la crosse à la main.
BO. Et va la mitre en tête et la crosse à la main.

SC. Emeut, calme, attendrit, touche et transporte l'âme.
BO. Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

SC. Soutenaient la corniche énorme en sa grandeur.
BO. Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement.

SC. Ils découvrent Colding, peuple né pour la guerre.
BO. Il est esclave né de quiconque l'achète.

SC. J'ai pour me divertir dans cette roche affreuse
Une bibliothèque et superbe et nombreuse.
BO. Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.

SC. Chacun comme à l'envi d'une ardeur mutuelle.
BO. Partez, délivrons-nous d'un mutuel souci.

SC. Qui choquent l'innocence et protègent le vice.
BO. De choquer un auteur qui choque le bon sens.

SC. Devenaient à leur tour esclaves volontaires.
BO. D'une lâche indolence esclave volontaire.

SC. Et pour dernier bonheur il se connaît lui-même.
BO. Je songe à me connaître et me cherche en moi-même.

SC. Elle apprend à marcher à la raison naissante.
BO. Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
— La tragédie informe et grossière en naissant.

SC. Ne tiendra que de lui cet éclat sans pareil.
BO. Et dans ce grand éclat où tu te viens offrir.
— Mais pour moi que l'éclat ne saurait décevoir.

[illegible]. Une noble fierté paraît sur son visage.
[illegible]. Et son courage est peint sur son visage altier.

[illegible]. Lui-même à ce labeur prête ses mains royales.
[illegible]. Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.

[illegible]. Il dit tacitement qu'il souffre un grand ennui.
[illegible]. A ses yeux effrayés laisse dire le reste.

[illegible]. L'Arne voit sur ses bords ondoyer ses drapeaux.
[illegible]. Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux.
— Jamais rien de plus grand n'a paru sur tes bords. *

[illegible]. Il marche enveloppé de l'épaisseur de l'ombre.
[illegible]. Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.

[illegible]. Tombe et montre aux soldats une brèche accessible.
[illegible]. Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles.

[illegible]. Là repassant des yeux les célestes phalanges.
[illegible]. Il voit de saints guerriers une ardente cohorte.

[illegible]. Et venger l'Univers en vengeant notre affront.
[illegible]. Apprennent la vengeance aussitôt que l'affront.
— L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger.

[illegible]. Dans les discours obscurs ils portent le flambeau.
[illegible]. Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau.

SC. La plus vive éloquence est la plus naturelle.
BO. La simplicité plaît sans étude et sans art.

SC. Trois fois pour l'embrasser cette belle courut.
BO. Attends, discret mari, que la belle en cornette.

SC. Et d'homme qu'il était, il devient presque un ange.
BO. D'anges, ce sont vos mots, se transformait en diable.
— Avant le mariage anges si gracieux
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages.

SC. La gloire est le seul but où tout grand cœur prétend.
BO. Et tes braves guerriers secondant ton grand cœur.

SC. Vous dites que le Ciel autorise vos armes.
BO. Pour soutenir les droits que le Ciel autorise.

SC. Au haut du bâtiment superbement rangées.
BO. Ont loué du festin la superbe ordonnance.
— Et qu'ensuite six vers artistement rangés.

SC. Par qui semble du jour l'éclat ressuscité.
BO. Peut-être mon esprit prompt à ressusciter.

SC. Portons chez les Danois le bonheur de vos armes.
BO. Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer.

SC. Renouveler le bruit de tes faits éclatants.
BO. N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

— De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
— Qui chantant d'un héros les progrès éclatants.
— Du mérite éclatant cette sombre rivale.

c. Plus humble par la foi qu'on ne la voyait fière.
o. Telle aimable en son air, mais humble dans son style.

c Un silence éloquent parle de ses douleurs.
o. Œdipe tout sanglant fait parler ses douleurs.

c. S'éveille, ouvre un balcon et voit qu'elle est la chose.
o. Ses yeux en le voyant saisiraient mieux la chose.
c. Et le démon ravi du succès de la chose.

c. Dans ce siècle de fer les muses désolées,
Comme Ovide autrefois, se voyaient exilées.
o. C'est par toi qu'on a vu les muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.

. Trouve son infortune en son propre bonheur.
o. Et se fait de sa peine un noble amusement.
— Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude.

. Que l'orgueil de la mer s'abaisse en un instant.
o. Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre.

. Une ombre, une fumée, un chimérique honneur.
o. Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique.
— Un laurier chimérique et de maigres honneurs.

SC. Et tout cœur généreux se fait sa destinée.
BO. Et croire follement maîtres de son destin.
— La France sous tes lois maîtriser la fortune.
SC. Change seul le destin des Romains et des Goths.

SC. Allez-vous-en trouver un illustre cercueil.
BO. En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil.

SC. Je ne sais quoi de fier qui fait craindre et qui plaît.
BO. C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.

SC. Avec tant d'ornements que ses plus grands auteurs.
BO. Damon, ce grand auteur, dont la muse fertile.
— Bannissant de leurs vers les ornements reçus.

SC. Ne discernant plus rien, borne enfin sa victoire.
BO. Toi-même te borner au fort de ta victoire.

SC. A ses propres captifs il fait bénir leur chaîne.
BO. Qui rendit de son joug l'Univers amoureux.

SC. Il s'accroît par le vent et sa fureur s'augmente.
BO. La discorde en ces lieux menace de s'accroître.
— Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

SC. Et d'une voix tonnante il forme ces paroles
Capables d'ébranler la fermeté des pôles.
BO. Crier à ses lecteurs d'une voix de tonnerre.

SC. S'avancer d'arbre en arbre où sa fureur errante.
BO. Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

SC. Et l'on entend crier : liberté, liberté!
BO. Et tout crie ici-bas : l'honneur, vive l'honneur!

SC. Tu la sentis, Phocas, cette valeur funeste!
BO. Est enfin averti de ce trouble funeste.

SC. Là, pleine de dépit, cette amante animée
Sur un lit de drap d'or tombe à demi pâmée.
BO. En achevant ces mots cette amante enflammée.
Sur un placet voisin tombe à demi pâmée.

SC. Arrivent les premiers où l'honneur les appelle.
BO. Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous [attend.
SC. Allons en Italie où l'honneur nous attend.
BO. Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle.

SC. Et les siècles suivants amoureux de son nom.
BO. Voulez-vous du public mériter les amours?

SC. Mais portrait qu'un Apelle aurait peine à tracer.
BO. Entreprit de tracer d'une main criminelle
Un tableau réservé pour le pinceau d'Apelle.

SC. C'est Dieu seul qui m'engage à sa haute entreprise.
BO. Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
SC. Or sus donc! nobles cœurs, épousez sa querelle.

SC. Son âme ingénieuse à redoubler ses peines.
BO. Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse.

SC. Faire agir à son gré les merveilleux ressorts
Qui donnent mouvement aux membres de son corps.
BO. Qui d'un esprit divin fait mouvoir les ressorts.

SC. Sont les affreux objets que la sombre clarté
Fait voir confusément au soldat écarté.
BO. Dans ces affreux assauts du soleil éclairés.
SC. Et le soleil levant vient éclairer sa gloire.

SC. Ils forcent la fortune à les favoriser.
BO. Et forcer la victoire à te suivre avec eux.
SC. L'on vit assez longtemps la fortune incertaine
Entre l'ardeur Gothique et la valeur Romaine,
Mais le grand Alaric ne pouvant l'endurer,
La força de le suivre et de se déclarer.

SC. Enfin le haut rempart avec un bruit horrible
Tombe et montre au soldat une brèche accessible.
Mais le vaillant Romain, redoublant ses efforts,
La répare à l'instant avec son propre corps.
BO. Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.

SC. Son rival en chancelle et trois et quatre fois,
Et perd pour quelque temps et la vue et la voix.
BO. La force l'abandonne et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.

C. La nuit vient cependant et ses noires ténèbres
Couvrent et cent frayeurs et cent actes célèbres.
BO. C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre.
— Débrouille des vieux temps les querelles célèbres.

SC. Quel crayon assez noir suffit pour vous tracer?
BO. Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons. *

SC. L'oubli les enveloppe et leur nom meurt comme eux.
Sans l'illustre labeur des poèmes fameux.
BO. Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
— En poètes fameux rend nos climats fertiles!
Sans le secours des vers leurs noms tant publiés
Seraient depuis mille ans avec eux oubliés.

C. Or dans le plus profond de l'effroyable gouffre
Partout on voit ramper une flamme de soufre
Dont la couleur bleuâtre au rouge se mêlant
Tapisse horriblement le noir palais brûlant.
O. Une épaisse nuée à longs flots est sortie
Qui s'ouvrant à nos yeux dans un bleuâtre éclat.
C. Qui pousse à gros flots noirs l'éternelle fumée.

C. Dans les remparts de bois de ces châteaux flottants.
O. Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant. *

C. Que l'on fait comme on veut ou taire ou discourir.
O. Guilleragues qui sais et parler et te taire.

SC. A tous moments s'accroît l'effroyable tumulte.
BO. Jadis, non sans tumulte on m'y vit éclater.
— Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre.

SC. C'est un lion soumis qui sait flatter son maître.
BO. Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable.

SC. Comme tu l'as sauvé, sauve-moi du naufrage.
BO. Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
— Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

SC. Votre nom n'ira pas à la postérité
S'il ne reçoit par eux (les vers) ce qu'il a mérité.
BO. Par des vers immortels ont dû se mériter.

SC. Faire trembler le Tibre et l'aigle épouvanté.
BO. Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur.

SC. Ce sang qui coule encore est-ce une voix qui crie?
BO. Tu ne peux t'en bannir que l'orphelin ne crie.

SC. Que l'orgueil de la mer s'abaisse en un instant.
BO. A vu tomber enfin ses murs et son orgueil.

SC. Méritant presque alors l'encens et ses autels.
BO. Qui d'un indigne encens profanent tes autels.

SC. Et tous deux résolus de vaincre ou de mourir.
BO. Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir. *

L'amour les couronnait de roses sans épines.
Couraient chercher le ciel au travers des épines.

Il ne sait que lui dire, il demeure interdit.
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Et contre la fortune un assuré secours.
Trouvent contre le jour un refuge assuré.

Une solide paix, une paix triomphante.
Je ne veux point nier les solides bienfaits.
— J'achète à peu de frais de solides plaisirs.

Son amour endormi se réveille en son âme.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir.

Que le Goth plus heureux s'est ouvert le passage,
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée.
— Mais enfin ta douleur se faisant un passage.

Tout le monde observait sa fatale beauté.
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.

Croire voir Alaric une seconde fois.
Elle craint qu'Alaric ne soit vaincu deux fois.
Et que l'Église brûle une seconde fois.

Des superbes Romains les nombreuses armées.
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.

SC. S'examine en secret, se parle, se consulte.
BO. A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.

SC. Non, puisque le dépit ne guérit pas mon âme.
BO. Le prélat resté seul calme un peu son dépit.

SC. Elle étouffe en naissant cet enfant de la flamme.
BO. Enfants infortunés de ces raffinements.

SC. Vésuve merveilleux, montagne renommée.
BO. Mais plutôt toi qui fis ce merveilleux ouvrage.

SC. Mont que la mort de Pline a rendu si fameux.
BO. Du Portique fameux fuyez l'austérité.

SC. Qui ne sait que juger d'un miracle étonnant.
BO. Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
— Mais des heureux regards de mon astre étonnant.

SC. Après tant de travaux, après tant de combats.
BO. Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux.

SC. Lui livrer au seul bruit de sa valeur extrême.
BO. Et pour braver le chantre en son orgueil extrême.

SC. On le verra briller d'une gloire éternelle.
BO. Et d'aller du récit de ta gloire immortelle.

SC. De qui les bas-reliefs sont superbement riches
BO. Fit croire à leurs esprits ridiculement vains.
— Exprimer tes détours burlesquement pieux.

Un auteur de la vie au sépulchre enfermé.
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.

Vous dont le noble orgueil, d'un vol ambitieux.
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux.
— Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux.

Achetaient lâchement une honteuse paix.
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.

Et son front accablé commence d'en suer.
En vain pour la trouver je travaille et je sue.

Quoi ! dès le premier pas il bronche le perfide !
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher.

Tantôt il aime mieux son aimable présence.
Et fuyant des grandeurs la présence importune.
— Souvent sans y penser, ton auguste présence.

De tous les deux côtés la guerrière harmonie
Excite de nouveau leur vaillante manie.
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Sans pompe et sans témoins, il triomphe dans l'ombre.
Aussitôt je triomphe et ma muse en secret.

Et payaient des tributs même à leurs tributaires.
D'un tribut de douleur paya son attentat.

SC. Nous montrent le venin de leurs erreurs publiques.
BO. Craignez-vous pour vos vers la censure publique?

SC. Tout l'enfer retentit d'horribles hurlements.
BO. Que le diable toujours hurlant contre les cieux.

SC. D'où vient, mes compagnons, cette crainte frivole?
BO. Et partout enfantant mille ouvrages frivoles.

SC. Illustres compagnons de mon illustre faute.
BO. Illustres compagnons de mes longues fatigues.

SC. Signale également sa force et son adresse.
BO. C'est par là qu'un prélat signalant sa vigueur.

SC. Et par ses grands exploits faire trembler la terre.
BO. Malherbe d'un héros peut vanter les exploits
SC. Élève jusqu'au ciel leurs exploits mémorables.

BOILEAU.

Bienheureux Scudéry dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens,
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

BOILEAU ET BRÉBEUF

« Et maudit la Pharsale aux provinces si chère. »

BOILEAU.

R. Puisqu'à sa mort enfin ton cœur devait des larmes.
O. Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
R. Qu'ils reçoivent un prix qui n'était dû qu'à vous.

R. A ces soins décevants d'une bonté cruelle.
O. Que d'illustres témoins de ta vaste bonté.

R. Heureux ceux qu'une mort officieuse et prompte.
— Et que d'un trait perçant le fer officieux.
— D'une gaze subtile un voile officieux.
— Pour vanter à leur chef leur zèle officieux.
O. Ta probité sincère, utile, officieuse.
— Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère.
— Épouse d'un mari, doux, simple, officieux.

R. Ou si tu veux qu'ici ma colère s'explique.
O. Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux.

BR. La foudre accoutumée à punir les forfaits.
BO. Et tandis que ton bras des peuples redouté
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité[1].

BR. N'offre pas à ses vœux une gloire assez pleine.
BO. Qui lui fait son procès de pleine autorité.
— Damne tous les humains de sa pleine puissance.

BR. Et ses yeux seulement expliquent ses désirs.
BO. A ses yeux effrayés laisse dire le reste.

BO. La discorde qui voit leur honteuse disgrâce.
BR. Ne t'accorde pas même une disgrâce illustre.
BO. Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques.

BO. N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
— Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane.
— Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé.
BR. C'est en vain que la femme étale tous ses charmes.
— Donc aux objets d'horreur qu'étale la nature.
BO. Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes.

BO. Qui d'un esprit divin fait mouvoir ces ressorts.
BR. Ou si quelque démon anime ce grand corps,
Règle ses mouvements et conduit ses ressorts.
BO. Sur un bâton noueux laisse courber son corps
Dont la chicane semble animer les ressorts.

1. Cette image, vraiment cocasse, a été critiquée, même par les plus fervents admirateurs du poète.

O. Le calme dangereux succédant aux orages.
R. Ce calme croupissant, cette langueur profonde
Est plus à redouter que la fierté de l'onde.
O. Soutient dans les langueurs de son oisiveté.

R. De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
O. Accablait l'équité sous des monceaux d'auteurs.

R. Rend la main criminelle et souille les couleurs.
O. Entreprit de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

R. Nos repas somptueux sont les tributs des airs,
Depuis que notre luxe en a fait des richesses.
O. Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.
R. Ce tribut de clarté qu'il doit à l'Univers.
O. Et porte en d'autres lieux le tribut qu'il lui doit.

R. Nous avons des serpents usurpé le domaine.
O. Ravagé mes états usurpés à tes yeux.

R. Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne.
O. Mais je sais peu louer et ma muse tremblante,
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce grand éclat où tu te viens offrir.

O. La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.
R. A rendre Rome illustre et mon nom glorieux.

BR. Une colère altière, une mâle arrogance
Fit montrer sur son front toute son assurance.
BO. Et son courage est peint sur son visage altier.

BO. Et fuyant des grandeurs la présence importune.
BR. Abandonnez enfin cette gloire importune.
BO. Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune.

BR. Mon cœur ingénieux à s'affliger lui-même.
BO. Quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse.

BR. Les chênes et les ifs dont les feuillages verts
Conservaient le printemps au milieu des hivers.
BO. Il peut, dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers.

BR. Peut survivre à soi-même et forcer la Nature.
BO. Forçât la terre avare à devenir fertile.

BR. Abandonne la voile au vent qui la seconde.
BO. Là s'élançant d'un vol que le vent favorise.

BR. Ce fleuve audacieux dont la source féconde
Contre le jour naissant ose rouler son onde.
BO. Si dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source.
BR. Dans ces déserts brûlants voit de loin ou de près.

BR. Redoublent la terreur en redoublant les ombres.
BO. Par un récit affreux redoublent son effroi. *

R. Mais pour ne revoir plus la licence des eaux.
O. La licence partout règne dans les écrits.

R. Laisser à son grand cœur pousser tout son effort.
O. Dans une illustre Église exerçant son grand cœur.

R. Le sang de tes soldats est si vil à tes yeux
Qu'il faut le prodiguer et le perdre en tous lieux.
O. Allez, vils combattants, inutiles soldats. *

R. Faible séditieux, viens chercher dans mes veines.
O. Si dans cet instant même un feu séditieux.

R. Peux-tu craindre un chemin que César t'a frayé?
O. Te faire estropier sur les pas des Césars.

R. Les crimes de son cœur sont peints sur son visage.
O. Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie.
— Quand la Discorde encor toute noire de crimes.

R. Ma raison dessillée et mes yeux plus savants.
O. Mais que sert que la main leur dessille les yeux.

R. Il vient nous ajouter aux malheurs de la guerre.
O. Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.

R. Aux appâts naturels de ses rares beautés,
Elle avait ajouté des appâts empruntés.
O. Chacun cherche pour plaire un visage emprunté.

BR. Tous les climats sur elle étalaient leur largesse.
BO. En poètes fameux rends nos climats fertiles.
— Chaque climat produit des favoris de Mars.

BR. Quelle aveugle fureur arme tes légions?
BO. En vain j'arme contre elle une faible vertu.

BR. C'est alors que la Paix, cette illustre bannie.
BO. L'innocente Équité, honteusement bannie.

BR. Fait pâlir la Nature et fait trembler les cieux.
BO. Et jusque sous le dais faire pâlir le vice.

BR. Si féconde en héros, est un monstre à ses yeux.
BO. Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux.

BR. Semble être leur opprobre et ternir leurs lauriers.
BO. Touchant à vos lauriers, craindrait de les flétrir.
BR. Et ne met point encor les ongles en usage.
Peut-être pour la gloire aura-t-il son usage.

BR. Et je veux étaler aux yeux de l'Univers.
BO. On a beau se farder aux yeux de l'Univers.
— Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers.

BR. La terre dans son cœur a des bornes étroites.
BO. Maître du monde entier s'y trouvait trop serré.
BR. Victorieux du monde, il en demande un autre,
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horizon,
Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.

. Où l'heureux téméraire, où le fier Alexandre [cendre.
De vainqueur des humains n'est plus qu'un peu de
). Quoi donc! à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui! cet écervelé qui mit l'Asie en cendre!

. L'effroi de la nature et le malheur du monde.
). De sa vaste folie emplir toute la terre.
— Un injuste guerrier, terreur de l'Univers.

. Et ce Dieu, dont les soins veillent sur toutes choses,
Étale des effets dont il couvre les causes!
). Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes.

. Le crime le plus grand n'est qu'un crime en idée.
). Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime.

. Formé depuis longtemps sur ce parfait modèle.
). De ses héros sur lui forme tous les modèles.

. Ces courages flottants, ces âmes incertaines.
). Et balançant Dieu même en son âme flottante.

. Qui vois de l'Univers le timon en tes mains.
. Et qui jamais en vain ne prennent le timon.

. Allez, allez croupir dans un calme odieux.
. Dans le calme odieux de sa sombre paresse.
— A l'aspect odieux des mœurs de cette ville.

BR. Punir tous les sujets des cruautés du prince.
BO. Va par tes cruautés mériter la fortune.

BR. De pouvoir aux vaincus pardonner ma victoire.
BO. Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle.
BR. Veut que le fer lassé pardonne aux ennemis.

BR. A ces mots un beau feu brille sur son visage.
BO. Déjà plein du beau feu qui pour vous le transporte.

BR. Son nom fait en tous lieux l'office de ses mains.
BO. Condé! dont le nom seul fait tomber les murailles. *

BR. Tant de murs démolis, tant de villes réduites!
BO. Que de remparts détruits, que de villes forcées!

BR. Sa valeur n'a rien fait au gré de sa colère
Tant qu'il lui reste encor quelque progrès à faire.
BO. Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée.

BR. Trouve dans le désordre une ressource aisée.
— Le soldat suit après la route plus aisée.
BO. N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
BR. Semble te reprocher cette conquête aisée. *

BR. Fait au travers des flots marcher ses escadrons.
BO. Par son ordre Grammont, le premier dans les flots
S'avance, soutenu des regards du héros. *

R. Je revois l'appareil de ces noires tempêtes
Que le ciel autrefois enfantait sur nos têtes.
O. Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête. *

R. Une impure étrangère a presque sous ses lois
Rangé pompeusement les arbitres des rois.
O. Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois. *

R. Le ciel qui s'intéresse à mon juste courroux.
O. Quand mon esprit poussé d'un courroux légitime.

R. Et ses affreux regards qui répandent la crainte.
O. Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer.

R. Nous voyons en ce jour la Discorde étouffée.
O. Entonner en grands vers la Discorde étouffée.

R. Le ciel d'intelligence avecque nos souhaits.
O. De ces hommes sacrés rompit l'intelligence.

R. Qui se défit soi-même et mourut en naissant,
O. Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.

O. Si le ciel t'est ouvert, si ton œil clairvoyant
Peut voir ce qui n'est pas et lit dans le néant.
O. Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.

BR. Et d'un si noble orgueil ton cœur est revêtu.
BO. De si riches couleurs habillent ses leçons.
— En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu...

BR. Tu soutiens qu'en tous lieux leurs faveurs empressées.
BO. Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée.

BR. Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort.
BO. Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace. *

BR. Dont le mobile poids fait gémir la campagne.
BO. Fendent les flots tremblants sous un si noble poids. *

BR. Le sang patricien et celui du vulgaire.
BO. Trouve-t-on du vulgaire un chemin ignoré.
— Ah! dormez et laissez à des chantres vulgaires.

BR. Antoine fortuné dont la tête chenue.
BO. Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête...

BR. Je rendis la mer libre et tous ses Dieux vengés.
BO. Nous faire de la mer une campagne libre.
BR. Et la campagne libre ou les châteaux ouverts.

BR. Avec moi la victoire a parcouru la terre.
BO. Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
— Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.

Va, dit-il, va partout où ma vaillance éclate.
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.

La renommée enfin cette prompte courrière.
A peine de la nuit l'inégale courrière.

S'exagère sa peine et grossit son malheur.
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs?

Arme le roi d'Égypte, échauffe son audace.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage.
Lorsque d'un beau courroux tes troupes échauffées.
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.

Marchent à la faveur du silence et des ombres.
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit.

Rallume dans leur âme une noble chaleur
Et tâche à faire en eux ce que fait la valeur.
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur. *

Conservent le printemps au milieu des hivers.
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.

Que servit à son nom cette ardeur de combattre?
Ne saurait donc t'ôter cette ardeur de courir.
— N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
— C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.

BR. Et la foi parmi nous a produit des horreurs
Qu'à peine auraient osé les plus noires fureurs.
BO. L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,
Et l'orthodoxe même aveugle en sa fureur...

BR. Moissonnent les lauriers que vous avez semés.
BO. Méritez les lauriers qui vous sont réservés.

BR. Ces deux fiers assaillants se voyant en présence
Se menacent des yeux et de la contenance,
Et se lancent tous deux des regards violents.
Ils fondent l'un sur l'autre en taureaux furieux.
BO. L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage,
Tels deux fougueux taureaux de jalousie épris...
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.

BR. Ah! que contre l'orgueil l'instinct a peu de force,
Que pour l'âme des grands c'est une faible amorce!
BO. Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelés ne montent que par force.

BR. Et de là l'indigence au milieu des richesses.
BO. Au fort de la famine entretient l'indigence.
— Rencontrent la disette au sein de l'abondance.

BR. Où le Nard, serpentant au milieu des roseaux,
Va perdre dans le Tibre et son nom et ses eaux.
BO. Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux. *

. Et laissez-nous sentir sans hâter nos disgrâces.
. La discorde qui voit leur honteuse disgrâce.
. Et dans nos maux passés nos disgrâces futures.

. Théâtre de sa gloire et de son infamie.
. Sera de leurs complots le théâtre honteux.

. Tes mains fument encor du sang de son rival.
. Et des coups redoublés tout le rivage fume. *

. Pour la dernière fois cette troupe insensée.
. Et par qui maître enfin d'un chapitre insensé.

. Les cheveux en désordre et la vue égarée.
. Demeure le teint pâle et la vue égarée.

. Les arbres odorants sont ses riches largesses.
. Et signala pour moi sa pompeuse largesse.

. Et Rome nous promet un Illion nouveau.
. Et fait d'un vain pupitre un second Illion.

. Sans piller les douceurs de la plaine fleurie.
. Moi donc qui connais peu Phœbus et ses douceurs.

. Et lorsque sa naissance est un présent du crime.
. Son mérite sans tache est un de tes présents.

. Les ans qui changent tout en ont fait des ruisseaux.
. Le temps qui change tout change aussi nos humeurs.

BR. Qui marcha sans horreur sur la pourpre Romaine.
BO. Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis.

BR. Est tyran sur la terre autant que sur les eaux.
BO. Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde.

BR. Oh! que les cieux obscurs et l'horreur des ténèbres.
BO. Rôder autour de toi dans l'horreur des ténèbres.

BR. Qui mit la paix de Rome et ta gloire au cercueil.
BO. En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil.

BR. La solide épaisseur de sa peau dure et forte.
BO. Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

BR. A l'Univers entier un démon tutélaire.
BO. Cependant pour flatter ce rimeur tutélaire.

BR. Le devoir étouffé, la justice aux abois.
BO. Dès que j'y veux rêver ma verve est aux abois.
BR. Pour mettre noblement sa patrie aux abois.

BR. Et du sombre ascendant l'influence secrète.
BO. Peut des astres malins corriger l'influence.

BR. Donc aux objets d'horreur qu'étale la nature.
BO. Vous voulez m'étaler vos feuilles criminelles.

BR. Quand le danger paraît le courage l'affronte.
BO. Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

BR. Ce rebut des humains s'abandonne au repos.
BO. Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre.

BR. Et trouve sur son front les malheurs de Pharsale.
BO. Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

BR. Où l'heureux téméraire, où le fier Alexandre.
BO. Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.

BR. Si peu d'intelligence et si mal assortis.
BO. De ces hommes sacrés rompit l'intelligence.

BR. Sur l'or de ses cheveux le feu des diamants.
BO. Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants.

BR. De ces fleurs dont le temps ne fait pas sa conquête.
BO. Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.

BR. Ainsi que de Cadmus la semence charmée.
BO. Là s'arrête Themis, la piété charmée.

BR. Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre
Le ciel armé d'éclairs tonne contre la terre.
BO. Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

BR. Tous ces heureux accords, ces douces sympathies.
BO. Comment en vers heureux assiéger Doësbourg?

BR. A de si bas effets ne sont pas limités.
BO. Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers.

BR. Ce que Typhon vomit de soufre et de bitume.
BO. Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre.

BR. Et montrer au soleil sa marche et ses desseins.
BO. La nuit baisse la vue et du haut du clocher
Observe les guerriers, les regarde marcher.

BR. J'ai fait presque à mon nom un immortel affront.
BO. Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront.
— L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.

BR. Et lui portant ses eaux, il lui vient insulter.
BO. Et de noyers souvent du passant insultés.

BR. Voit des fleuves soumis rendre hommage à ses ondes.
BO. Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux.
BR. Pour défier les vents et la fierté des eaux.
BO. De ses fameux remparts démentir la fierté.

BR. Voit les astres confus et leur cours arrêté.
BO. D'un joug déjà prochain menace tout son cours.
— Confus il les aborde et renforçant sa voix.
— Et contemple longtemps avec des yeux confus.

BR. Quel spectacle, dit-elle, et quel objet d'horreur
Verse dans vos esprits cette indigne terreur?

BO. Ami, lui dit le chantre, encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur!

BR. S'acquièrent chaque jour des triomphes nouveaux.
BO. Que Racine, enfantant des miracles nouveaux.
BR. Tout ce que la nature enfante d'odieux.
— Étalaient aux humains des miracles nouveaux.
BO. L'animal le plus fier qu'enfante la nature.

BR. Acquis dans les enfers assez de privilège.
BO. Sont pour entrer au ciel d'assurés privilèges.

BR. Quel crime, quel dégoût me vole tes caresses?
BO. Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses.

BR. Cependant le soldat au fort de l'indigence.
BO. Alors le noble altier pressé de l'indigence.

BR. Le pompeux appareil d'un superbe équipage.
BO. Et traînant en tous lieux de pompeux équipages.

BR. Si du fier Aquilon les haleines bruyantes.
BO. Faisait taire des vents les bruyantes haleines.

BR. Ces pâles magistrats, cette troupe timide
Marche en confusion où son trouble les guide.
BO. Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.
— Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.

BR. Trouver encor un coup des palmes toujours prêtes.
BO. En vain pour te louer ma muse toujours prête. *

BR. Les prévient et les laisse en de sombres détours.
BO. N'avait d'un art menteur enseigné les détours.

BR. Ces nobles mouvements d'une tendre amitié.
BO. Si d'un beau mouvement l'agréable fureur.

BR. Sors plus impétueux de ton palais humide.
BO. Qui toutes accourant vers leur humide roi. *

BR. Pousse vers l'ennemi son coursier écumant.
BO. Son coursier écumant sous son maître intrépide. *

BR. La vertu cède au nombre et malgré sa valeur
Le chef dans ses remparts va cacher sa douleur.
BO. Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts.

BR. Les crimes de son cœur sont peints sur son visage.
BO. Et son courage est peint sur son visage altier.
— Cependant à le voir avec tant d'arrogance.
— Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance.
BR. Une colère altière, une mâle arrogance.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.

BR. Trop insensible époux, âme trop inhumaine...
BO. Ou vas-tu, cher époux, est-ce que tu me fuis?

BR. Chère et fidèle épouse, adorable Octavie...
BO. Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce et fière...

BR. Ces forfaits que la terre a changés en vertus.
BO. Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime.
BR. Qui d'un heureux vainqueur doit faire un grand cou-
[pable.
— Reconnais en César le bonheur de tes crimes.
— Et les crimes heureux mériter des autels.
BO. Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime.

BR. Promettre un heureux sort au caprice des armes.
BO. Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices.

BR. Tous deux ont sur le front la haine et la colère.
BO. A l'aspect l'un de l'autre, embrasés, furieux,
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.

BR. Et perce de la vue et blesse des regards.
BO. Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.

BR. Pangée en retentit, ses antres en mugissent.
Du vaste Pélion les cavernes gémissent.
BO. Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

BR. En vain le roi d'Épire et le jeune Africain
Ont paru sur tes bords, la foudre dans la main.

BO. Et depuis ce Romain dont l'insolent passage...
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. *
— Va la foudre à la main rétablir l'équité.
BR. Et se rendre en un jour le plus grand des humains.

BR. Soit que l'illusion d'un songe caressant.
BO. Dormait au bruit flatteur de son onde naissante. *

BR. Ou quand pour t'assurer un temple et des autels
La mort viendra te mettre au rang des immortels.
BO. Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels.

BR. Tu tombes sous le poids de ta propre grandeur.
BO. Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage. *

BR. L'étrange aveuglement dont leur âme est saisie.
BO. Et réparant du sort l'aveuglement fatal.

BR. Rien n'a dans tous les cœurs versé plus d'amertume.
BO. Faisant couler des flots de fiel et d'amertume.

BR. A de plus durs combats la valeur disposée.
BO. Quelle muse à rimer en tous lieux disposée. *

BR. Et sous ses escadrons fait gémir les campagnes.
BO. Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint. *

BR. Compose son maintien, déguise sa colère.
BO. Composer sur ses yeux son geste et son langage.

. Cent fois il a fixé des peuples maltraités
La course vagabonde et les vœux agités.
). Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde.
— C'est bien fait, il est temps de fixer tes désirs.

R. Mon cœur ingénieux à s'affliger lui-même.
). Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse.

R. De sa vaine grandeur sont les vains ornements.
). L'honneur beau par soi-même et sans vains ornements.

R. Un jour à nos neveux ne sera qu'une fable.
). Si quelque esprit malin les veut traiter de fables.

R. Importune les Dieux et fonde leurs arrêts.
). Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune.

R. Y passent un hiver qui ressemble au printemps.
). Recéler le printemps au milieu des hivers.

R. Et chacun porte en soi ce conseil salutaire.
). Et prenant désormais un emploi salutaire.
— Oh! que si cet hiver un rhume salutaire.
— Maintenant de sa sœur les règles salutaires.

R. Ce qu'un luxe souvent a de plus fastueux.
). Il vous comble partout d'éloges fastueux.
— Son tour, simple et naïf, n'a rien de fastueux.
— L'ignorant s'ériger en savant fastueux.

BR. Voilà, voilà, Romains, les funestes crayons
Des horreurs que déjà trament nos factions.
BO. Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits.

BR. Ne roulent seulement qu'une onde languissante
BO. Quel pitoyables vers! quel style languissant!

BR. Le chef sous ces transports d'une ardeur indiscrète,
Et le Romain conduit par ses vœux indiscrets.
BO. Que veut-il, dira-t-on, quelle fougue indiscrète?
— Mais répondez un peu; quelle verve indiscrète?

BR. A cet air homicide il eut prêté les mains.
BO. Si mon cœur en ces vers qui parle par ma main.

BR. Sa chute est à ses yeux un malheur qui l'oblige.
BO. Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige.

BR. Il rende l'insolence et les crimes heureux.
BO. De vos jeux criminels a nourri l'insolence.

BR. Ce fleuve qui des vents la licence révère.
BO. Chez toi dans une vie ouverte à la licence.
— Surtout de ce poème il bannit la licence.

BR. A lancer de la Fronde un trait inévitable.
BO. Le public malin jette un œil inévitable.

Tu peux d'un front serein et d'un visage égal.
Toujours vers la justice, aller d'un pas égal.
Un air toujours égal règne sur son visage.
— Verra d'un œil égal ton empire abattu.

Marche en confusion où son trouble les guide.
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide. *
C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit.
Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit.

Lâche peuple du Nil, nation diffamée!
— Ces pestes de la cour, ces âmes diffamées!
Qui sans se diffamer aux yeux du spectateur.

Ce n'est pas dans leur main que le fer est coupable.
Trahissant la vertu sur un papier coupable.

BOILEAU.

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.

LES CLASSIQUES IMITATEURS DE CHAPELAIN

L'œuvre de Chapelain, *la Pucelle*, n'est pas sans intérêt; quoi qu'on ait dit, elle peut se lire. La suite du récit est assez claire et les épisodes n'en arrêtent pas trop la marche; ils sont d'ailleurs imités pour la plupart de Virgile, l'Arioste, le Tasse, Ronsard et de tous les auteurs célèbres d'épopées.

Le style est très inégal, tantôt simple et énergique, tantôt précieux et lâche; les descriptions bien réussies et judicieuses ou singulières et même ridicules; il y a du mauvais, du bon et même du beau dans les détails et dans les images. Ce beau est pénible et travaillé, mais il se présente sous un jour favorable, il brille comme des parcelles d'or dans les minéraux. Les rimes sont généralement riches, plus riches que celles de Boileau qui n'a point dédaigné d'emprunter à sa victime des idées, des figures et même

des vers entiers, sous forme de parodie, mais aussi autrement[1]. Les alexandrins sont d'une cadence assez monotone, se succèdent trop souvent deux à deux, avec le sens arrêté au second vers. L'auteur tombe parfois dans le *troubadour* comme les gravures de l'édition; on croit alors lire un bout de chanson de la reine Hortense. Il fait souvent effort pour se hausser à l'héroïsme cornélien et bien qu'il ait critiqué Lucain avant Boileau, il prend parfois l'emphase pour le sublime. Somme toute, le poème est bien composé, les incidents assez variés; l'auteur, on le sent, n'est dépourvu ni d'esprit, ni même d'imagination, mais il a trop du mauvais goût de la plupart de ses contemporains, et les vers de son poème qui nous choquent le plus ne sont pas ceux que cite Boileau, moins ennemi du genre précieux qu'on veut bien le dire et qui s'est toujours montré respectueux de l'opinion dominante et de la mode. Un problème intéressant est de savoir dans quelle mesure *la Pucelle* avait réussi auprès du grand public; elle a eu plusieurs éditions, mais son succès

1. Boileau ne songeait sans doute d'abord qu'à parodier Chapelain, mais voyant que le public goûtait ces beautés empruntées comme des beautés naturelles, il a mis *la Pucelle* plus largement à contribution. Il est très intéressant de noter, qu'à quelques exceptions près, Boileau se sert dans le genre sérieux des mêmes formes de style que dans le genre comique.

semble avoir été plutôt un succès passager et d'estime, qu'un succès populaire et durable; et d'ailleurs Boileau n'a pas été le premier à la critiquer et à l'attaquer par l'arme du ridicule. Mais comme il en fait sa tête de Turc, et qu'on ne lit plus la plupart des écrivains de son temps, il semble au lecteur mal averti que sa satire précoce ait découvert la première les défauts et les bizarreries de ce poème d'une exécution laborieuse, mais animé d'un souffle religieux et patriotique; le sujet déjà était une trouvaille, il se prêtait admirablement au merveilleux, tel qu'on le concevait alors, et son auteur l'a élaboré et conduit à son terme avec une persévérance et une conviction qui lui font honneur[1].

Ce que j'ai dit de *la Pucelle* pourrait s'appliquer dans une certaine mesure à l'*Alaric* de Scudéry et à la *Pharsale* de Brébeuf. Toutes ces œuvres, comme les portraits d'un même siècle, ont un air de famille. Cependant la langue de Brébeuf est plus nerveuse et plus colorée, en même temps que d'une préciosité plus outrée. Celle de Scudéry coule plus facile, elle a la vive allure, la crânerie méridionale. Le premier et le dernier chant d'*Alaric* sont les mieux

1. On sait que Chapelain n'a publié que la première partie de son poème, et que les derniers livres, bien qu'achevés, devaient rester longtemps inédits.

travaillés, certaines parties paraissent composées sans soin et, pour tout dire, bâclées. Quant au fond, les inventions de Scudéry sont parfois amusantes, mais généralement peu sensées. Brébeuf ne doit pas être apprécié sous ce rapport, puisqu'il traduit Lucain, mais on peut lui reprocher des longueurs et des redites. En somme, Chapelain me paraît supérieur à ses deux rivaux et même à Saint-Amant, ingénieux dans ses descriptions, et pittoresque dans son style, mais trop souvent bizarre, fantasque même, et d'une versification débridée et trop peu châtiée.

EXTRAITS

DE LA PRÉFACE DE *LA PUCELLE*

CHAPELAIN.

Comme le *vulgaire* demande du *fard* dans les objets qu'on lui présente, pour ce qu'il n'est pas sensible aux véritables beautés, comme il n'aime pas même les *vrais ornements* s'ils ne sont pas sans nombre et sans mesure, qu'il n'est charmé de rien tant que de l'ingéniosité *affectée* et immodérée de *Lucain*, qu'il trouve presque *insipide* la sagesse et la magnificence de *Virgile*, j'ai pensé devoir faire en ce lieu ma déclaration que c'est en connaissance de cause que je me suis résolu à marcher sur les traces du dernier, reconnu de tous les temps pour *le seul guide qui mène au Parnasse* [1], pour le seul poète qui conserve le jugement dans la fureur et pour le seul peintre capable *de bien imiter la nature*...

J'ai appris de lui que le caractère de la *narration*, même dans l'épique, demande surtout la *clarté* et qu'elle ne devait chercher à se faire belle que par le

1. On verra plus loin avec quelle mauvaise foi Boileau accuse Chapelain « de prendre le pas au Parnasse au-dessus de Virgile ».

choix des paroles *pures*, sonnantes et *énergiques*, par l'emploi des *figures grandes et fortes* sans *extravagance* et par des *pensées nobles* et graves et toutes du sujet. J'ai appris de lui que les traits guindés, pour spirituels qu'ils puissent être, en sont absolument *bannis*, que les efforts d'imagination sont des marques de faiblesses *de sens* et que quand on fait un ouvrage tout de lumières, on n'a pas mieux réussi qu'aurait fait le sculpteur bizarre qui, pour former une statue admirablement belle, se serait imaginé la devoir faire toute d'yeux. C'est pourquoi comme dans l'expression des mœurs et des passions je me suis plus attaché aux sentiments de la nature qu'aux *subtilités* de la *déclamation*, je me suis aussi tenu le plus qu'il m'a été possible dans la narration au *caractère qui lui est le plus propre* et ne lui ai permis de se parer que de choses qui la pouvaient *soutenir* sans la défigurer...

BOILEAU.

Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée...
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile...
Prenez mieux votre ton, soyez simple avec art
Sublime sans orgueil, agréable sans fard...
Tout ce pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles...
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté...
Et de son tour heureux imitez la clarté...

Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond...
Conservez à chacun son propre caractère...
D'un air plus grand encor la poésie épique
Dans le vaste récit d'une longue action
Se soutient par la fable et vit de fiction...
Ainsi dans cet amas de nobles fictions...
Banissant de leurs vers ces ornements reçus...
Ne présentez jamais de basse circonstance...
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté...
Virgile au prix de lui n'a point d'invention,
Homère n'entend point la noble fiction...
Que la nature donc soit votre étude unique...
Souvent dans son orgueil, un subtil ignorant...
Une merveille absurde est pour moi sans appas...
L'ode avec plus d'éclat et non moins d'énergie...
Le vulgaire ébloui de ces faux agréments (la pointe)...
Insipides plaisants, bouffons infortunés...
La plupart emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Tout reconnut ses lois et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

CHAPELAIN.

Qu'en l'examinant, ils se souviennent de se tenir renfermés dans les limites de l'héroïque, sans désirer en lui ce qui n'appartient qu'à l'élégie, qu'à l'ode, qu'à l'épigramme et qu'au roman ; celui-ci entre autres qui

lui ressemble davantage, devant empêcher par sa différence spécifique qu'on ne les confonde et qu'on attende les mêmes choses de tous les deux...

BOILEAU [1].

Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse,

1. BOILEAU.

Chapelain veut rimer et c'est là sa folie,
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Menage sifflés,
Lui-même il s'applaudit et, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que ferait-il, hélas, si quelque audacieux
Allait pour son malheur lui désiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,
Montés sur deux grands mots comme sur deux échasses,
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornements à la ligne plantés.

Certaines de ces expressions sont prises de Montaigne que Boileau imite quelquefois, comme dans ce vers :

Aiguiser par la queue une épigramme folle.

L'auteur des *Essais* avait dit : « Et qui n'admire plus sans comparaison l'égale polissure et cette perpétuelle douceur et beauté fleurissante des épigrammes de Catulle que tous les aiguillons de quoi Martial aiguise la queue des siens. » Un peu plus loin, Montaigne parle de ces apprentifs qui « ont besoin de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages pour nous apprêter à rire ». Et il est impossible de ne pas rapprocher de ce passage, les vers bien connus de l'épître IX :

En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre...

Il y aurait un livre encore neuf à écrire sur les emprunts oratoires et philosophiques du grand siècle qui n'a été appelé tel que parce que la langue s'y est fixée ou plutôt figée.

Trop de rigueur alors serait hors de saison.
Tout poème est brillant de sa propre beauté.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme,
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

BOILEAU ET CHAPELAIN [1]

CH. Et dans ce choix forcé son esprit éperdu
Entre ces deux partis demeure suspendu.
BO. Son époux s'en émeut et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu.
— Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu...

CH. Met un nouvel amas de saints enchantements.
BO. Que sert ce vain amas d'une inutile gloire.

CH. Oppose tout le corps de son immense armée.
BO. Armant de ses neveux la gigantesque engeance.

CH. Suit, mais suit à regret le torrent de son sort.
BO. Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne. *
— Il ne résiste point au torrent qui l'entraîne.

CH. Tombe de maux en maux au fond du précipice.
BO. Toi donc qui vois les maux où ma muse s'abîme.

1. Nos citations de *la Pucelle ou la France délivrée* sont empruntées à la troisième édition revue et retouchée, in-12, Paris, chez Augustin Courbé, 1657.

CH. Sa contenance est humble et pourtant sans bassesse
BO. Pour toi l'humilité devient une bassesse.

CH. Sur elle, avec transport, il attache les yeux.
BO. Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports?

CH. Des sourcilleuses tours saper le fondement.
BO. De toute piété saper le fondement.

CH. Leur son enfle le cœur de nos braves soldats.
BO. Là tous mes sots enflés d'une nouvelle audace.

CH. De leur étrange guerre étonnent la nature.
BO. Vient de ses noirs frimats attrister la nature.

CH. Le crime de mon sein et son fruit détestable.
BO. Qui de remords sans fruit agitant le coupable.
— Doit être l'heureux fruit de notre repentance.

CH. Tu le perds pour me perdre et d'un courroux brutal.
BO. Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

CH. Elle est sa seule idole, elle est sa seule reine.
BO. En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine.
— Sacrifier à l'homme, adorer son idole.

CH. L'indiscrète vertu dégénère en fureur.
BO. Mais répondez un peu, quelle verve indiscrète?
— Et cherchant sur la brèche une mort indiscrète.

. Assez a parmi nous régné ton insolence,
Assez ton artifice, assez ta violence.
). Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.

. Ne fait point avorter le fruit de la victoire.
). Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles.

. Elle aime sa misère et son ignominie.
). Et courant à l'honneur trouve l'ignominie.

. Et de mes envieux réprimé l'insolence.
). Si tous ces vains conseils loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer.
— Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer.

. Éprouve plus qu'aucun la faveur du soleil.
). Pradon comme un soleil en nos jours a paru.

. Que font et que défont les caprices des vents.
). On me verra toujours sage dans mes caprices.

. Enfin malgré les flots, les écueils et les vents.
). En vain malgré les vents aux bords de l'Hesperie.

. Représentent la guerre au milieu de la paix.
). Au milieu de la paix font voir les barricades.

CH. Les efforts qu'il emploie à s'en débarrasser
Ne lui servent de rien qu'à s'y plus enfoncer.
BO. A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.

CH. Par tant d'exploits fameux en une seule année.
BO. Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes. *

CH. D'un cours perpétuel de faits miraculeux
Égalera les faits des siècles fabuleux.
BO. Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables.

CH. Aux peuples étonnés te rendront vénérable.
BO. Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
— Au seul bruit répandu de sa marche étonnante.

CH. Par la perte des Goths Norlingue diffamée.
BO. Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous.
— Qui sans se diffamer aux yeux du spectateur.

CH. Qui l'aide à supporter le faix de la couronne.
BO. Et qui sont accablés du faix de la couronne.

CH. De trouble à ces objets se recule en arrière.
BO. N'a jamais en marchant fait un pas en arrière.
— Mon Pegase se trouble et recule en arrière.

1. Et qui tient à bonheur qu'on se laisse obliger.
2. Avant que tes bienfaits courussent me chercher.

1. Sous vingt fidèles clefs le saint vase est serré.
2. Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt.

1. Le prince veut répondre et se trouve sans voix.
2. Et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.

1. La victoire douteuse est désormais certaine.
2. Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse. *

1. Là le sort incertain se maintient en balance.
2. Le destin à ses yeux n'oserait balancer. *
— Et souvent avec Dieu balance la victoire.

1. Un trait est moins léger, Chinon baisse, décroît,
S'éloigne, se blanchit, s'efface et disparoît.
2. Sous leurs pas diligents le chemin disparoît
Et le pilier loin d'eux déjà baisse et décroît.

1. Le trait siffle par l'air et d'un vol élancé.
2. Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.

1. Elle voit accourir la discrète Yolante,
De ses plus chers secrets fidèle confidente.
2. Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle.
Le vigilant Girot court à lui le premier...
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle.

CH. Cependant vient la nuit sur l'aile du silence.
BO. Mais la nuit aussitôt de ses ailes affreuses.
CH. Jettent aux ennemis une affreuse lumière.

CH. Il se coule en son âme et sa langue infectée
Du venin dont ce Monstre eut l'haleine empestée.
BO. Sortait pleine d'attraits de sa bouche empestée.
De son mortel poison tout courut s'abreuver.

CH. Et leur fait voir le jour au milieu de la nuit.
BO. Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.

CH. C'est l'enfant de ma tête et le fruit de mon sein.
BO. Enfants infortunés de mes raffinements.

CH. Et le courage en elle alors cède à la crainte.
BO. La colère à l'instant succédant à la crainte.

CH. Rien de lui ne demeure et l'insolente flamme.
BO. Sous le coupable effort de la noire insolence.

CH. Et leurs tristes regards te le dirent assez.
BO. A ses yeux effrayés laisse dire le reste.

CH. Et haste du désir la tardive lumière.
BO. Semblait du jour trop long accuser la paresse.
Des temps trop paresseux vient hâter les moissons.

CH. Ramasse tes guerriers par la frayeur épars.
BO. Rallia du regard leurs cohortes craintives.

CH. Se destine partout où sera le danger.
BO. Chacun d'eux au péril veut la première part. *

CH. A ses coups l'ennemi plie et prend l'épouvante
BO. A Wurtz, jusqu'en son camp va porter l'épouvante.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne. *

CH. Sous l'effroyable coup d'une grêle si dure.
BO. Les livres sur Evrard fondent comme une grêle.
Le volume effroyable
Lui rase le visage.
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

CH. En valeur, en fureur chacun là se signale.
BO. C'est par là qu'un prélat signalait sa vigueur.

CH. Il les fit pour son prince et d'un soigneux devoir.
BO. Sans le secours soigneux d'une muse fidèle.

CH. Neuf riches citoyens, basses et faibles âmes,
Craignirent de brûler en de si belles flammes.
BO. Ainsi son cœur pour toi brûlait d'un si beau feu.

CH. Ce grand cœur par lui seul pouvait être abattu.
BO. Dans une illustre Église exercer son grand cœur.

CH. Tu revêts son orgueil de mon manteau royal.
BO. Toi donc qui de mérite et d'honneurs revêtu

CH. Étrangers dont le fer, dans le champ de la gloire,
A tant de fois sur nous moissonné la victoire.
BO. Que de moissons de gloire en courant amassées.

CH. Par des soupirs dévots et de pieuses larmes.
BO. La volupté le sert avec des yeux dévots.

CH. Aura mis par son ordre un géant aux abois.
BO. Déjà de tous côtés la chicane aux abois.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
En achevant ces mots, cette amante aux abois.

CH. Fait mesurer la terre à dix des plus vaillants.
BO. Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre.

CH. Leur corps plus que de gland se repaît de douleur.
BO. Fait mourir l'appétit et naître la douleur.

CH. Le soldat de lui-même accourt à son drapeau,
En tumulte s'y range, et ce tumulte est beau.
BO. L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage.

CH. Vous pouvez toutefois conjurer la tempête.
BO. Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête.
CH. En vain tout son effort eût choqué ta vertu
Sur nous comme sur lui va tomber la tempête.

CH. A cent trépas honteux s'estime condamné.
BO. La discorde qui voit cette honteuse disgrâce.
CH. Nous a réduits à prendre un parti si honteux.

H. Viennent mettre leur crainte à l'abri des remparts.
BO. Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours.

CH. Et tout ce qu'en sa route éclaire le soleil.
BO. Suis-moi, qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.
CH. Que le prochain soleil les verra dans ce port.
BO. Dans ces affreux assauts du soleil éclairés.
— Demain avec l'aurore un Lutrin va paroître.
— L'aurore cependant d'un juste effroi troublée
Des chanoines levés voit la troupe assemblée.

CH. Elle, que satisfait cette noble chaleur.
BO. Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur.

CH. Mais l'honneur l'a surtout pour compagne fidèle.
BO. O toi, de mon repos, compagne aimable et sombre.

CH. Mange le pain céleste et boit le sacré vin.
BO. Prenons du Saint-Jeudi la bruyante crecelle.

CH. L'orgueil cède à l'effroi de ces âmes altières.
— Chacun aspire à vaincre et d'une voix altière.
BO. Quand le pygmée altier, redoublant ses efforts.

CH. Et l'exquise abondance y règne avec éclat.
BO. Et signala pour moi sa pompeuse largesse.

CH. L'amazone du ciel dont la gloire est sans tache.
BO. Le mérite sans tache est un de ses présents.

CH. Tes timides conseils ne sont plus de saison.
BO. Trop de rigueur alors serait hors de saison.

CH. La valeur que du ciel je tiens par privilège.
BO. Que c'est des gens de cour le plus beau privilège.

CH. Il était devenu notre ami véritable,
BO. C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

CH. On repart et leur faim par la veille aiguisée
Sur les vivres anglais à peine est épuisée.
BO. Leur appétit fougueux par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.

CH. Tout le ciel y conspire et fait briller en elle.
BO. Tandis que tout conspire à la guerre sacrée.

CH. Ce visible secours de son bras adorable.
BO. Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires.

CH. D'impudiques désirs et de lascives flammes.
BO. Son feu n'allume pas de criminelle flamme.
— Qui, brûlant d'une flamme impure.

BO. Aussitôt on se lève et l'assemblée en foule
Avec un bruit confus par les portes s'écoule.
CH. On quitte alors le temple et l'innombrable foule
Par tous les trois portaux avec peine s'écoule.

Habite la terreur qui, par cent froides mains,
Serre et glace les cœurs des malheureux humains.
Et malgré la frayeur dont les cœurs sont glacés.

Satan qui de ce mal flatte la frénésie,
Et qui voit cette porte ouverte à l'hérésie.
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'hérésie.

Il voit ses bataillons de frayeurs éperdus.
— Tient les pâles bourgeois avec art dispersés.
Il voit de toutes parts
Ses pâles bataillons par la frayeur épars. *

Le soldat qui de peur se déborde et s'enfuit.
Le timide escadron se dérobe et s'enfuit.

De même le poisson qu'attire l'apparence,
Vers le morceau flottant famelique s'élance,
Et prenant l'hameçon sous le trompeur appas,
Au lieu de nourriture y trouve le trépas.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide.

Sous leur pesante chute et leurs coups redoublés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent.

Enveloppe le jour du manteau de la nuit.
Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville.

CH. L'onde s'enorgueillit d'un si riche fardeau.
BO. Son coursier écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide. *
— Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux.

CH. Elle fait entrevoir, dans un coin de ce gouffre,
Un mélange confus de bitume et de soufre.
BO. Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre,
Une tête sortait en forme de pupitre.
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer
Qui soudain perçant son gouffre,
Offre un sepulchre de soufre...

CH. Sous l'aspect d'un dragon le hideux roi des ombres.
BO. Avec cet air hideux qui fait frémir la paix.

CH. Ces miracles fameux, si grands, si relevés.
BO. Votre ennemi superbe en cet instant fameux.

CH. Ainsi que le taureau, quand un frelon l'agite.
BO. Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie.

CH. Le peuple, par cent cris poussés confusément,
Fait voir à quel excès va son ravissement.
BO. Ce discours aussitôt frappe tous les esprits,
Et le prélat charmé l'approuve par ses cris.

Ainsi, lorsque de loups une troupe enragée
A du bêlant troupeau la clôture assiégée.
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante.

Et ne la croit pas moins qu'une divinité.
Et les laisse tous pleins de sa divinité.

Effet prodigieux, merveille plus qu'humaine.
Des vers de ce poème effet prodigieux.

Des monts et des forêts l'ombre s'agrandissant.
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues.

Philippe mécontent et plein d'inquiétude,
Avait fait sa retraite en cette solitude,
Et par sa solitude aigrissait sa douleur.
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première.

La rend de ses fureurs l'ordinaire instrument.
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de ses larmes.

Mais, ô brave Dunois, quelle fureur subite,
Dans ce cruel dessein ton âme précipite?
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise,
Arme aujourd'hui ton bras en faveur de l'Église?

Là, de saisissement, il met fin à sa plainte.
L'image de la mort sur son visage est peinte.

BO. Il la quitte à ces mots, son amante effarée
Demeure le teint pâle et la vue égarée.
CH. Et sur le couple pâle et déjà demi-mort.

CH. L'image de l'éclat dont brillaient mes aïeux.
BO. Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis.
— Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime.
— Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux.

CH. Sus donc sur l'ennemi, marchez en diligence.
BO. Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.

CH. Après entre et reluit la pesante cuirasse
Qui seule, à la porter, deux puissants hommes lasse.
BO. Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine.

CH. Beldfort monte en fureur et les troupes gourmande.
— Fait craindre sa ruine aux pâles matelots,
Quand Neptune en courroux le bat de tous ses flots.
BO. Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

CH. Et l'honneur endormi par elle en ce moment,
Dans le sein de chacun sort d'assoupissement.
BO. Le discours du guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme.
— A quoi bon réveiller mes muses endormies?
— Irritent de ses sens la fureur endormie.
CH. Ranimant de son roi la mourante vertu.

Et dans tous les esprits jette un trouble fatal.
Et dans le ventre creux du pupitre fatal.

Et du tombeau des eaux le jour ressuscité,
Au monde ténébreux vient rendre la clarté.
Et pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli.

Dont l'esprit est rampant et dont l'âme est servile.
Que ramper dans la fange avec l'abbé de Pure.
— Et la crainte servile en filial amour.
— Aller bas et rampant, fléchir sous Pucelain.

Quand l'amoureux Zéphire, en se plaignant de Flore,
Fait de son sein brûlant mille soupirs éclore.
Seulement au printemps quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines.
Et le vent le plus doux n'oserait soupirer.

Du sourcilleux château la ceinture terrible.
Je chante les combats et ce prélat terrible.
— Qui sur ces rocs sourcilleux.
— L'airain sur ces monts terribles.

Réveillons, rallumons nos généreuses flammes.
Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur.
— Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits [1].

1. Il s'agit du sens des écrits. L'image a beau être de Boileau, elle est du plus mauvais goût, mais les annotateurs d'éditions scolaires ne songent pas à la critiquer.

CH. Mais l'ombre de la nuit les dérobe à leurs yeux.
BO. Et bientôt au travers des ombres de la nuit.

CH. Et dans le sein de l'air au même instant s'élève
Un long trait de lumière à sa suite laissant.
— Tracer l'air ténébreux d'un sillon éclatant.
BO. En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière.

CH. Le terrible regard de la sainte guerrière
Redonne aux bataillons leur chasteté première.
— L'œil de Charles présent met le feu dans leurs âmes.
BO. Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer.
— S'avance soutenu des regards du héros. *

CH. Tout marche et le soldat en son ardeur extrême.
BO. Tout s'élance, tout sort, tout marche en diligence.

CH. Ne frémissez-vous pas à sa tragique chute?
BO. Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques.

CH. Sur l'onde qui serpente au sein de la prairie,
Entretenant au jour sa triste rêverie.
BO. Tantôt un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.

CH. Que d'un torrent de peuple il se trouve inondé.
BO. Il va nous inonder des torrents de sa plume.

Puis le vin commençant d'échauffer les esprits.
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.

Échauffez mon esprit, disposez mon projet
Et rendez mon haleine égale à mon sujet.
Viens, d'un regard heureux, animer mon projet
Et garde-toi de rire en si grave sujet.

Je veux, par le récit de tes propres merveilles, *
Des peuples suspendus enchanter les oreilles.
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!

Qui fit céder le Rhin au feu de son courage.
Louis les animant du feu de son courage. *

Je dirai le fameux et terrible passage.
Je dirai les exploits de ton règne paisible.
— Et depuis ce Romain dont l'insolent passage.
— Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.

Le désespoir l'anime, il marche en furieux.
Lui défend de parler, sort du lit en furie.

Une fin magnifique, un sépulchre honorable.
Et sous le faix pompeux de la pourpre honorable.

Laisse parler un temps ses pleurs et ses sanglots.
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots.

CH. Et ceux qui par leur sang ont cimenté leur foi.
BO. Qui d'un bonheur public ait cimenté sa gloire.
— De son sang en tous lieux cimente ses autels.

CH. Et d'un mont de douleurs le courage oppressé.
BO. Et pleine du démon qui la vient oppresser.
— La mollesse oppressée...

CH. Aussi, lorsque la nuit couvre tout de son voile.
BO. Elle a vu (la nuit) trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épaix.

CH. Dans ce transport divin le saint cloître elle quitte.
BO. Elle quitte à l'instant sa retraite divine.

CH. Et son poil sur son front d'horreur se hérissa.
BO. D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent.

CH. Le destin recueillit le décret souverain,
Et le grava du doigt sur l'éternel airain.
BO. Ainsi le ciel l'inscrit au livre des destins.

CH. La nuit toujours plus noire aide à couvrir leurs crimes.
BO. Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
— A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?

CH. Oyant gronder aux cieux le foudre épouvanté.
BO. Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.

G. Et qu'ayant un succès conforme à ses désirs.
B. Le prélat d'une voix conforme à son malheur.
— Dans un habit conforme à sa vraie origine.

C. Il fut dans ses tourments capable de plaisir.
B. Le seul chanoine Evrard d'abstinence incapable.

C. Et dans vos propres bras cherchez votre secours.
B. Mon bras seul à l'instant saura le renverser.

C. Du massacre prévu l'épouvantable instant.
B. Au spectacle étonnant de la chute imprévue.

C. De l'affreuse terreur implore l'entremise.
B. Et toi, fameux héros, dont la sage entremise.

C. La sainte fille alors rayonnante de gloire.
B. De la céleste fille il reconnaît l'éclat.

C. Marchez, courez, volez et n'appréhendez rien.
B. Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.

C. La mort en cent façons, vole de toutes parts.
B. Le plomb vole à l'instant
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant. *

C. Mais pour tonner sur elle il ne l'étonne pas.
B. Déshonorent ma plume et ne t'honorent pas.

CH. Le jour luisait encore et le flambeau du monde
Allait comme à regret s'éteindre au sein de l'onde.
BO. Partons, lui dit Brontin, déjà le jour, plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.

CH. Sa prévoyante peur y fait de toutes parts.
Construire incessamment et digues et remparts.
BO. Et ses ruses perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

CH. Et d'un fiel embrasé lui remplissait le cœur.
BO. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

CH. L'air en est agité, le soleil en pâlit,
Et la Loire s'en trouble au plus bas de son lit.
BO. Brontin en est ému, le sacristain pâlit,
Le perruquier commence à regretter son lit.

CH. Et du tombeau des eaux le jour ressuscité
Au monde ténébreux vient rendre la clarté.
— Aussi lorsque la nuit couvre tout de son voile
On aperçoit soudain une brillante étoile
Se détacher du ciel et se précipitant...
BO. Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se relève soudain tout brillant de clarté.

CH. Non, non, je me repais d'une espérance vaine.
BO. Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse.

CH. Ont fait rentrer nos pas au chemin du devoir.
BO. C'est elle qui m'ouvrait le chemin qu'il faut suivre.

CH. Ou des arbres chenus les troncs démesurés.
BO. De ce sable étancher la soif démesurée.

CH. Et sur ce beau théâtre aspire à faire voir.
BO. Sera de leurs complots le théâtre honteux.

CH. Et son pied tout autour par la Loire est lavé.
BO. La Seine aux pieds des monts que son flot vient laver.

CH. Il perd la connaissance et cède à son destin.
BO. Et la fièvre au retour terminant son destin.

CH. S'accommode sans peine aux changements du sort.
BO. Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode.
— Puis qu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode.

BO. Et les flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
— Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups.
CH. Et le superbe Rhin étonné de ses coups,
Respectera les lis et coulera plus doux.
— Par ce coup si hardi plus beau qu'une victoire.

CH. De lauriers en tous lieux t'ombragera le front.
BO. Que mes cheveux plus noirs ombrageaient mon visage.
— Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.

CH. Par l'endroit où du Rhin le flot écume et gronde.
BO. Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint. *

CH. De l'oiseau belliqueux qui porte le tonnerre.
BO. Cependant cet oiseau qui prône les merveilles.

CH. Ne fera que de Dieu l'objet de ses désirs.
BO. Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse.

CH. Aux ennemis battus des outrages du sort.
BO. Et le mont la défend des outrages du Nord.

CH. Il se sent désormais digne du nom de roi.
BO. Mais un roi, vraiment roi, qui sage en ses projets.

CH. Elle apprend qu'une sainte et vaillante guerrière.
BO. Il apprend qu'un héros conduit par la victoire. *

BO. Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts.
CH. Suit les pas des Français, morne et désespéré. *

CH. Le démon a sur moi tout son fiel répandu.
BO. Et mes chagrins sans fiel et presque évanouis.

CH. Par plus d'un vent mutin sa jeunesse exercée.
BO. Dans une illustre Église exerçant son grand cœur.

CH. Ce prince aura l'air grand, aura grand le corsage.
BO. Un fourbe cependant assez haut de corsage.

Le succès est heureux et répond au dessein.
C'en est trop, mon bonheur a passé mes souhaits.
Et montrant à ses vœux le terme souhaité.
— Le succès est heureux et passe l'espérance.

Si c'est l'esprit de Dieu qui l'échauffe et l'éclaire.
Écoutez seulement ce que le ciel m'inspire.

Il faut gagner Paris et non le dérober.
Il fallut aux brebis dérober leur toison.

Avaient en ce grand cœur amoureux des hasards.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier.

Quand les chefs au combat engageaient les armées.
Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage.

Servirent d'échelons à ses pas insensés.
De tous vos pas fameux observateur fidèle.
— Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.

Et Rheims te va rouvrir un chemin glorieux.
Les chemins sont ouverts, qui peut nous arrêter?
— Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques
S'ouvrir un large chemin.
— Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.

Étrangers, dont le fer dans le champ de la gloire.
Qui dans ce champ d'honneur où le gain les amène.

CH. Le ciel semble d'airain, semble sourd à ma plainte.
BO. De figurer aux yeux la guerre au front d'airain.
— Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.

CH. Et bien qu'encor en mer jouit déjà du port.
BO. Et jouir du ciel même irrité contre lui.

CH. Et perdre le repos pour le chercher sans fin.
BO. Est dans le repos même au travail condamné.
De fatigues sans fin viennent le consumer.

CH. Voit l'hiver qui s'approche et menace la terre.
BO. Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace. *

CH. Elle se cherche en elle et ne s'y trouve plus.
BO. Je songe à me connaître et me cherche en moi-même.

RACINE ET CHAPELAIN

Qui croirait dans Esther, même dans Athalie.
Trouver de *la Pucelle* une image embellie?

CH. L'image de la mort sur son visage est peinte.
RA. O ciel! dans tous les yeux quelle joie était peinte.
— Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
CH. Elle tombe et se peint des couleurs du trépas.

CH. Cette insigne faveur de Sa Majesté sainte.
RA. Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur?

CH. Guide et pousse mon bras contre mes ennemis.
RA. Rois, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
— Et que chacun enfin d'un même esprit poussé.

CH. En ses robustes ans l'insolent hérétique.
RA. Quelle insolente main frappe à coups redoublés?

CH. Sus donc! à l'ennemi marchez en diligence!
RA. M'avait dit d'assembler sa garde en diligence.
— Couronnons, proclamons Joas en diligence.

CH. Les ténèbres d'enfer se changent en vapeurs.
RA. Et l'enfer couvrant tout de ses vapeurs funèbres.

CH. Royaume de la mort, région de ténèbres.
RA. Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

CH. Pourvu qu'elle l'assiste il se croit assez fort.
RA. Pour dissiper sa ligue il n'a qu'à se montrer.

CH. Mais l'honneur l'a surtout pour compagne fidèle.
RA. L'innocence s'y plaît ma compagne éternelle;
Elle n'a point dans les cieux d'asile plus fidèle.

CH. Semblent éterniser leur inhumaine guerre.
RA. L'éternel désespoir de tous ses ennemis.

CH. Et par leur intérêt régler toujours le sien.
RA. Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
— Mais ma force est en Dieu dont l'intérêt me guide.

CH. Et dans un bois touffu de lances et de dards.
RA. Ce formidable amas de lances et d'épées.

CH. Sans les charmes impurs de cette enchanteresse.
RA. Loin du trône nourri de ce fatal honneur
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur...
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

CH. Mange le pain céleste et boit le sacré vin.
RA. Déjà le sacré mont où le temple est bâti.
— Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faites cesser les cris [1].
— Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.

CH. De feuilles et de fleurs la tête couronnée
De pourpre revêtue et de rubans ornée
Sans craindre et sans savoir la rigueur de son sort
Contente et malheureuse elle allait à sa mort.
RA. De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.

CH. Et le retient toujours dans ses indignes nœuds.
RA. De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
— Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous.

CH. Qui te fait préférer le voleur de ta gloire.
RA. C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.

CH. En vain de ce penser il veut se divertir.
RA. Il l'évite partout, partout il me poursuit.

CH. Elle roulait sans bruit et mille songes vains
S'envolaient de son char dans le cœur des humains.
RA. Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.

1. A force de réciter machinalement les classiques, on ne s'aperçoit pas que certaines de leurs expressions ne sont pas toujours du meilleur goût.

CH. Ce visible secours de son bras adorable.
RA. Ce dangereux secours que vous me présentez.

CH. Chacun bénit son sort et s'étonne de voir
Au plus fort de la peur ressusciter l'espoir.
RA. Bénissent le seigneur et celui qu'il envoie,
Puis chantent de David le fils ressuscité.
— Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

CH. Partout offre aux regards des spectacles d'horreur.
RA. Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
— Le fer a de sa vie expié les horreurs.

CH. La machine en tombant l'écrase sous son poids.
RA. Et qu'en tombant sur lui les murs ne vous écrasent.

CH. L'audace, la fureur, le discord et la rage
Détruisent à l'envi le royal héritage.
RA. S'immoler pour son nom et pour son héritage
Des enfants d'Israël voilà le vrai partage.

CH. Quand Neptune en courroux la bat de tous ses flots.
RA. Allant de sa colère attirer tous les flots.

CH. Qu'attendrez-vous encor, que son bras tout-puissant,
Avec le criminel écrase l'innocent!
RA. Hélas! Dieu voit mon cœur, plut au Dieu tout-puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent.

CH. Calmez en leur faveur votre juste courroux.
RA. Put calmer par ma mort le ciel qui la tourmente.

CH. Plus haut que le soleil élèveront sa gloire.
RA. Et qui doit du soleil égaler la durée.

CH. Le temps de vaincre, ô Dieux! se perd à consulter.
RA. Et d'un instant perdu connaissant tout le prix.

CH. Je vous l'annonce, Anglais, Dieu parle par ma bouche.
RA. Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche.

CH. Mais d'un cercle de fer la sainte environnée,
Allait voir en ce lieu finir sa destinée.
RA. Où suis-je, ô trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

CH. Et la terre et le ciel célèbrent ses louanges.
RA. Qui dans tout l'univers célèbrent les bienfaits.

CH. A l'excès du forfait le châtiment s'égale.
RA. Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice.

CH. Une source d'honneurs qui toujours claire et pleine.
RA. Dans cette source impure aurait puisé ses jours.

CH. Le ciel semble d'airain, semble sourd à ma plainte.
RA. Fut sourd à nos douleurs, Dieu rejeta sa race.

CH. Leur partage ma joie et dans quelques moments...
RA. Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

CH. Tes timides conseils ne sont plus de saison.
RA. Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?

CH. Le rend de ses fureurs l'ordinaire instrument.
RA. Élever de sa mort le honteux instrument.

CH. Grand monarque, dit-il, tes bruyantes merveilles
D'un éclat agréable ont frappé nos oreilles.
RA. Et s'il fait que sa voix frappe en vain nos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater tes merveilles.

CH. Ne fera que de Dieu l'objet de ses désirs,
Et de son seul amour goûtera les plaisirs.
RA. Et goûter le plaisir de me faire oublier.

CH. Charles sanctifié par la céleste crème.
RA. Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.

CH. Du peuple au saint spectacle accouru de cent lieux.
— Que d'un torrent de peuple il se trouve inondé.
RA. Le peuple saint en foule inondait les portiques.

CH. Satan qui de ce mal flatte sa frénésie.
— Le prince par ces mots sent son âme flattée.
RA. Et Mathan par le bruit qui flatte sa fureur.

CH. Épargnez, justes Dieux, une tête si chère!
RA. O vous, sur ces enfants, si chers, si précieux.

CH. Mais dérobant le corps, son atteinte il esquive.
RA. Mais Dieu du coup mortel a détourné l'atteinte.

CH. S'écrie, ô justes Dieux, quel crime ai-je commis,
Pour revoir contre moi s'unir les ennemis?
RA. Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
CH. — Et me punit du mal que je n'ai pas commis.

CH. Si c'est l'esprit de Dieu qui l'échauffe et l'éclaire,
RA. Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi? [vrent.
C'est lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ou-

CH. D'avoir poussé ta gloire en ce gouffre d'horreur.
RA. Dans un gouffre profond Sion est descendue...
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.

CH. Réveillons de nos bras la valeur endormie.
RA. Et réveillons la foi dans les cœurs endormie.

CH. Que n'a dit, que n'a fait ce monstre d'arrogance?
RA. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété!

CH. Armons-nous de raison, armons-nous de courage,
RA. Armons-nous de courage et d'une foi nouvelle.

CH. Et médite un effort digne de sa vaillance.
RA. J'ignore contre Dieu quel projet on médite.

CH. Et sait qu'elle ne croit ni n'espère qu'en lui.
RA. Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi.

CH. Pour les siens il le juge une facile proie.
RA. Grand Dieu! Voici ton heure, on t'amène ta proie!

CH. Il résout à la mort son courage indomptable...
Et la devant souffrir, la veut souffrir en roi.
RA. Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

CH. A pas tristes et lents, de gardes entouré
Suit les pas des Français, morne et désespéré.
RA. L'œil morne maintenant et la tête baissée...

CH. Et crains du Dieu vengeur les secrets jugements.
RA. A ses secrets desseins tremblante j'obéis.

CH. En plus d'une province enfante des soldats.
RA. Et que la terre enfante son sauveur.

CH. Et la joie en tes yeux regorge de son cœur.
RA. Le sang de vos sujets regorge jusqu'à vous.

CH. Sur ce bruit que l'Anglais par sa folle arrogance.
RA. Vous dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil.
CH. Se montre enflé d'orgueil aux yeux des pâles ombres.

CH. Et dans ses yeux mourants ne remarquez-vous pas
Qu'il recommande aux siens de venger son trépas?
RA. Et ses regards mourants ont vu fuir les Romains?

.H. Du vénérable abbé le prélat vénérable
Reçoit à deux genoux le dépôt adorable...
A la fin de ces mots il lui montre le livre
Qui présente aux mortels la règle de bien vivre,
Et sur le texte saint prend le serment du roi
Qu'il défendra l'Église et mourra dans sa loi.
RA. Mon fils, avec respect, posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

CH. Aime et crains le Très Haut et promets saintement
D'honorer ses autels jusques au monument.
RA. Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

CH. Une illustre fureur s'empare des familles.
RA. Il nous faut remporter une illustre victoire.

CH. Pour eux votre bonté combat votre justice.
RA. Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

CH. De pompes revêtu, de splendeur couronné.
RA. Humilier ce front de splendeur couronné.

CH. Qu'attendons-nous encor, que son bras tout-puissant
Avec le criminel écrase l'innocent.

RA. Sion, le jour approche où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui.

CH. Il voit ses bataillons de frayeur éperdus.
RA. Mes filles, soutenez votre reine éperdue.

CH. Mais de mille raisons tu colores ton crime.
RA. Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables.
— Et par là de son fiel colorant la noirceur.

CH. A l'esprit agité de panique terreur.
RA. Ont répandu le trouble et la terreur subite.

CH. Y donner à la guerre un visage de paix.
RA. Regardez votre peuple avec des yeux de paix.

CH. L'infidèle en sa fuite a cherché son salut.
RA. Et cherchant comme nous son salut dans la fuite.

CH. Et par un coup fatal nos travaux achever.
RA. Ministres du seigneur, c'est à vous d'achever.

CH. De son aveugle audace il recevra le prix.
RA. Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.

CH. Il n'a pas, comme toi, l'art de glacer son âme.
RA. Le remords au dedans le glace.

H. De quartier en quartier la trompette guerrière.
A. Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière.

H. Et voit l'aube six fois reblanchir l'horizon.
A. Et du temple de Dieu l'aube blanchit le faîte.

H. Le bras du Tout-Puissant détruira vos armées.
RA. Le seigneur a détruit la reine des cités...
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.

CH. Affranchira les murs asservis sous vos lois.
RA. Il faut finir des Juifs le honteux esclavage...
Venger vos princes morts, relever votre loi.

CH. Mais ils sont vos enfants comme vos ennemis.
RA. Tourne enfin ta fureur contre nos ennemis.

CH. Et c'est ce peuple élu qui doit, à l'avenir,
Sous votre aimable joug tous les peuples unir.
RA. Que le seigneur est bon! que son joug est aimable!

CH. Après tant de malheurs, après tant de souffrance,
Faites-leur désormais sentir votre clémence.
RA. Dieu regarde en pitié son peuple malheureux.
CH. Qui d'un œil de pitié regarde tes enfants.

CH. Et d'un trouble inconnu son cœur est agité.
RA. Et je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.

CH. Ou s'il faut d'une mort payer votre justice,
Pour les en délivrer je veux bien la souffrir,
Et viens à votre foudre à leur place m'offrir.
RA. Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.

CH. Arracher le tonnerre à ton bras irrité.
RA. Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

CH. Et se renfermant toute en son humilité,
S'anéantit aux yeux de la Divinité.
RA. Aux pieds de l'Éternel, je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

BOILEAU ET CORNEILLE

PETIT CHOIX DE RÉMINISCENCES.

---

o. Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
o. Souvent, sans y penser, ton auguste présence.

o. Ma passion vengée et leur orgueil puni.
o. Et de leur vain projet les chanoines punis.

o. Ce corps n'enferme pas une âme si commune.
o. Pour un si bas emploi mon âme est trop altière.

o. Je n'exécute rien et mon âme éperdue
Entre deux passions demeure suspendue.
o. Son époux s'en émeut et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu.

o. Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.
o. Et surtout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.

CO. Pour moi que vous croyez au bord du précipice.
BO. Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice.

CO. Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
BO. La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie.
— De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices.

CO. Et de me rendre heureux à force de grands crimes.
BO. Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime.

CO. Et rappelant par là son escadron mutin.
BO. Qu'il trouve de pédants un escadron fourré.
— Un escadron coiffé d'abord court à son aide.

CO. Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture.
BO. Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi.

CO. Un ridicule espoir, de criminels désirs.
BO. Faire de notre mal un secret ridicule.

CO. Ce torrent grossissait rencontrant cette digue.
BO. Devaient à ce torrent opposer tant de digues.

CO. Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue.
BO. Sont de ce fol espoir honteusement déçus.

). La couronne entre nous flotte encore incertaine.
). Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
). Virent longtemps voler la victoire douteuse. *

). Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
). Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.

). Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour.
). La honte fait en eux l'effet de la valeur.

). Semblables à ces vœux dans l'orage formés
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
). Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé rit des faibles humains.

). Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre.
). Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

). Chaque jour redoubler mes douleurs et mes pertes.
). Loin de sentir mes vers avec eux redoubler.

). Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.
). Apprennent la vengeance aussitôt que l'affront.

). Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
). L'argent en honnête homme érige un scélérat.
— Où le vice orgueilleux s'érige en souverain.

CO. La tête sur un bras languissamment penchée.
BO. La mollesse à ces mots sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant...

CO. Je sais votre mérite et le peu que je vaux.
BO. C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

CO. Et laissez un exemple à la Postérité.
BO. Vont pour toi déposer à la Postérité.

CO. Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé.
BO. Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée.

CO. Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur.
BO. Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse.

CO. Que sert de t'emporter à ces vaines furies?
BO. Et que craindre après tout d'une fureur si vaine?

CO. ... Mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup.
BO. Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

CO. O vieillesse ennemie
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie!
BO. Vous aurez beau crier : « O vieillesse ennemie
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie? »

CO. C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.
— D'un courtisan flatteur la présence importune.
BO. Qui gémit comme Esther de sa gloire importune
CO. Sans cesse offre à ses yeux cette vue importune.

CO. Vos armes l'ont conquise et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.
BO. La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérants.
— On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques
Et voleurs revêtus du nom de conquérants.

CO. La mode est à présent aux pièces de théâtre.
BO. Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode.
— Un poète à la cour fut jadis à la mode.
CO. Oh! qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode.

CO. Et répondant à l'un, serre à l'autre les doigts.
BO. L'un est payé d'un mot et l'autre d'un coup d'œil.

CO. En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle.
BO. C'était peu que sa main conduite par l'enfer.

CO. Une âme généreuse et que la vertu guide.
BO. C'est de prendre toujours la vérité pour guide.

CO. Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse.
BO. Et d'abord un ami qui veut me cajoler.

CO. Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.
BO. Au comble parvenus, il veut que nous croissions.

CO. Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler.
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
BO. Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,
Loin de sentir mes vers avec eux redoubler.

CO. Qui donne un teint d'éclat à la même laideur.
BO. L'or même à la laideur donne un teint de beauté.

CO. Tombe sur nous le ciel pourvu que je me venge!
BO. Périsse tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église!
CO. Tout l'État périra s'il faut que je périsse.

CO. Ce lit doit être un jour le champ de mes délices.
BO. Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes.
— Et dans ce champ fécond en plaisantes malices.

CO. Nous y devons dîner en bonne compagnie
J'y mène du quartier Hippolyte et Claris.
BO. Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle.
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

CO. La plupart de ses vers coulent fort doucement.
BO. Morbleu! dit-il, La Serre est un charmant auteur.
Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
— Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler.

CO. Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse.
BO. Tout est charmant, divin, aucun mot ne les blesse.

CO. Il fuit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.
BO. Si tu te veux couvrir d'un éclat légitime.

CO. Me fait un ennemi de tout le genre humain.
BO. A tout le genre humain sut faire le procès.

CO. Enfin je n'ai pas mal employé la journée.
BO. N'avait par ses bienfaits signalé la journée.

CO. Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
BO. Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
— Nos destins sont, dit-il, inscrits chez la Sibille.

CO. Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles.
BO. Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles [1]. *

CO. La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête le désordre et leur rend leur vertu.

1. Brossette note ici :
« L'auteur a eu en vue les deux vers de Tassoni (*Secchia rapita*) :

Il maquanimo cor de Salinguerra
Che fel de nome suo tremar la terra. »

On voit que Boileau ne met pas toujours son fidèle disciple sur la bonne piste.

BO. La honte fait en eux l'effet de la valeur.
— Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.

CO. Sois moins ingénieux à te tromper toi-même.
BO. Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse.

CO. Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
BO. Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.
— Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.

CO. Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires.
BO. Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
— On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
— Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.
— Ah! dormez et laissez à des chantres vulgaires.

CO. Le jour découvre à tous les crimes de la nuit.
BO. Vient étaler au jour les crimes de la nuit.

CO. Nerine, porte ailleurs ce conseil ridicule.
BO. On sera ridicule et je n'oserai rire.
— Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
— Lui seul éclaircira vos doutes ridicules.

CO. Un dragon enivré des plus mortels poisons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons.
BO. De son mortel poison tout courut s'abreuver.
— Et par un dogme faux de nos jours enfanté.

CO. Peignez mes actions plus noires que la nuit.
BO. Quand la discorde encor toute noire de crimes.
— A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?

CO. Une fausse louange est un blâme secret[1].
BO. La louange agréable est l'âme des beaux vers,
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.

CO. Il ne cherche en aimant que le plaisir d'aimer.
BO. L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même.

CO. Considérez ce trait, on le trouve divin.
BO. Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
— Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.

CO. La raison et l'amour sont ennemis jurés.
BO. Et faire quereller les sens et la raison.

CO. Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur vous trois cette illustre conquête?
BO. Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.

CO. Et qui sur un époux fit son apprentissage.
BO. Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

1. Ce vers de Corneille a paru avant le livre des *Maximes*, comme celui-ci :

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés;

Et cet autre, dont Molière s'est souvenu :

Il aime votre bien et non votre personne.

CO. S'étonne du supplice aussi bien que du crime.
BO. De l'aspect du supplice effrayant l'insolence.
CO. Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice.

CO. Je crois qu'il m'aime encore et qu'il nourrit dans l'âme
Quelques restes secrets d'une si belle flamme.
BO. Aussi son cœur pour toi brûlant d'un si beau feu.

CO. Ma valeur n'a point lieu de te désavouer.
BO. N'en fit point dans le monde un lâche désaveu.

CO. Va cacher dans un cloître et tes pleurs et ta honte.
BO. N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.

CO. Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.
BO. Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part.
— Ma maison ni mon lit ne sont pas faits pour vous.

CO. Pour me faire admirer je ne fais point de ligue.
BO. En vain contre le Cid un ministre se ligue.

CO. Les petites douceurs, les aimables tendresses.
BO. S'en tenir avec eux aux petits soins permis.
Puis bientôt, à grande eau sur le fleuve du Tendre.

CO. Modère ces bouillons d'une âme colérée.
BO. Modère ces bouillons de ta mélancolie.

CO. Combien la vraisemblance a peu de vérité!
BO. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

CO. Le vermillon nouveau qui colore ta joue.
BO. Qu'il paraît bien nourri! quel vermillon! quel teint!

CO. La désavoueras-tu cette flatteuse image?
BO. Dormait au bruit flatteur de son onde naissante. *

CO. Vous le connaissez mal; son âme a deux visages.
BO. Tout sens devint douteux; tout mot eut deux visages.

CO. Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage.
BO. Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante. *

CO. Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode,
C'est un impertinent, ou je n'y connais rien.
BO. Ne s'écrie aussitôt : l'impertinent auteur!

CO. Pour moi? Ces jours passés un poète qui m'adore,
(Du moins à ce qu'il dit), m'égalait à l'aurore!
BO. Faudra-t-il de sens froid et sans être amoureux
De quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore.

RACINE ET CORNEILLE[1]

A. Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
O. On sait que mon courage ose tout entreprendre.

A. Avez-vous pu, cruel, l'immoler aujourd'hui?
Mais parlez...
O. Tu me parles encore,
Exécrable assassin du héros que j'adore?

A. Quand un père a parlé, m'ordonne de me taire.
O. Et quand un roi commande on lui doit obéir.
A. La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
O. Je ne sais qu'obéir et n'ai point de vouloir.

A. Il l'aime, mais enfin cette veuve inhumaine.
O. Mais voici de retour cette aimable inhumaine.
A. L'amour me fait ici chercher une inhumaine.

1. Racine est plein de *réminiscences* de Corneille. Celles que nous citons ici sont tirées exclusivement d'*Andromaque*.

RA. Tandis que je serai la fable de l'Epire.
CO. La fable de son peuple et la honte du mien.

CO. Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
RA. Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
CO. Où viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence?

RA. Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
CO. Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.

RA. Il peut me conquérir à ce prix sans danger.
CO. Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
— Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix.

RA. O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!
CO. Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!
— Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

RA. D'une infidèle vie abrègera le reste.
CO. Ma vie est presque usée et ce reste inutile.

RA. Et votre bouche encor muette à tant d'ennui.
CO. Mon honneur est muet, mon devoir impuissant.

RA. Prête à servir toujours sans espoir de salaire.
CO. De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire?
— Et j'en étais, Seigneur, la cause et le salaire.

A. A gravé trop longtemps ses crimes dans mon âme.
D. Je la saurai graver en ses esprits glacés
Par des coups trop profonds pour en être effacés.

A. Soyez ses ennemis et non ses assassins.
D. Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

A. Faisons de sa ruine une juste conquête.
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
D. Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
— Me force à travailler moi-même à ta ruine.

A. Si superbe en remparts, en héros si fertile.
D. Et sort d'une maison si féconde en guerriers.

A. Voilà de ton amour le détestable fruit.
D. Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit.
— Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.

A. Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
D. Contentant ses désirs, punir son parricide.

A. Semblait-il seulement qu'il eut part à vos larmes?
D. Et j'ai part à ta faute ainsi qu'à tes douleurs.

A. Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème.
D. Il abaisse à nos yeux l'orgueil du diadème.

RA. Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
CO. Va trouver des chemins pour lui percer le cœur.

RA. Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher.
CO. Elle fuit mais en Parthe en nous perçant le cœur.
— Et toi qui vois les traits dont mon cœur est percé.

RA. Quel plaisir de venger moi-même mon injure!
CO. Mais jouissons plutôt moi-même de sa peine.

RA. Et pour rendre sa peine à mes désirs plus grands
De cacher ma rivale à ses regards mourants.
CO. Faire un tourment pour lui de son propre trépas,
En faisant qu'il la voie et n'en jouisse pas.

RA. Va le trouver, dis-lui, qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine et non pas à l'État.
CO. Sa perte que je veux me deviendrait amère
Si quelqu'un l'immolait à d'autre qu'à mon père.
RA. Chère Cléone, cours, ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

RA. Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.
CO. J'ai prévu d'assez loin ce que je viens d'apprendre.

RA. La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.

O. Ils paraissent armés; les Maures se confondent.
Ah! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnait.

RA. Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir.
CO. Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.
— Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.

RA. Dans des ruisseaux de sang Troie avec toi plongée.
CO. Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang.

RA. Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont [versés.
CO. De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils [nous font.

RA. Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.
CO. Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé.
— Et par quel privilège allumant de tels feux.
— Si sa beauté dès lors n'eut allumé nos feux.

RA. Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.
CO. J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste.

RA. Je crains de me connaître en l'état où je suis.
CO. Et que je considère en l'état où je suis.

RA. Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui?
CO. Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère.

RA. Que je le hais enfin autant que je l'aimais.
CO. S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.

RA. Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
CO. Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
— Allons chercher le temps d'immoler ma victime.
RA. Reconnaître la place où je dois l'immoler.

RA. Et s'abandonne au bras qui viendra me venger.
CO. Et j'aimerai des trois qui saura m'en venger.

RA. De mes lâches bontés mon courage est confus
Et c'est trop en ce jour essuyer de refus.
CO. Mon esprit ne peut être ou honteux ou confus
De son trop de respect ou d'un juste refus.

RA. Si vous n'osez aller mériter ma conquête.
CO. Pour effacer ma honte et pour te mériter.
— Ou qu'un d'eux me l'apporte et je suis sa conquête.

RA. Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus prompts.
CO. Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.
RA. J'irais attendre ailleurs une lente vengeance.

RA. De retirer mon bras teint du sang du parjure.
CO. Il est teint de mon sang, plonge-le dans le mien
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.
— Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.

RA. Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
CO. Faut-il être inconstant pour la rendre fidèle?

RA. Je fis croire et je crus ma victoire certaine.
CO. Et devant le combat la victoire certaine.

RA. Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle.
CO. Le ciel ne vit jamais un ami si parfait.

RA. Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
Que ma triste amitié ne pouvait partager.
CO. Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

RA. Que peut-on refuser à ces généreux coups?
CO. Toute celle qui suit de si généreux coups.

RA. Tu me rapporteras un cœur qui t'était dû.
CO. Qu'un père garde trop un bien qui m'était dû.
— Par rang et par mérite à sa flamme était dû.

RA. Mon cœur, mon lâche cœur, s'intéresse pour lui.
CO. Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.
— Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse.

RA. Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
CO. Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

RA. Mener en conquérant sa nouvelle conquête.
CO. Je puis en disposer comme de ma conquête.

RA. Ma mère en sa faveur arme la Grèce entière.
CO. Toute la Thessalie en armes le poursuit.

RA. Et les Grecs irrités
Ont lavé dans le sang ses infidélités.
CO. Rend un sang infidèle à l'infidélité.

RA. Et si je viens chercher ou la vie ou la mort.
CO. J'attends de votre bouche ou la vie ou la mort.

RA. On n'attend plus que vous. Vous frémissez, madame!
CO. Mon abord t'a surpris... tu changes de couleur!

RA. Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
CO. Une âme généreuse et que la vertu guide.

RA. Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.
CO. Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

RA. Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
CO. Nous voulant séparer tu nous as réunis.

RA. Et vous avez montré par une heureuse audace
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
CO. Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.

— Et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.

RA. Je vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
CO. Je ne vous donne rien qui ne fut tout à vous.

RA. Et ce n'est pas à vous à le justifier.
CO. Dis-nous, dis quelque chose à te justifier.

RA. Le plus fier des mortels et le plus amoureux.
CO. Aussi brave guerrier que malheureux amant.

RA. Madame, il ne voit rien, son salut et sa gloire,
Semblent être, avec vous, sortis de sa mémoire.
CO. Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
RA. Après tant de bontés dont tu perds la mémoire.

RA. Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
CO. L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi,
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
RA. Vos ennemis par moi vous vont être immolés.
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.

RA. Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux [miens,
Et je rendrai mes coups bien plus sûrs que les siens.

Je ne sais pas encore, quoiqu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.

CO. C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.

RA. Voulez-vous malgré lui prendre soin de sa vie.

CO. Qui méprise sa vie est maître de la sienne.

RA. Et je m'en remettrais au destin des combats.

CO. J'attendrais du hasard qu'il ose le détruire.

RA. Hé bien! va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

CO. Fais un effort pour moi, va trouver mon ingrate,
Mets-lui, devant les yeux, mes services passés...
L'excès de mes tourments et de ses injustices.

RA. Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde.

CO. Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.

RA. Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte.

CO. La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.

RA. Et parce qu'elle meurt faut-il que vous mourriez?

CO. La crainte de sa mort me fait déjà mourir.

RA. Barbare, qu'as-tu fait, avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
CO. Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
RA. Va, je te désavoue et tu me fais horreur!
CO. Ma valeur n'a point lieu de te désavouer.
— Perfide, oses-tu bien te montrer à ma vue?
— Où fuirai-je de vous après tant de furie?

RA. Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
CO. Instrument des fureurs d'une mère insensée.

RA. Quoi! toujours l'instrument et l'objet de sa rage!
CO. Malheureux instrument du malheur qui nous presse.
— La cause de ma haine et l'effet de sa rage.
— Pour moi, mon ennemi, l'objet de ma colère.

RA. Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir!
CO. S'il ne m'obéit point quel comble à mon ennui!
— D'où viendrait le repos dans ce comble d'ennui!

RA. Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
CO. Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles.

RA. Qui triomphe de Troie une seconde fois.
CO. Je triomphe de moi comme des ennemis.
— N'espère pas pourtant triompher de ma haine.

RA. C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.
CO. Et je puis dans son sein enfoncer le poignard.

RA. Et d'un cœur accablé de tant de déplaisirs.
CO. J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

RA. Parmi les déplaisirs où mon âme se noie.
CO. Mes pleurs arroseront vos mortels déplaisirs.

RA. C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice.
CO. Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle?
— Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice?

RA. Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
CO. Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent et soutient le coupable.

RA. Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
CO. Et quoiqu'ait pu commettre un cœur si magnanime.

RA. A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
CO. Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.
— A se rendre moi-même en vain je les convie.

RA. Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
CO. Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.
— Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
— Quand je te justifie il me fait criminelle.

RA. Voilà par quels exploits il sut se couronner.
CO. Et que de sa victoire il couronne sa tête.

A. Ah! je ne serai point complice de ses crimes!
O. Je lui prête à regret un silence complice.
— Je sais qu'un père mort m'arme contre ton crime.

A. Je sentis que ma haine allait finir son cours.
O. Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle.

A. Me fait courir alors au piège que j'évite.
O. Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

A. La fléchir, l'enlever ou mourir à ses yeux.
O. Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

ESSAI CRITIQUE

SUR

L'ÉPITRE IV DE BOILEAU

M. Brunetière, dans son *Commentaire sur Boileau*, (Hachette, 1896, édition scolaire), s'exprime ainsi, au sujet de l'*Épître* IV :

« L'adresse, l'agrément, l'esprit, la poésie concourent dans cette pièce », a dit quelque part Sainte-Beuve et ce qu'il y a d'assuré c'est que peu de ses vers ont fait davantage ou autant pour la gloire de Boileau. Elle a en effet, pour elle, d'avoir été comme dictée par l'événement, improvisée sous le coup de la première émotion et de nous rendre ainsi toute vive l'impression que produisit sur les contemporains la nouvelle de ce fameux « passage du Rhin... Tant de promptitude aida sans doute au succès, et pour une fois le poète se trouva bien d'avoir rompu avec ses habitudes ».

Tous les contemporains ne partagèrent pas cette admiration et M. Brunetière eût bien dû se souvenir, à cet endroit, des critiques acerbes d'un certain Bussy-Rabutin qui n'était pas le premier venu. Une querelle faillit s'ensuivre et le fier Boileau ne se montra pas précisément très brave en cette affaire. Cette fois les rieurs ne furent pas de son côté.

La pièce a 172 vers et, sur ces 172 vers, c'est à peine s'il s'en trouve une dizaine où nous n'ayons pas relevé de manifestes imitations d'idées ou d'expressions, et dont on puisse dire qu'ils appartiennent en propre à Boileau. Voilà pour l'invention, et quant *aux rimes*, il faut avoir l'esprit vraiment hypnotisé par le fétichisme classique pour s'extasier, comme on le fait encore aujourd'hui, sur leur originalité et leur richesse. Est-il si difficile vraiment de faire rimer Issel avec Tessel, Woersden avec Heusden, Doesburg avec Knotzenburg, Arnheim avec Hidelsheim et surtout Wurtz avec murs? Et même faut-il être un grand versificateur pour associer *disposée* à *Zuidersée*, *sec* à *Leck*, et *toi* à *Orsoi*? Chez les poètes de la *Pléiade* les rimes de ce genre se rencontrent par centaines, et personne n'a songé à leur en faire honneur[1].

1. Je parcours au hasard deux ou trois pièces dans les *Épitaphes* de Ronsard et j'y relève les rimes suivantes :

Le passage du Rhin est un morceau éminemment classique et scolaire; tous les élèves de nos collèges le savent par cœur. Est-ce à dire que les éditions, publiées à leur usage, soient toujours marquées au coin d'une critique exacte, judicieuse, propre à former leur goût naissant et à éveiller leur jeune imagination ? Je vais citer quelques vers sur lesquels l'attention des commentateurs ne s'est pas arrêtée et qui ne paraissent pas devoir être approuvés sans réserves. Ce sont les modèles classiques qu'il faudrait contrôler avec le plus de sévérité, précisément parce que ce sont des modèles; or c'est la méthode contraire qui prévaut généralement. A défaut d'autres maîtresses quelquefois, nos maîtres se pâment devant les charmes de Boileau, et leur adoration aveugle prête à la laideur même un air de beauté. Je commence :

Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.

Crisoles - Paroles.	Dreux - Preux.
Germains - Mains.	Mirande - Bande.
Espagne - Campagne.	Napolitaine - Plaine.
Graveline - Maligne.	Longueville - Mille.
Angleterre - Guerre.	Italie - Accomplie.
Renty - Basti.	Charolles - Folles.
Rocquancourt - Court.	Montmorency - Aussi.

Rien n'est plus aisé que d'appareiller ainsi les noms propres et les noms communs, ce n'est pas de l'art, c'est presque de l'enfantillage poétique.

Ces vers sont bien lourds. *En détruit l'harmonie* est une expression qui s'applique d'ordinaire à un ensemble, dont les parties ne cadrent pas exactement plutôt qu'à un son dur qui « effraye l'oreille ».

Peut-être, avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.

Le premier de ces vers n'est guère d'accord avec le second, on ne se *sauve* pas, *avec le temps* et *à force de rêver*, par quelque coup de l'art. On se sauve, comme le dit Boileau, dans un de ses discours au roi :

Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage et j'aborde où je puis.

Remarquons, en passant, que l'imagination de Boileau est très pauvre. On n'est pas en droit de se montrer si sévère pour les poètes qui adressent toujours à Louis les mêmes compliments usés et fades, quand on ne fait, comme l'a insinué son ami le jésuite Bouhours, que suivre l'exemple de ceux qu'on critique. Ses adulations ne sont pas de meilleur goût que celles d'un Scudéry et quand il a trouvé ou *rencontré* une idée ou une expression qu'il juge

heureuse, il la répète sans cesse et jusqu'à satiété; il use et il abuse de sa victoire.

Car puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornements vous pouvez l'égayer;
Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer.

Dans le discours au roi, déjà cité, Boileau avait dit également :

T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

Et ailleurs :

Qui viendront le glacer d'un éloge ennuyeux.
— On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer.
— Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.

Dans un autre discours au roi, celui qui précède les *Épîtres*, le même Boileau écrivait :

Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira, quelque jour, pour les rendre croyables.

Enfin, dans l'*Art poétique*, chacun a pu lire ce vers :

D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Ce mot *égayés* a ici je ne sais quoi de bizarre, aucun des nombreux lecteurs du grand classique ne l'aurait sans doute trouvé, mais Boileau l'a rencontré chez Ronsard, où il a bien meilleur air, comme on le verra dans nos *Extraits*.

Et souvent on *ennuie* en termes magnifiques.

Nouvelle répétition.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé, d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Nous avons cité des passages de Ronsard et de Brébeuf qui pour la forme, comme pour le fond, ont de notables analogies avec les vers de Boileau.

Entre mille roseaux se trouve dans Brébeuf et ne s'explique guère que là.

Appuyé *d'une main* se trouve dans Ronsard qui parle aussi d'un fleuve, et qui décrit la position de l'autre main. Chez Boileau, faute d'être complétée, l'image a je ne sais quoi de vague et d'indécis qui ne satisfait pas l'imagination.

Le Rhin tranquille et fier du *progrès de ses eaux*...
Dormait au bruit flatteur de son *onde naissante*.

On devine, dans ces idées incohérentes, deux imitations diverses.

Au *bruit flatteur* de son *onde naissante*, expression bien singulière. Si le Rhin dort, il n'entend pas le bruit de cette onde naissante et on ne voit pas en quoi le bruit d'une onde naissante peut être flatteur. Ce mot *flatteur* se rapporte mieux au *progrès des eaux* dont il a été question auparavant.

Qui toutes accourant vers leur *humide* roi.

Nous ne citons pas ce vers pour remarquer qu'il est imité de Brébeuf, mais parce que la même épithète revient un peu plus loin :

Le feu sort à travers ses *humides* prunelles.

Pradon, tout *Pradon* qu'il soit, a eu parfaitement raison de remarquer au sujet du vers :

Par un récit affreux redoublent son effroi.

que le mot affreux revient sans cesse dans l'œuvre de Boileau, comme d'ailleurs chez les poètes épiques de son temps.

Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire.
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.

Molière n'approuvait pas ce vers; le mot *flétri* est ici équivoque; il semble flétrissant pour la victoire du roi qu'il veut célébrer. Boileau est rempli de ces *à peu près* où, malgré tous ses efforts et *ses sueurs*, il ne sait pas atteindre aux *beautés naturelles* qu'on admire chez les vrais poètes.

Sans me forcer j'imite la nature,

avait très bien dit Ronsard, avant le traducteur de l'*Épître aux Pisons*.

Mais Boileau se loue lui-même avec trop de complaisance dans son premier discours au roi :

On ne me verra pas, d'une veine forcée,
Même pour te louer déguiser ma pensée.

Déguiser sa pensée, d'une veine forcée, admirons, c'est du Boileau!

Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts.

Nous ne chicanerons pas Boileau d'avoir dit, plus ou moins exactement, que le Romain *trompa* en *deux jours* les *efforts* du Rhin. Ce mot *trompé* ne

nous paraît pas très bon; mais notons que quatre vers plus loin Boileau répétera encore :

C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en *deux mois*
Ait appris à couler sous de nouvelles lois.

L'idée est analogue à la précédente, mais comme *deux mois* sont plus longs que *deux jours*, il ne semble pas que, *pour l'Escaut*, les modernes aient *flétri l'antique gloire* de l'insolent Romain.

A ces mots essuyant sa barbe limoneuse.

Il m'est impossible de ne pas remarquer que le mot *barbe* détonne dans une description si noble et si pompeuse.

Son front cicatrisé rend son air furieux.

Un front cicatrisé ne rend pas un air furieux. Dix vers plus haut Boileau avait dit :

Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

Un peu plus loin :

En ce moment il part et couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.

On peut se demander si *connue* est ici à cause de *nue* ou *nue* à cause de *connue*, les deux termes étant également inattendus pour le lecteur.

Et l'ardeur du combat *étincelle* en ses yeux

ne faisait pas prévoir cette *nue*.

Et je ne vois pas en quoi il peut être intéressant de rappeler que la route du *fameux fort* est connue ou non. *Fameux*, épithète favorite de Boileau et qui n'est pas fameuse en cet endroit (sur le mot *connue*, voir les *Extraits*).

Confus il les aborde et renforçant sa voix.

Un vieux guerrier, n'est jamais confus, et n'a pas besoin de renforcer sa voix.

Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois.

Qui s'attendait à ces grands mots?

Votre ennemi superbe en cet instant *fameux*.

Encore!

Du Rhin près de Tholus fend les flots écumeux.

Nous lirons plus bas :

Son coursier écumant sous son maître intrépide.

Et quelques vers après :

Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.

Voici un passage souvent commenté :

Et la *faux à la main*, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et *presser vos laitages*.

Il semblerait inutile de signaler l'incohérence de cette faux avec laquelle on va presser des laitages. Dans une *édition récente*, destinée à l'*enseignement moderne*, on s'obstine cependant à admirer cette image.

Ce discours d'un guerrier *que la colère enflamme*.

Nous le savions bien.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière.

Quelques vers plus haut, Boileau avait dit :

Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur.

De même le vers :

Vendôme que soutient *l'orgueil* de sa naissance.

Est tout proche de celui-ci :

Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Le salpêtre aussi est en *fureur* :

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'anime,

Boileau, à trois vers d'intervalle, répète le mot plomb.

D'abord :

Il s'avance en courroux; le plomb vole à l'instant.

Ensuite :

Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.

Voici le mot *affreux* qui revient :

De tant de coups affreux la *tempête orageuse*.

Tempête orageuse, pléonasme qui n'a rien de poétique. On ne se figure guère une tempête qui ne serait pas orageuse.

Ronsard avait dit, dans son *Abrégé de l'art poétique*[1] :

Je te veux avertir de fuir les épithètes naturelles qui ne servent de rien à la sentence de ce que tu veux dire, comme la *rivière coulante*, la *verte ramée* et infinis autres. Ces épithètes seront recherchées pour signifier et non pour remplir ton carme ou pour être oiseux en ton vers; exemple : *le ciel voûté encerne tout le monde.*

1. L'*Abrégé de l'art poétique français* à Alphonse Delbene, abbé de Hautecombe, doit être consulté de préférence au morceau posthume, placé en tête de la *Franciade*, qui n'a pas la même authenticité.

J'ai dit voûté et non ardent, clair, ni haut, ni azuré d'autant qu'une voûte est propre pour embrasser et encerner quelque chose. Tu pourras bien dire : *Le bateau va dedans l'onde coulante*, pour ce que le cours de l'eau fait couler le bateau. Les Romains ont été très curieux observateurs de cette règle, et entre les autres Virgile et Horace.

On sait que Boileau, ne pouvait souffrir qu'on louât devant lui l'art et la justesse de Ronsard. Il eût bien fait cependant de s'inspirer cette fois de ses conseils.

Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer.

Boileau avait déjà dit :

S'avance soutenu des regards du héros.

Autres redites :

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles...
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne...
A Wurtz jusqu'en son camp va porter l'épouvante.

Il apprend qu'un héros conduit par la victoire...
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.

Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords...
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante.
Le vers est en déroute et le poète à sec.

Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles.
Et l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel.
Vient offrir à l'oreille un agréable son.

Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage.
Comment en vers heureux assiéger Doersburg.

Que Rhinberg et Wesel terrassés en deux jours.
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts.

Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts.
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.

Le mot *fameux* reparaît :

De ses fameux remparts démentir la fierté.

Et un peu plus loin :

Là plus d'un bourg *fameux* par son antique nom.

Entre parenthèses, cet *antique nom* nous rappelle l'*antique gloire* de tout à l'heure.

Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?

Nous avons déjà vu le Rhin *désespéré*.

Nouvelles répétitions :

Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes...
Des villes que tu prends les noms durs et barbares...
Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines.
Firent moins en dix ans que Louis en dix jours.
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

C'est toujours la même idée, exprimée par les mêmes mots; on voit bien, on voit trop que l'épître est une œuvre « improvisée ».

Parlant de l'*Asie* :

Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile,
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile,
Là plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.

Boileau avait déjà dit :

Pour trouver un *beau mot* courir jusqu'au Tessel.

On sait qu'il critiquait fort ces vers de Ronsard, pour leurs emprunts verbaux à une langue ancienne :

Ah! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots, comme fait la Gregeoise :
Oeymore, dyspotme, oligochronien,
Certes je les dirais du sang valesien...

Dans cette admirable pièce, qui vaut, à elle seule, toute l'œuvre de Boileau, le poète cite quelques mots, qui, dans la traduction, conservent je ne sais quel écho de leur douceur native, et il exprime le regret que la langue française de son temps ne possède pas un vocabulaire poétique aussi harmonieux que celui des Grecs pour célébrer dignement ses héros. Cette remarque si juste, mais malignement interprétée, a puissamment contribué à discréditer, à la fin du XVIIe siècle, l'école de Ronsard. Au dire de Brossette, c'est à ces vers que Boileau faisait allusion dans *l'Art poétique* :

Mais sa muse en français parlant grec et latin.

Je reconnais d'ailleurs que Guillaume Colletet, grand admirateur de Ronsard, s'était, lui aussi, mépris sur sa pensée. Malgré tout, quand Boileau se plaint de n'être pas plus proche de l'Asie, où il

rencontrerait par *milliers* de *beaux mots* et d'*agréables sons* pour chanter les victoires de Louis, il ne fait qu'imiter une fois de plus celui dont les lauriers l'offusquaient autant que ses défauts pouvaient le choquer.

On verra dans nos *Extraits* la part d'originalité de *Boileau* dans ce *fameux* passage du Rhin[1].

Nous ne rappelons que pour mémoire la pièce de Corneille sur les *victoires du Roi*, déjà signalée par les commentateurs, qui ont le tort de n'établir ces sortes de rapprochements qu'entre classiques. Et il me faut bien constater que les recherches réunies de tous ces critiques, pendant plus de deux siècles, n'ont fait ressortir qu'une faible partie des analogies et des ressemblances qu'il eût été facile de découvrir avec une attention un peu mieux soutenue.

1. Nous avons marqué par des astérisques, dans nos Extraits, les vers qui peuvent se rapporter à l'épitre IV.

QUELQUES RIMES DE BOILEAU

M. Brunetière vante « la richesse des rimes » de Boileau. Il s'étonne que les Parnassiens ne reconnaissent pas en lui un précurseur. Émile Deschamps, dans la préface de ses *Études françaises et étrangères*, ne qualifie-t-il pas *le Lutrin* d'*admirable?* M. Lanson, lui aussi, remarque que notre auteur ne rime jamais faiblement, « au petit bonheur, par à peu près, à coup d'épithètes incolores à la Voltaire... Il trouve la rime pleine, riche, curieuse même. Souvent les deux mots qui riment, presque toujours l'un des deux, sont significatifs; à l'ordinaire la fameuse loi de la consonne d'appui est observée ».

A vrai dire, Boileau rime comme ses contemporains. C'est dans la poésie burlesque qu'il faudrait chercher les heureuses et surprenantes sonorités qui font le principal agrément du genre.

Objet - Sujet.
Barbarisme - Solécisme.
Grossier - Dernier.
Profond - Fond.
Aimable - Coupable.
Révérées - Honorées.
Grosseur - Épaisseur.
Désirs - Soupirs.
Hier - Garnier.
Orateur - Spectateur.
Honorable - Incomparable.
Allumée - Animée.
Foudre - Poudre.
Phébus - Plus.

Fils - Écrits.
Admirées - Abhorrées.
Païenne - Chrétienne.
Laborieux - Industrieux.
Timide - Intrépide.
Clairement - Aisément.
Lieu - Milieu.
Incroyable - Vraisemblable.
Nettement - Aisément.
Amusement - Divertissement.
Superstition - Illusion.
Malheur - Douleur.
Impitoyable - Infatigable.
Effroyable - Épouvantable.
Miracles - Oracles.
Famille - Fille.
Affreuses - Honteuses.
Étoiles - Voiles.
Murailles - Batailles.
Campagnes - Montagnes.
Agréablement - Savamment.
Adresse - Souplesse.
Mollesse - Paresse.
Sincérité - Vérité.
Abandonne - Donne.
Écrire - Dire.
Doesburg - Klotzenburg.
Enflamme - Ame.
Wurtz - Murs.
Axe - Parallaxe.
Magnifique - Rustique.
Comique - Tragique.
Agréable - Aimable.
Imposteurs - Menteurs.
Étonnant - Surprenant.
Auteur - Créateur.
Syllogisme - Sophisme
Bureau - Manteau.
Premiers - Derniers.
Prise - Conquise.
Désirs - Plaisirs.
Haillons - Guenillons.
Mondaines - Humaines.
Lucifer - Enfer.
Voir - Concevoir.
Frère - Père.
Éclairci - Obscurci.
Voerden - Heusden.
Redouté - Indompté.
Stérile - Fertile.
Contraires - Adversaires.
Acteur - Spectateur.
Greffiers - Huissiers.
Alphabet - Complet.
Sept - Cornet.
Secret - Sept.
Fois - Trois.
Poursuit - Conduit.
Clarté - Obscurité.
Nés - Aînés.
Christianisme - Paganisme.
Repentance - Pénitence.
Guerrier - Grossier.
Mazier - Fournier.
Disgrâce - Glace.
Grâce - Parnasse.
Brûle - Ridicule.
Ane - Organe.
Grâces - Échasses.
Grâce - Préface.
Ane - Profane.
Étonne - Tonne.
Jus - Verjus.
S'abîme - Rime.
Appartement - Logement.
Raillerie - Plaisanterie.
Excités - Agités.
Abus - Plus.
Quiétisme - Molinisme.
Brelandière - Cabarretière.
Disputer - Contester.
Division - Confusion.
Hérétique - Catholique.
Improprement - Innocemment.
Confusément - Vainement.
Vainement - Diversement.
Franchement - Doucement.
Autrement - Tendrement.

ÉPITHÈTES FAVORITES DE BOILEAU

Sut faire à la faveur de tes bluettes folles.
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Et pour comble de maux à tes raisons frivoles.
Et croire à leurs esprits ridiculement vains.
C'est sur ce beau principe admis si follement.
Je n'aperçois partout que folle ambition.
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Un faux brave à vanter sa prouesse frivole.
Que sans peur débitant tes distinctions folles.
Blâmer de ces docteurs la morale risible.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu.
J'entends déjà d'ici Linière furieux.
Faire de notre mal un secret ridicule.
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie.
Bientôt victorieux de cent peuples altiers.
Toujours depuis ce temps en proie aux sots discours.
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
Que peut contre les vers une ignorance vaine.
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits.
Propres à relater les sottises du temps.
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles.
De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires.
Ramène sur les rangs encor ce vain athlète.
Un bizarre portrait de ses folles pensées.
Que d'aller follement égaré dans les nues.
Peut-on se figurer de si folles chimères?
Dans le fatal instant qui borne notre vie.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces.
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Et de ces vains discours prompt à se détacher.
Notre siècle, fertile en sots admirateurs.
Et follement pompeux dans sa verve indiscrète.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée.
Qui s'affligent par art et fous de sens rassis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.
Et n'allez point toujours d'une pointe frivole.
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Venger l'humble vertu de la richesse altière.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette.

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer.
Encore est-ce un miracle en ses vagues furies.
Si bientôt imprimant ses sottes rêveries.
Ainsi sans m'aveugler d'une vaine manie.
Et réparant du sort l'aveuglement fatal. [veilles.
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Dites... mais direz-vous pourquoi cette furie?
Quand le pygmée altier redoublant ses efforts.
Mais un démon fatal à cette ample machine.
Et son courage est peint sur son visage altier.
Son époux s'en émeut et son cœur éperdu.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
La lune qui du ciel voit leur démarche altière.
Déjà de Monthlery voit la fameuse tour.
Des désastres fameux ce message fidèle.
Et dans le ventre creux du pupitre fatal.
Et montant au sommet de la fatale église.
Et regagnant la nef de frayeurs éperdus.
J'ai crié mais en vain et fuyant ta fureur.
Ce pupitre fatal qui me doit outrager.
Ta profane fureur ne se repose pas.
Mais oh! d'un déjeuner vaine et frivole attente.
Épuise en sa faveur ta science fatale.
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu.
Une égale fureur anime les esprits.
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux.
La discorde triomphe et du combat fatal.

Veut en vain s'opposer à la fureur gothique.
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage.
Et de leurs vains projets les chanoines punis.
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières.
Vers ce temple fameux si cher à tes désirs.
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
Et fait d'un vain pupitre un second Illion.
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu.
Défend ce fatal abord
De leur enceinte fameuse. (*Ode sur Namur.*)
Sur ces rochers éperdus.
Malherbe dans ses furies.
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur.
Traduits dans vos écrits nous paraissent si sots.
Je ris de ses discours frivoles.
Dit un des plus fameux libraires.
Occupe mes soins ridicules.
Qu'il allait en goûtant de ce morceau fatal.
Chez les mortels restans encor tout éperdus.
Et pour un sage altier au seul faste attaché.
Tes ridicules dieux tombèrent renversés.
De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes.
Ces fureurs jusqu'ici du vain peuple admirées.
Les cinq dogmes fameux par tes mains fabriqués.
Cessez de présumer dans vos folles pensées.
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles?
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux.

Va venger la raison des attentats d'un sot.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie.
Ni par de vains discours et de frivoles vers.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie.
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.
La discorde au milieu de tes sectes altières.
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir.
Tous mes sots à l'instant changeant de contenance.
Chacun a débité ses maximes frivoles.
Là tous mes sots enflés d'une nouvelle audace.
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Dans sa tête entassés n'ont jamais fait qu'un sot.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat dont la mollesse.
Si vous étiez sorti de ces héros fameux.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
Enfin sans perdre temps en de si vains propos.
Et que craindre après tout d'une fureur si vaine?
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie.
Si tous ces vains conseils loin de le réprimer.
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer.
Et qui des vains efforts de votre rhétorique.
Que d'aller par un tas de confuses merveilles.
La colère est superbe et veut des mots altiers.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions.
D'empêcher que Caron dans sa fatale barque.

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement.
Mais pour nous bannissant une vaine terreur.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Le théâtre perdit son antique fureur.
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs.
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.
On a beau refuter ses vains raisonnements.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Un lecteur sage fuit un vain amusement.
Et partout enfantant mille ouvrages frivoles.
Chantera le Batave éperdu dans l'orage.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues?
De tous vos pas fameux observateur fidèle.
Ce prélat sur le banc de son rival altier.
Et toi fameux héros dont la sage entremise.
Rare et fameux auteur dont la fertile veine.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie.
Gilotin en gémit et sortant de fureur.

BOILEAU ET SES AMIS

BOILEAU ET SON FRÈRE. (*Extrait de Brossette.*)

Nous avons parlé de la jalousie que M. Gilles Boileau l'académicien avait contre son frère à cause du grand succès des nouvelles satires. « On les lira pendant quelque temps, disait-il d'un air méprisant, mais à la fin elles tomberont dans l'oubli comme font la plupart de ces petits ouvrages, et le temps leur ôtera les charmes que la nouveauté leur a donnés. » Notre poète se servit à propos des mêmes termes contre son frère lui-même en les appliquant à deux petits ouvrages que ce frère avait publiés, l'un contre Costar et l'autre contre l'abbé Ménage. Il avait mis en cet endroit :

Vous pourriez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main, par la ville semés,
Puis suivre avec... ce rebut de notre âge,
Et la lettre à Costar et l'avis à Ménage.

Mais quand il donna au public cette satire, il changea ces deux derniers vers et mit ainsi :

Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier, Neuf Germain et la Serre.

Boileau et Molière.

Commentaire de Brossette sur la *Satire II.*

« La même année, l'auteur était chez M. Du Bronsin, avec M. le duc de Vitri et Molière. Ce dernier y devait lire une traduction de Lucrèce en vers français, qu'il avait faite dans sa jeunesse. En attendant le dîner, on pria M. Despréaux de réciter sa satire adressée à Molière, mais après ce récit, Molière ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût assez belle pour soutenir les louanges qu'il venait de recevoir. Il se contenta de lire le premier acte du *Misanthrope* auquel il travaillait en ce temps-là, disant qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de M. Despréaux parce qu'il lui faudrait un temps infini s'il voulait travailler ses ouvrages comme lui. »

Boileau et La Fontaine.

Commentaire de Brossette.

Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe

« Il était difficile de faire un vers qui rimât avec celui-ci. Cela parut même impossible à La Fontaine, à Molière et à tous les amis que notre poète consulta. Cependant il trouva le vers qu'il cherchait,

En transposant cent fois et le nom et le verbe.

« Quand il le dit à La Fontaine : « Ah! le voilà! « s'écria celui-ci en l'interrompant; vous êtes bien « heureux, je donnerais le plus beau de mes contes « pour avoir trouvé cela. »

« M. Despreaux faisait ordinairement le second vers avant le premier. C'est un des plus beaux secrets de la poésie pour donner aux vers beaucoup de sens et de force. »

Boileau et Racine.

« Nous avons parlé de la Champmeslé, fameuse comédienne. M. Racine, avant que d'être marié, en avait été fort amoureux, mais quand il épousa

Mademoiselle Romanet, il rompit entièrement avec sa maîtresse.

« Mademoiselle Romanet n'avait ni son père, ni sa mère. Elle était nièce de M. Le Mazier, avocat, dont parle M. Despréaux, et cet avocat ne passait pas pour être fort honnête homme. Mademoiselle était sous la tutelle d'un autre oncle, frère de ce même Le Mazier. Pour la Champmeslé, avant que M. Racine lui eut appris à déclamer, c'était une actrice fort médiocre.

« Ce fut Molière qui engagea M. Racine à faire des tragédies; Boyer avait fait la Thébaïde qui était très mauvaise. Molière dit à Racine que s'il voulait rajuster l'Antigone de Rotrou, elle effacerait la Thébaïde de Boyer.

« Racine y travailla. Il apprit en ce temps-là que M. Despréaux, qui était fort jeune aussi bien que lui, et qu'il ne connaissait pas, passait pour un critique judicieux, et quoiqu'il n'eut fait encore aucun ouvrage, jugeait fort bien des ouvrages d'esprit. Il lui fit présenter sa pièce par un abbé nommé Levasseur. M. Despréaux fit des corrections et Racine les approuva. Il eut une forte envie de faire connaissance avec M. Despréaux et La Fontaine, que Racine connaissait, le mena chez M. Despréaux. Depuis ce temps-là ils ont toujours été bons amis.

« M. Racine en travaillant sur la pièce de Rotrou avait conservé le récit que le poète fait de la mort de ..... M. Despréaux n'approuva pas cela et encouragea M. Racine à faire lui-même le récit. M. Racine le fit et c'est le plus bel endroit de la Thébaïde.

« M. Despreaux invita M. Racine à suivre une autre route que Corneille qui n'avait mis sur le théâtre que les héros romains. « Prenez, lui dit M. Despreaux, « les héros de la Grèce. » Il lui indiqua Alexandre le Grand qui fut le sujet de sa seconde tragédie. M. Racine avait une facilité prodigieuse à faire des vers, mais c'était le moyen de n'y jeter pas beaucoup de force. M. Despreaux m'a dit qu'il avait appris à M. Racine à faire les vers difficilement. »

Ce passage est extrait des commentaires de Brossette. On voit comment Boileau savait dicter imperceptiblement sa propre apologie, même au détriment de ses amis. Racine est le seul d'entre eux dont il ait pris toujours la défense en public et cette constance dans ses sentiments nous fait plaisir alors même qu'il cherche, dans sa discussion avec La Motte, à justifier le ton pompeux du récit de Theramène, bien déplacé dans la bouche du vieux serviteur qui annonce à un père la mort de son fils. Pourquoi faut-il que Boileau ait écrit à M. Delorme de Montchenay, à propos de la Comédie et des Comédiens :

« Du reste, je vous abandonne le Comédien et la plupart de nos poètes et même M. Racine en plusieurs de ses pièces. » Cette palinodie finale du critique devenu morose, en ses dernières années, est vraiment attristante; Racine dut en tressaillir dans sa tombe.

Pour connaître l'origine et apprécier la valeur des commentaires de Brossette, il faut lire dans les notes manuscrites de ce dernier, publiées par Laverdet (Techener, éd. 1858), le passage suivant : « Du jeudi 26 octobre 1702. Aujourd'hui j'ai été chez M. Despreaux à cinq heures du soir et j'y ai demeuré jusqu'à huit heures et demie. Nous avons commencé ensemble la lecture de mes anciennes observations sur ses œuvres et il a paru content du style dont je me suis servi pour écrire mes observations. Il a promis de les retoucher dans les endroits qui avaient besoin d'être rectifiés et la lecture que nous avons faite aujourd'hui n'est que pour repasser sur les faits que j'ai marqués. »

Boileau et Arnauld.

On voit dans la célèbre lettre d'Arnauld sur Boileau, que le grand janséniste avait pour Ronsard une véritable aversion. Ce moraliste rigide était peu fait pour goûter les grâces voluptueuses du vieux poète et son ton toujours un peu *libertin*, même dans les discours sur les *Misères du temps*; et il est fort vraisemblable que les controverses religieuses d'un écrivain si profane choquaient sa foi ardente et un peu étroite.

Voici le passage auquel nous faisons allusion : « Que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les poètes qu'il a nommés dans ses satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras et autres, sinon d'en dire son jugement et d'avertir le public que ce ne sont pas des modèles à imiter, ce qui peut être de quelque utilité pour éviter leurs défauts et pour contribuer même à la gloire de la nation à qui les ouvrages d'esprit font honneur quand ils sont bien faits, comme au contraire ça été un déshonneur à la France d'avoir fait tant d'estime des pitoyables poésies de Ronsard. » (Lettre de mai 1694.)

Rappelons aux critiques qui prétendent que Boileau n'avait pas lu les œuvres de Ronsard, cette note de Brossette : « M. Despréaux citait ce vers

de Ronsard qui est à la fin du sonnet 68 comme un exemple de son affectation ridicule de parler grec et français : Il dit à sa maîtresse :

Êtes-vous pas ma seule Entelechie?

« Et ceux qui sont au commencement du tombeau ou de l'épitaphe de Marguerite de France et de François, page 1098 de l'édition in-folio :

Ah! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la Gregeoise :
Ocymore, dyspotme, oligochronien,
Certes, je les dirais du sang valesien. »

Quelle méprise! Dans ces vers mêmes, qu'on allègue contre lui, Ronsard reconnaît que certains mots, même les plus harmonieux de la langue grecque, ne peuvent être transplantés dans notre vocabulaire poétique.

Boileau et Patru.

« Feu M. Patru, mon illustre ami, était non seulement un critique très habile, mais un très violent hypercritique et en réputation de si grande rigidité qu'il me souvient que lorsque M. Racine me faisait sur des endroits de mes ouvrages quelque observa-

tion un peu trop subtile, comme cela arrivait quelquefois, au lieu de lui dire le proverbe latin, ne sis patruus mihi, n'ayez point pour moi la sévérité d'un oncle, je lui disais : ne sis Patru mihi, n'ayez point pour moi la sévérité de Patru. » (Boileau, lettre à Brossette.)

On sait que Boileau avança généreusement à Patru, comme plus tard Catherine à Diderot, le prix de sa bibliothèque, dont il lui laissait la jouissance jusqu'à sa mort. Le souvenir de ce prêt dut rassurer sa conscience, lorsqu'il fit plus tard à l'œuvre de son cher critique quelques emprunts avantageux et de bon aloi. Il s'en dédommagea aussi par l'épigramme suivante qu'on aimerait à retrancher du recueil d'ailleurs assez pauvre de ses poésies diverses :

Le débiteur reconnaissant.

Je l'assistai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien;
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence,
O la rare reconnaissance!

« Boileau, nous dit Brossette, déboursa environ 4 000 livres, et il n'avait pas encore les successions qu'il a recueillies dans la suite. Cette épigramme

n'a été faite qu'après la mort de M. Patru arrivée en janvier 1681. » Quoi qu'il en soit, Boileau appelait Patru le Quintilius de son siècle et il reconnaît que ce dernier lui avait rendu le service de revoir exactement toute *sa poétique*. (Lettre à Brossette, 3 juillet 1703.)

BOILEAU ET LES JÉSUITES

Dans une lettre du 25 janvier 1707, Brossette écrit à Boileau :

« On me prêta hier pour une heure seulement un livre nouveau dans lequel vous faites un grand rôle, car vous en êtes le héros. Ce livre est intitulé : *Boileau aux prises avec les jésuites*, et l'on y décrit toute l'histoire du dernier démêlé que vous avez eu avec eux, au sujet des journaux de Trévoux. Toutes les pièces de part et d'autre y sont rapportées et l'on finit par une épître satirique de cinquante ou soixante vers qui vous est attribuée, mais qui est bien indigne de vous. J'avais déjà vu tout cela, excepté cette dernière pièce dans laquelle ils ne sont pas ménagés non plus que dans le reste du livre. Comme je ne doute pas que vous ne l'ayez lu, je ne m'étendrai pas davantage sur cet article; mais je vous prie de

me mander ce que vous en savez, *ut, quod auctore te coepi, adjutore persequar*, comme dit Ciceron à son cher Atticus, l. V, Ep. 5. »

Boileau répond le 12 mars :

« Si l'ouvrage dont vous me parlez, qui a été fait à l'occasion de mon démeslé avec MM. de Trévoux, est celui qu'on m'a montré, et où l'on met en jeu mon frère avec moi, c'est bien le plus sot, le plus impertinent et le plus ridicule ouvrage qui ait jamais été fait, et qui ne saurait sortir que de la main de quelque misérable cuistre de collège qui ne nous connaît ni l'un ni l'autre. Le misérable m'y attribue une satire où il me fait rimer *épargner* avec *dernier*. Il nous donne à l'un et à l'autre pour confident un M. de Marconville qui ne nous a pas seulement vus, je crois, passer dans les rues. En un mot, le diable y est. »

Je ne sais si je me trompe, mais il y a dans le ton du désaveu de Boileau un je ne sais quoi qui éveille la défiance. Ces mots, le *diable y est*, l'affectation avec laquelle il signale les rimes des deux derniers vers, dont la singularité peut être intentionnelle, la violence même des épithètes dont il se sert pour qualifier la satire, autant de petits indices qui laissent planer un certain doute sur la sincérité de ses déclarations.

Voici d'ailleurs le morceau en question : il est intitulé, *Réponse générale de M. Despréaux aux R. R. P. P. Jésuites.*

Grands et fameux auteurs dont la docte critique
Se donne sur mes vers un pouvoir despotique,
Vous tremblez que lassé de suivre Juvenal
Je ne devienne enfin le singe de Pascal;
Non, sur un tel sujet, ne craignez rien, mes pères,
Mes veilles désormais me sont un peu trop chères
Pour les perdre à montrer aux peuples abusés
Sous des peaux de brebis vos tigres déguisés.
Assez de votre estime on revient de soi-même.
Jadis à votre égard notre erreur fut extrême.
Mais on n'ignore plus les discours effrontés
Qu'à Sanchez Belsebuth en personne a dictés,
Que Chatel, Ravaillac, gens dévoués aux crimes,
Avaient puisé chez vous ces damnables maximes,
Qu'à qui veut simplement perdre ses ennemis,
Tout, hormis la vengeance, est louable et permis.
Mais pourquoi recourir aux ouvrages antiques?
Nos jours n'offrent-ils pas mille faits tyranniques?
Dans l'honneur, dans leurs biens des docteurs outragés,
Les Chinois dans l'erreur par vous seuls replongés,
De Brest, par vos fureurs, l'Église profanée,
De prêtres une troupe, éperdue, étonnée,
D'une plainte frivole attendant le succès,
Et victime à la fin d'un trop juste procès.

Dans leurs pieux desseins des vierges traversées,
De leurs propres foyers comme infâmes chassées;
Arnauld toujours en butte à votre ardent courroux,
Tout cela dans mes vers parle trop contre vous.
Sur un si beau sujet pour écrire avec grâce
Ma muse n'a besoin de Pascal, ni d'Horace.
Et pour vous décrier chez la postérité,
Un auteur n'a besoin que de sincérité.
De la mienne déjà l'on commence à se plaindre,
Mais vous la connaissiez et vous deviez la craindre,
Sans me forcer à rompre un silence obstiné
Où par discrétion je m'étais condamné.
Que de lâches auteurs craignent vos injustices,
A couvert de ma foi, je ris de vos caprices,
Et sous ce boulevard où j'ai su me placer,
Vos traits empoisonnés ne sauraient me percer.
Profitez, s'il se peut, d'un exemple fidèle.
Vous devez avoir su l'aventure d'Entelle,
Plus sages désormais, songez à m'épargner,
Ou sinon, rira bien qui rira le dernier.

Si cette pièce, où se retrouve le *faire* de Boileau et où l'on peut remarquer nombre de ses expressions favorites, est un simple pastiche, il faut reconnaître que la copie vaut bien l'original. Il est utile d'ailleurs d'y relever certaines analogies de termes et d'idées avec la satire XII sur *l'équivoque*

qui ne parut pas du vivant de Boileau. Par exemple ces vers :

Et crut pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis...
De la plus dangereuse et terrible morale
Que Lucifer assis dans sa chaire infernale
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons
Ait jamais enseignée aux novices démons...
Tous ces dogmes fameux d'anathèmes frappés...

Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer;
J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques,
M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, froid bouffon, vrai calomniateur,
De Pascal, de Wendroch copiste misérable,
Et pour tout dire enfin janséniste exécrable...
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême...
De son mortel poison tout courut s'abreuver.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeler Arius, Valentin et Pelage,
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités!

Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir...
Ce fut surtout à faire ignorer la justice...
Qui crois rendre innocent les discours imposteurs...
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours...
Chez les mortels restants[1], encor tout éperdus...
Que tyranniques rois censés grands politiques...
Et pour comble de maux à tes raisons frivoles...
Et l'orthodoxe même aveugle en sa fureur...
Veux-je d'un pape illustre armé contre tes crimes...
Que sans peur débitant tes distinctions folles,
L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles.

Ces vers chargés d'imprécations et d'épithètes violentes[2] sont bien d'un mauvais disciple de Pascal, d'un lecteur fanatique des *Provinciales* et des *Pensées*, qui veut imiter en ses poésies l'accent passionné des controverses et de la prédication religieuses.

A notre avis, la *Réponse générale de M. Despréaux* devrait figurer dans toutes les œuvres complètes du satirique; s'il n'en est pas le seul auteur, il a dû s'y amuser avec ses amis, et y mettre la main.

1. Nous croyons volontiers que Boileau, quand il déclamait à ses amis ce beau vers, s'arrêtait, pour la clarté du discours, sur le mot *restants*.
2. Comme ceux de l'épitre XII.

Dans des termes presque identiques à ceux dont il se servait, dans sa lettre à Brossette, pour désavouer la *Réponse générale*, Boileau se défendait auprès du père Thoulier d'avoir écrit d'autres vers qui couraient dans Paris et dont on lui attribuait la paternité :

« Je vous avoue, mon très révérend père, que je suis scandalisé qu'il me faille une attestation par écrit pour désabuser le public et surtout d'aussi bons connaisseurs que les révérends pères Jésuites, que j'aie fait un ouvrage aussi impertinent que la fade épître en vers dont vous me parlez. Je m'en vais pourtant vous donner cette attestation puisque vous le voulez, dans ce billet où je vous déclare qu'il ne s'est jamais rien fait de plus mauvais, ni de plus sottement injurieux que cette grossière boutade de quelque cuistre de l'Université et que si je l'avais faite je me mettrais moi-même au-dessous des Coras, des Pelletiers, et des Cotins. J'ajouterai à cette déclaration que je n'aurai jamais aucune estime pour ceux qui, ayant lu mes ouvrages, ont pu me soupçonner d'avoir fait cette puerile pièce, fussent-ils des Jésuites. » (Paris, 13 août 1709.)

L'épître qui avait si fort irrité les Jésuites se terminait par ces vers :

Peins dans Toulouse en pleurs les vierges outragées,
Dans Brest contre l'autel les cohortes rangées,
Dis-nous par quels démons cent prélats abusés
Sous l'habit de pasteurs sont des loups déguisés.
Mets ce beau dogme en vers ; on *peut pour une pomme*
(Henriquez le soutient) *assassiner un homme*,
Et dussent de Sanchez les comiques écrits
Faire même rougir les Phrynés, les Laïs,
Dis-nous comme Sanchez dans ces pages impures,
Exprima d'Aretin les infâmes postures ;
Dis-nous si sans salir son esprit et son cœur,
Marconville pourrait lire un si gras auteur,
Et si des *Flagellants* les histoires critiques
Égalent de Sanchez les remarques lubriques.
Suspens pour quelque temps ton glorieux emploi,
Venge un frère attaqué, venge Arnauld, venge-toi !

Dans la satire sur *l'Équivoque*, qui n'est guère moins brutale et agressive, on trouve deux vers identiques à ceux qui sont loués dans cette pièce :

C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme
Sans blesser la justice assassiner un homme.

On voit que Boileau, qui avait eu tant à se louer des Jésuites, qui dans un autre billet au père Thoulier, qualifie le morceau incriminé : « le plus plat et

le plus monstrueux libelle qui ait jamais été fait », possédait lui aussi

L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.

Ce vers de la satire sur *l'Équivoque* qualifie parfaitement sa conduite, en cette circonstance. Il est fort probable d'ailleurs, pour ne pas dire certain, que le texte de la satire qu'il voulut faire paraître de son vivant, différait notablement de la version qui a été publiée après sa mort.

BOILEAU TRADUCTEUR

QUELQUES EXEMPLES

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Agréable et aimable, mauvaises rimes. L'à peu près poétique de Boileau ne rend pas exactement la pensée d'Aristote : « Des objets que dans la réalité nous verrions avec peine, par exemple les bêtes les plus hideuses, les cadavres, nous en contemplons avec plaisir les représentations les plus exactes. »

Contempler avec plaisir, oui, mais non pas faire d'un objet affreux un objet aimable.

Voltaire dit bien à tort, à notre avis : « On oserait présumer que l'art poétique de Boileau est supérieur à celui d'Horace. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique. Horace n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche puisque

son poème est une épître familière aux Pisons et non pas un ouvrage régulier comme les Georgiques, mais c'est un mérite de plus dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte... L'art poétique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. »

HO. Et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.
BO. Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Dans le latin l'image est suivie. Elle ne l'est pas dans le français ; consultez votre esprit est vague.

HO. Omne supervacuum plano de pectore manat.
BO. Ce que l'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Deux vers français pour le vers unique d'Horace ; le mot rebutant est pour la rime.

HO. In vitium ducit culpae fuga si caret arte.
BO. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

J'aurais dit : nous jette dans un pire. Le mot *mal* est bien plus vague que les deux mots *vitium* et *culpae*.

HO. Brevis esse laboro
Obscurus fio.
BO. J'évite d'être long et je deviens obscur.

Brevis esse laboro est affaibli dans les termes : *j'évite d'être long*. J'aurais dit :

Vous tâchez d'être bref et devenez obscur.

HO. Sectantem levia nervi
Deficiunt animique.

BO. Un vers était trop faible et vous le rendez dur.

Sectantem levia nervi deficiunt est autrement expressif qu'*un vers était trop faible*; le sens d'Horace, dans sa forme inverse, se suit mieux que celui de Boileau.

HO. Professus grandia turget,
Serpit humi tutus nimium timidusque procellae,
Aut dum vitat humum nubes et inania captat.

BO. L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue.

Ce mot *l'un* est vague et prosaïque, on est toujours *trop fardé*; et la muse ne doit pas être nue du tout ou ne le sera pas trop.

L'autre a peur de ramper et se perd dans la nue.

Nue et nue, rimes trop riches, désagréables à l'oreille, elles semblent entrer l'une dans l'autre.

L'autre a peur de ramper est prosaïque. La brièveté de la traduction française est loin de rendre le charme et les nuances poétiques de l'original.

HO. Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

BO. Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Omne tulit punctum n'est rendu que dans les vers suivants :

Son livre aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quatre vers français pour un seul vers latin. *Utile dulci* n'a pas son équivalent dans *grave* et *doux*, *plaisant* et *sévère*; *d'une voix légère*, remplissage pour rimer avec *sévère*.

HO. Scribendi recte sapere est et principium et fons.
BO. Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

On n'apprend pas à penser. Boileau a voulu dire : pensez avant d'écrire. Le *recte scribendi* n'est pas rendu et le *principium et fons* ne l'est guère.

HO. Verbaque provisam rem non invita sequentur.
BO. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

L'original est à la fois plus bref et plus poétique que la traduction.

HO. Poeta meum qui pectus inaniter angit
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
In majus.

BO. Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

Comparez la force et la verve de l'original et le style vague et flasque de l'imitation dans ces mots : *tous vos discours.*

HO. Conversis studiis aetas animusque virilis
Quaerit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quae mox mutare laboret.
BO. L'âge viril plus mûr inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

Le français égale le latin cette fois et même le dernier vers de Boileau n'a pas son pareil dans Horace, mais il est pris de Régnier.

HO. Multa circumveniunt incommoda vel quod
Quaerit et inventis miser abstinet ac timet uti,
Vel quod res omnes, timide gelideque ministrat
Dilator, spe longus, iners, avidus que futuri,
Difficilis, querulus laudator temporis acti,
Se puero, censor, castigator que minorum.
BO. La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent et vante le passé,

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Le texte *latin* est justement célèbre. La traduction n'a pas même le mérite d'être complète et fidèle. *Amasse* et *entasse*, rimes mauvaises et redondantes. *Garde non pas pour soi*, archiprosaïque. *Plaint le présent* est ici au lieu de *critique*. *Miser abstinet* n'est pas rendu par *inhabile aux plaisirs*, terme impropre pour impuissant; *dilator* n'est pas traduit, ni *spe longus*, ni *iners*, ni *avidus futuri*. Boileau n'a jamais mieux prouvé son infériorité que dans ce passage où il n'avait cependant qu'à rendre des lieux communs, genre d'exercice où il excelle d'habitude.

HO. Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnae.
BO. Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Et d'écrire pour rimer avec *pire*; comparez l'énergique relief du modèle à la plate correction de la copie.

HO. Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
BO. Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.

La traduction n'est pas mauvaise, mais je n'y retrouve pas la plénitude de sens de l'original.

). Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Praesectum decies non castigavit ad unguem.
). Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Les vers français sont imités de Régnier ou de Vauquelin. Dans le latin, le geste du travail de l'artiste est marqué en traits plus expressifs que dans la traduction.

). Primo ne medium, medio ne discrepet imum,
Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.
). Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Ces vers sont imités de Saint-Amant et je les trouve supérieurs à l'original latin.

). At qui legitimum cupiet fecisse poema
Cum tabulis animum censoris sumet honesti.
). Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

Il serait trop cruel pour Boileau d'insister sur le mérite comparé des deux versions.

). Clamabit enim, pulchre, bene, recte,
Pallescat super his, etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem, saliet, tundet pede terram.
). Un flatteur aussitôt cherche à se recrier,
Chaque vers qu'il entend le fait extasier,

Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse,
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse,
Il vous comble partout d'éloges fastueux...

Quelle vivacité dans l'original et quelle gradation savante! Dans la traduction les vers sont froidement alignés. *Cherche à se récrier*, *fait extasier* termes lourds, à peine français. *Aucun mot ne le blesse*, faible et ajouté pour la rime; la progression n'est pas observée et après *divin* cette expression manque de force et paraît terne. *Il vous comble partout*, etc., est une répétition oiseuse des vers précédents.

HO. Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, ambitiosa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget,
Arguet ambigue dictum, mutanda notabit.

BO. Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible.
(*Bien.*)

Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible,
Il ne pardonne point les endroits négligés.
(*Faible.*)

Il renvoie en leurs lieux les mots mal arrangés.
(*Prosaïque et vague.*)

Il réprime des mots l'ambitieuse emphase
Ici le sens le choque et plus bas c'est la phrase.
(*Prosaïque.*)

Votre construction semble un peu s'obscurcir.

(*Prosaïque.*)

Ce terme est équivoque il le faut éclaircir.

Ce n'est pas de la poésie, mais de la mauvaise prose. *Ambitieuse emphase* ne traduit pas bien *ambitiosa ornamenta*; le *transverso calamo* a disparu; l'élégance, la justesse aisée et continue de l'original ne se retrouvent à aucun degré dans la copie qui se traîne si péniblement.

10. Vos exemplaria Graeca
Nocturna versate manu, versate diurna.
10. Que leurs tendres écrits par les grâces dictés
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Traduction assez heureuse, mais l'original est meilleur, on y voit la main qui tourne les feuillets.

71. Si canimus sylvas, sylvae sint consule dignae.
10. Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes du consul la campagne et les bois.

Dans le latin de Virgile, *consule dignae* attirent bien l'attention à la fin du vers; la pensée est exprimée avec netteté et concision.

En français, *et par quel art encor* sonne mal, *encor* est du remplissage, *quelquefois* est une bourre pour

rimer avec le médiocre pléonasme *la campagne et les bois*.

Revenons à Horace.

HO. Dum flagrantia detorquet ad oscula
Cervicem aut facili saevitia negat
Quae poscente magis gaudeat eripi.

BO. Vante un baiser cueilli sur la lèvre d'Iris,
Qui mollement résiste et par un doux caprice
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

Une traduction, même réussie, aura toujours moins de mérite qu'une agréable invention. Les vers de Boileau ont plus de grâce qu'on ne pouvait l'attendre d'un poète si sec, mais ne rendent pas l'accent voluptueux de l'original.

HO. Archiloquum proprio rabies armavit iambo.

BO. Arma la vérité des vers de la satire.

Bien faible imitation.

HO. Ficta voluptatis causa sint proxima veris.

BO. Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce dernier vers paraît plutôt emprunté à Scudéry. L'idée d'Horace n'est rendue que par à peu près et, à notre avis, faussée.

). Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus et quae
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri promes in scenam multaque tolles
Ex oculis quae mox narret facundia presens.

BO. Ce qu'on ne doit point voir qu'un récit nous l'expose.
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose,
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Saisiraient mieux la *chose*, prosaïque, pour rimer avec *expose*.

Le *ipse tradit spectator*, le *facundia praesens* manquent à la traduction qui d'ailleurs n'est pas mauvaise.

HO. Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

BO. Du plus habile chantre un bouc était le prix.

Le vers français est plus prosaïque et moins précis que celui d'Horace, et aussi moins énergique.

Vilem n'est pas rendu.

HO. Post hunc personae pallaeque repertor honestae
Eschylus et modicis intravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.

BO. Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Le second vers français est bon; l'expression *en public exhaussé* est louche. *D'un brodequin chaussé*, terme prosaïque et de plus inexact, on ne voit pas pourquoi Boileau n'a pas employé le mot cothurne qu'il fallait ici. Ronsard avait dit, avec justesse : *Le vieil cothurne d'Euripide*. Il eût bien ri du brodequin tragique de Boileau.

Le *magnum loqui* de l'original n'est pas rendu. Il complète cependant l'idée, sur une scène rehaussée, la pensée, elle aussi, s'élève et grandit.

HO. Honoratum si forte reponis Achillem
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Iura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

BO. Achille déplairait moins bouillant et moins prompt,
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.

La traduction est faible et l'original ne paraît pas bien compris. Achille n'a pas de petits défauts. Il est au contraire excessif en tout et c'est ce que marque Horace avec une singulière vigueur.

HO. Si quid inexpertum scenae commitis et audes
Personam formare novam, servetur ad imum,
Qualis ab incepto processerit et sibi constet.

BO. D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée,

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

La traduction est rendue en vers assez nets et fidèles. Le mot *audes* n'est pas rendu et a cependant son importance.

110. Projicit ampullas et sesquipedalia verba
Si curat cor spectantis tetigisse querela.
Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

80. Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez,
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

Très mauvaise traduction. Il n'est pas nécessaire de s'abaisser dans la douleur, de pleurer pour me faire pleurer. L'original dit seulement qu'il ne faut pas déclamer froidement, qu'il faut être sincèrement ému soi-même pour émouvoir le spectateur ou le lecteur. Le premier précepte a été méconnu par Racine dans le récit de Théramène, comme l'a si justement observé La Motte et si victorieusement, contre les sophismes de Boileau.

Le sens du second vers pourrait se traduire ainsi : Soyez vous-même ému pour m'arracher des larmes.

110. Nec sic incipies ut scriptor cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

BO. N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante les vainqueurs des vainqueurs de la terre ».
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.

Les premiers vers sont assez bien imités avec des traits modernes. Les deux derniers, qui sont une traduction à peu près littérale, n'ont rien du pittoresque de l'original. *Tanto hiatu* n'est pas rendu par *tous ces grands cris*. Et le *ridiculus mus*, ce long mot suivi à la fin du vers par un tout petit, après la suspension *parturiunt montes* qui laisse l'esprit dans l'attente, toutes ces beautés du modèle latin s'évanouissent dans une traduction à la fois lourde et sans relief.

HO. Non fumum ex fulgore sed ex fumo dare lucem
Cogitat.

BO. Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

Je n'aime pas beaucoup la métaphore d'Horace, mais cette muse qui, en arrivant, ne met pas tout en feu, ne ressemble guère à une muse, et l'image de ce premier vers ne se continue pas dans le second; c'est bien cette fumée après le feu dont le poète se moque avec raison.

HO. Semper ad eventum festinat.
BO. Chaque mot, chaque vers court à l'événement.

(*Bien.*)

HO. Aut tineas pasces taciturnus inertes.
BO. Combattent tristement les vers et la poussière.

Taciturnus vaut mieux que *tristement*.

HO. Aetatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis.
BO. Le temps qui change tout change aussi nos humeurs,
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Le second vers d'Horace, si poétique, ne se retrouve pas dans la traduction avec son élégance et ses grâces.

HO. Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque et aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus aeris,
Sublimis cupidusque et amata relinquere pernix.
BO. Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure et fou dans les plaisirs.

Tous les traits précis et vivants de l'original sont remplacés dans la traduction par des expressions vagues et abstraites. Il n'est question ni du gouver-

neur dont le jeune homme est délivré, ni des chevaux, des chiens, qui sont son occupation favorite. On ne le peint ni imprévoyant, ni prodigue, ni prompt à l'enthousiasme; le *cereus in vitium* n'a pas son équivalent de même valeur en français.

Arrêtons ici une comparaison dont notre littérature classique aurait trop à souffrir. Dans l'original les métaphores peignent toujours les objets et les font voir. Dans l'imitation, les mots ont beau être coloriés, ils ne reflètent pas la lumière.

TABLE

PRÉFACE. 1
INTRODUCTION. 21
NOTES SUR BOILEAU. 37
BOILEAU ET RONSARD (*Franciade*). 73
QUELQUES VERS PROVERBES DE RONSARD. 95
RACINE ET RONSARD. 115
BOILEAU ET ARIOSTE. 125
BOILEAU ET CERVANTÈS. 131
BOILEAU ET SAINT-AMANT. 141
BOILEAU ET BALZAC. 169
BOILEAU ET SCUDÉRY. 189
BOILEAU ET BRÉBEUF. 203
LES CLASSIQUES IMITATEURS DE CHAPELAIN. 227
BOILEAU ET CHAPELAIN. 237
RACINE ET CHAPELAIN. 261
BOILEAU ET CORNEILLE. 273
RACINE ET CORNEILLE. 285
ESSAI CRITIQUE SUR L'ÉPITRE IV DE BOILEAU. 299
QUELQUES RIMES DE BOILEAU. 317
ÉPITHÈTES FAVORITES DE BOILEAU. 319
BOILEAU ET SES AMIS. 325
BOILEAU ET LES JÉSUITES. 335
BOILEAU TRADUCTEUR. 345

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 1025-1901.

CE PQ 1723
.D7 1901
C00 DREYFUS-BRIS UN FAUX CL
ACC# 1388048

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JUN 07 '83

JUN 06 '83

CE

a39003 002371390b